



UNIVERSITÀ  
DEGLI STUDI  
DI PADOVA

## Università degli Studi di Padova

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Triennale Interclasse in  
Lingue, Letterature e Mediazione culturale (LTLLM)  
Classe LT-12

Tesina di Laurea

LES NORMALIENS DANS LA GRANDE GUERRE

*CARNET D'UN COMBATTANT PAR LE LIEUTENANT E.R.*  
( PAUL TUFFRAU )

Relatrice  
Prof.ssa Anna Bettoni

Laureanda  
Maria Damiano  
n° matr.1199802 / LTLLM

Anno Accademico 2022 / 2023



## TABLE DES MATIÈRES

Résumé en italien .....	7
Introduction .....	9
Chapitre 1 LA VIE ET L'ŒUVRE DE PAUL TUFFRAU	
1 La Vie et L'Œuvre de Paul Tuffrau .....	15
1.1 La vie .....	16
1.1.1 Paul Tuffrau et la relation avec sa femme .....	21
1.1.2 Les amitiés de Paul Tuffrau .....	22
1.1.3 Paul Tuffrau et Romain Rolland .....	24
<i>1.1.3.1 Les rencontres</i> .....	25
<i>1.1.3.2 La correspondance</i> .....	28
1.1.4 Paul Tuffrau et l'enseignement .....	32
<i>1.1.4.1 L'Enseignement à l'École Polytechnique</i> .....	33
<i>1.1.4.2 La Résistance à l'École Polytechnique pendant l'Occupation</i> ..	34
1.2 Les premiers écrits de Paul Tuffrau .....	37
1.2.1 Le Pays basque et <i>Anatcho</i> .....	37
1.2.2 Le récit romanesque : <i>Natasha, une jeune fille russe en 1910</i> .....	38
1.2.3 Les premiers articles .....	39

## Chapitre 2 LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

2 La Première Guerre mondiale .....	43
2.1 Introduction à la Première Guerre mondiale .....	44
2.2 Les nationalismes dans le Quartier latin .....	47
2.3 Le militarisme de l'École Normale Supérieure .....	48
2.4 Jean Norton Cru et sa vision de l'historiographie de guerre .....	50
2.4.1 La critique à Paul Tuffrau .....	52

## Chapitre 3 LE TÉMOIGNAGE DE TUFFRAU SUR LA GRANDE GUERRE

3 Le Témoignage De Tuffrau Sur La Grande Guerre .....	55
3.1 Les écrits sur l'expérience de guerre .....	56
3.1.1 <i>Carnet d'un combattant</i> .....	57
3.1.2 L'œuvre posthume : <i>1914-1918, Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant</i> .....	60
3.2 L'Œuvre didactique .....	65
3.3 Les ouvrages en hommage aux soldats tombés .....	66

## Chapitre 4 LES THÉMATIQUES DANS LES ŒUVRES DE TUFFRAU

4 Les thématiques dans les œuvres de Tuffrau .....	73
4.1 Parallélismes entre les récits et le carnet .....	74
4.1.1 L'attitude du soldat .....	75
4.1.1.1 <i>La maîtrise de soi</i> .....	75
4.1.1.2 <i>L'exhortation à la prudence</i> .....	77
4.1.1.3 <i>L'inéluctabilité du destin du combattant</i> .....	82
4.1.1.4 <i>La guerre à l'imagination</i> .....	85
4.1.2 L'ennemi .....	88
4.1.3 La critique aux journaux et à l'arrière .....	91
4.1.4 Les paysans et la terre .....	95
4.1.5 L'espérance dans l'avenir .....	97
4.1.5.1 <i>L'avenir de la littérature</i> .....	99
4.2 Les thématiques spécifiques des carnets .....	103
4.2.1 La critique envers l'État-Major .....	104
4.2.2 La tranchée .....	107
4.2.3 Le gaz .....	110
4.2.4 La folie de la guerre .....	113
Conclusion .....	116
Bibliographie .....	119



## Resumé en italien

Paul Tuffrau (1887-1973) è stato uno scrittore, critico letterario e insegnante originario di Bordeaux. Autore di racconti ambientati nei Paesi Baschi, regione di frontiera tra la Francia e la Spagna, è stato anche uno studioso rinomato per i suoi adattamenti in francese moderno di numerose canzoni di gesta. Ha pubblicato diversi libri e scritto numerose opere sulla storia dell'*École Polytechnique*. Combattente durante la Prima e la Seconda guerra mondiale, ha lasciato una cospicua testimonianza sulla propria esperienza al fronte.

Oggetto principale della nostra tesi è l'analisi di due sue opere che ritraggono gli attimi di vita dei soldati in trincea: i racconti che, pubblicati durante la guerra sul quotidiano *Le Journal* sotto lo pseudonimo *Lieutenant E.R* e raccolti in seguito nell'opera *Carnet d'un combattant*, descrivono la guerra limitandone gli aspetti più brutali, e i diari, parzialmente pubblicati nell'opera postuma intitolata *1914-1918 – Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, che forniscono un resoconto autentico del conflitto.

Al fine della comprensione dell'opera letteraria di Tuffrau, la nostra tesi propone una serie di cenni biografici significativi, come ad esempio l'influenza che l'attività artistica della moglie ha avuto nelle sue opere.

Si è ritenuto inoltre necessario procedere con l'analisi iniziale del contesto storico, la prima guerra mondiale e i nazionalismi dell'epoca.

Successivamente, si è passati alla presentazione delle sue opere di guerra, due delle quali analizzate in particolare: *Carnet d'un combattant* e *1914-1918 – Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*.

La nostra analisi ha rivelato parallelismi tra le due opere: le numerose tematiche in comune comprendono, per esempio, la forte attenzione che l'autore riserva al soldato e al suo destino, la critica intransigente alla propaganda, responsabile dell'occultamento della ferocia della guerra, il rifiuto di Tuffrau di odiare il nemico tedesco, con il quale condivide una terribile sorte.

Analogamente e contestualmente, sono emerse anche differenze caratterizzanti tra le due opere: abbiamo perciò individuato alcuni temi che compaiono esclusivamente nei diari di Tuffrau, in cui l'autore descrive le sofferenze della guerra senza filtri e senza alcuna forma di autocensura, contrariamente a

quanto avviene nei racconti, in cui l'autore, per esigenze letterarie e per ragioni editoriali, non riporta tutti i dettagli osservati al fronte. Abbiamo quindi rilevato la critica che Tuffrau rivolge, esclusivamente nei diari, allo Stato Maggiore il quale, unicamente interessato dell'ascesa gerarchica, impartisce troppo spesso ordini folli e insensati. In generale, i diari rappresentano la brutalità della vita in trincea, le precarie condizioni sanitarie, i gravi disturbi fisici e psicologici e la presenza costante della morte.

La rappresentazione della guerra nell'opera di Paul Tuffrau ci ha permesso di studiare il conflitto dal punto di vista del soldato. Nei suoi scritti, sottolinea tutte le assurdità, le ambiguità e le contraddizioni del conflitto, pur sostenendo fortemente necessaria la guerra per la libertà del suo Paese.



## Introduction

L'objectif de cette thèse est de faire découvrir aux lecteurs, autant que possible, un personnage de notre histoire qui apparaît être peu connu en France et presque inconnu à l'étranger. Paul Tuffrau est un auteur qui a été rejeté dans la pénombre, à tel point que son nom est souvent confondu avec celui d'un célèbre cinéaste<sup>1</sup>.

Cependant, celle de Paul Tuffrau fut une vie extraordinaire, dont l'œuvre littéraire varie d'un domaine d'étude à l'autre, toujours réalisée en conservant un style unique et incomparable. C'est précisément son style concis et élégant qui séduit le lecteur lorsqu'il découvre un ouvrage de Paul Tuffrau, que ce soit une de ses nouvelles basques ou un extrait de son *Remaniement et Complément de l'Histoire de la Littérature Française* de Gustave Lanson. Son identité et sa passion pour la vie et la littérature transpirent de toute son écriture.

Paul Tuffrau est né à Bordeaux le 1<sup>er</sup> mai 1887. Dès son plus jeune âge, il fait preuve d'un talent littéraire et d'un goût prononcé pour les sentiments et la nature. Élève brillant, il entreprend ses études universitaires à la prestigieuse École Normale Supérieure. À Paris, il entre en contact avec la vie mondaine de la Belle Époque, où il apprécie toute expression artistique, qu'il s'agisse d'art, de musique ou d'écriture. Pendant ses années d'études, il commence à publier des articles sur la littérature et l'histoire dans diverses revues, notamment dans le quotidien *Le Journal*. Ses projets littéraires sont nombreux : passionné par la littérature médiévale, il publie au fil des ans des nombreux remaniements qui seront salués par la critique. Après ses études, il entame une illustre carrière d'enseignant dans les écoles les plus prestigieuses de France.

Lorsque la Grande Guerre éclate, Tuffrau a vingt-sept ans. Il part au front, résolu dans ses idéaux patriotiques, influencé par une conception noble de la guerre qu'il n'avait connu que dans les livres. Il ne regrettera jamais d'avoir participé au conflit et d'avoir défendu la France tant aimée. Pourtant, il fut bientôt conscient de l'horreur et de la folie de la guerre. Au front, il dédie son temps libre à l'écriture :

---

<sup>1</sup> François Truffau : Paris, 6 février 1932 – Paris, 21 octobre 1984.

dans son carnet personnel, il note sans filtres ce qu'il vient de voir, ses sentiments, la psychologie des soldats et les ordres fous des chefs. Parallèlement, il continue sa collaboration avec *Le Journal*, auquel il envoie périodiquement des récits de guerre. Observateur impartial et auditeur attentif, Tuffrau transmet dans son œuvre son point de vue et celui des autres, soldats et civils, recueillent ainsi le témoignage d'une mémoire commune.

Après la guerre, Tuffrau poursuit sa carrière d'enseignant, se consacre à des projets d'écriture et en abandonne d'autres. Mais la Seconde Guerre mondiale bouleverse une fois de plus ses plans et, à cinquante-deux ans, il s'engage dans le nouveau conflit, auquel, extraordinairement, il survit. Tuffrau, bien que perturbé par la guerre, conserve les valeurs de gentillesse, de discipline et de persévérance qui l'ont suivi depuis sa jeunesse.

Il nous a donc paru intéressant de consacrer notre travail à la découverte d'un homme qui, au lieu de vivre qu'une vie, semble en avoir vécu plusieurs.

Nous présenterons ici le plan de notre thèse, qui se compose de quatre chapitres distincts.

Le premier chapitre sera composé de deux parties. La première partie visera à donner au lecteur un aperçu le plus complet possible de la vie de Paul Tuffrau, en accordant une attention particulière à la relation avec sa femme Andrée Lavieille, aux amitiés cultivées pendant ses années d'études, évoquées dans sa correspondance, à ses conversations extraordinaires avec Romain Rolland et à son enseignement de l'Histoire de la Littérature Française, en particulier dans la prestigieuse École polytechnique. La seconde partie explorera les premiers écrits de Paul Tuffrau, réalisés en temps de paix : ses nouvelles basques, publiées dans le recueil *Anatcho*, son projet inachevé, *Natacha, une jeune fille russe en 1910*, et enfin, ses tout premiers articles de critique littéraire, publiés dans diverses revues.

Dans le deuxième chapitre, nous exploreront la Première Guerre mondiale, afin de familiariser avec la société de Tuffrau. Le chapitre comprendra une introduction générale au conflit, un approfondissement sur les nationalismes du Quartier Latin, et rendra compte du militarisme de l'École Normale Supérieure. Le dernier paragraphe sera consacré à Jean Norton Cru, critique littéraire et ancien combattant de la Grande Guerre, et à son œuvre, sur laquelle nous nous appuierons

dans les chapitres suivants. Enfin, il nous semblera particulièrement nécessaire de présenter la critique de Norton Cru concernant les récits de guerre de Paul Tuffrau.

Le troisième chapitre examinera le témoignage de Tuffrau sur la Grande Guerre. Il sera composé de trois parties. La première partie approfondira les écrits où Tuffrau adopte son propre point de vue et partage son expérience subjective et personnelle de la guerre. On analysera ici son recueil de récits, *Carnet d'un combattant* ainsi que ses carnets personnels, *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, œuvre extraordinaire, publiée posthume. La deuxième partie jettera un regard général aux travaux didactiques que Tuffrau consacre à la Grande Guerre, dans lesquels il adopte un point de vue objectif et distancié. La troisième partie approfondira les ouvrages que Tuffrau dédie à ses camarades morts à la guerre.

Le quatrième chapitre proposera des extraits des deux ouvrages de Paul Tuffrau, qui fourniront une synthèse de l'existence du soldat : ses récits *Carnet d'un combattant* et ses carnets *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*. Le chapitre sera composé de deux parties. La première partie suggérera des parallélismes entre les deux ouvrages, tels que la représentation de l'attitude du soldat et de l'ennemi, la critique des journaux et de l'arrière, l'attention que Tuffrau porte aux paysans et à la terre, et enfin, son espoir pour l'avenir, notamment sa prédiction du futur de la littérature. La deuxième partie proposera un approfondissement des thématiques spécifiques des carnets, non présents dans les récits. Dans ses carnets, Tuffrau livre un portrait brutal de la guerre, dont nous avons choisi quatre thèmes récurrents : sa critique intransigeante envers l'État-Major, sa description de l'existence en tranchée, les terreurs des bombardements au gaz et, enfin, la représentation de la psyché des soldats, notamment le délire des combattants.



## Chapitre 1

### LA VIE ET L'ŒUVRE DE PAUL TUFFRAU



## **1 La vie et l'œuvre de Paul Tuffrau**

Paul Tuffrau (1887-1973) est un écrivain, critique littéraire et professeur bordelais. Auteur de nouvelles du Pays basque, il a renouvelé en français moderne différents textes du Moyen Âge, écrit sur la guerre de 1914-1918 et sur l'histoire de l'École Polytechnique. Combattant pendant la Première et la Deuxième Guerre Mondiale, il est décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de Guerre pour ses mérites au service de la France. Tout au long de sa vie, Paul Tuffrau a suivi les valeurs de moralité, de respect, de discipline et de persévérance. Il fut un élève cher à ses professeurs, un enseignant adoré par ses étudiants, un chef aimé par ses soldats. Son talent d'écrivain reste obscur à nos contemporaines, notamment à cause des guerres qui bouleversèrent sa vie et celle des peuples.

Ce premier chapitre analysera en général les principales étapes de la vie de Paul Tuffrau et de sa production littéraire. Ensuite, quelque bref passage biographique nous permettra de définir la relation de Tuffrau avec sa femme et les amitiés nouées pendant les années universitaires. En particulier, nous nous allons s'arrêter dans les entretiens entre Tuffrau et Romain Rolland. Finalement, il se révèle particulièrement important l'approfondissement de son métier d'enseignant.

La deuxième partie chapitre examinera les premiers écrits de Paul Tuffrau : ses nouvelles basques, son roman romanesque, resté inachevé, et ses articles littéraires.

## 1.1 La vie

Paul Tuffrau naît à Bordeaux le 1er mai 1887 dans une maison de propriétaires vigneron. Sa mère était originaire de Blaye, son père du village voisin, Plassac. La propriété familiale et viticole était située à Chopine<sup>1</sup>. Tuffrau aimait l'atmosphère rurale et vaguement féodale de la campagne, d'où il avait appris très tôt morale et discipline. Dès très petit, il reçoit une excellente éducation humaniste.

Il poursuit ses études secondaires au lycée de Bordeaux, d'où il est issu d'une médaille d'or. Au lycée, il entretient des amitiés solides et rencontre professeurs estimables. Son camarade Charles Kunstler<sup>2</sup>, futur critique et historien, décrit Tuffrau avec estime et admiration :

[...] Au lycée de Bordeaux, où il n'avait que des amis, ses brillantes qualités intellectuelles et ses succès scolaires ne faisaient pas oublier son affabilité, sa modestie et sa droiture<sup>3</sup> [...].

Ce portrait est confirmé par son ancien enseignant Paul Courteault, qui conservait un cher souvenir du jeune Tuffrau :

[ Paul Tuffrau était un ] vrai modèle pour ses camarades et dont l'intelligence ouverte et souple, la sensibilité discrètement vibrante, le goût déjà sûr et fin, le jugement ferme et pondéré, permettaient de concevoir les plus belles espérances<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> CAMBON, Henri « Paul Tuffrau (1887-1973), Homme de lettres, écrivain et enseignant ; propriété familiale à Plassac. », *Villa Gallo-Romaine de Plassac, des personnages plassacais* : <http://villagalloromaine-plassac.fr/des-personnages-plassacais/1887-1973-paul-tuffrau>

<sup>2</sup> Charles Kunstler : Pissos, 22 septembre 1887 - Paris, 22 novembre 1977.

<sup>3</sup>Ibidem, « Le nom de Paul Tuffrau éveille toujours en moi un sentiment d'estime mêlé d'admiration. Au lycée de Bordeaux, où il n'avait que des amis, ses brillantes qualités intellectuelles et ses succès scolaires ne faisaient pas oublier son affabilité, sa modestie et sa droiture. Les années n'ont point changé son cœur, si généreux et si indulgent, et son esprit n'a cessé de s'élargir et de s'enrichir. Professeur disert, érudit, élégant, il s'est montré le digne continuateur des Gustave Lanson et des Joseph Bédier. La façon dont il a renouvelé des poèmes du moyen âge [...] témoigne de ses dons d'historien et d'écrivain, d'historien pénétrant, de savant linguiste et de grand écrivain français. » L'article original « années au lycée de Bordeaux » est paru dans *Notre Bordeaux* le 2 octobre 1954.

<sup>4</sup> COURTEAULT, Paul « Un conteur de guerre bordelais », *Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, n° 6, janvier-février 1917, p. 256.



Après le lycée, Tuffrau quitte la maison de famille et se déplace à Paris. D'abord intrigué par l'École Navale, il s'inscrit en khâgne au lycée Louis le Grand, où il suit le cours préparatoire au concours d'entrée, licence en lettre, à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. En 1908, Tuffrau est reçu sans difficulté à l'ENS, d'où il sort agrégé en lettres en 1911. Selon l'usage de l'époque, il effectue une première année de service militaire avant d'entrer à l'université et une deuxième année, à Fontainebleau, à la fin de ses études. Les années universitaires sont très stimulantes, soit sur le plan moral qu'intellectuel : il poursuit ses études et lectures, n'arrêtant un instant de se mettre en question et de s'interroger sur le futur. Dans la Paris cosmopolite, il accroît son cercle de connaissances, il rencontre intellectuels, écrivains et artistes<sup>5</sup> : Andrée Ruplinger<sup>6</sup>, René Bichet<sup>7</sup> et Jean Wahl<sup>8</sup>, Bernard Marcotte<sup>9</sup> et le sculpteur André Juin<sup>10</sup> et les renommées Romain Rolland<sup>11</sup> et Charles Péguy<sup>12</sup>.

Il commence à écrire, souhaitant se dédier à cette discipline. D'octobre 1910 jusqu'au 1925, il tient un journal dans des petits cahiers où il décrit sa vie et ses pensées, ses études et ses rencontres, ses futurs projets inspirés à son expérience et aux événements historiques<sup>13</sup>. Les écrits inédits de Tuffrau, ses Cahiers et une partie

---

<sup>5</sup> CAMBON, Henri « Romain Rolland et Paul Tuffrau, Entretiens avec un jeune normalien », *Cahiers de Brèves, Études Romain Rolland*, n° 35, juin 2015, p. 29.

<sup>6</sup> Andrée Ruplinger : Lyon, 14 juillet 1889 - Brouderdorff, 20 août 1914, mort pour la France. Voir 3.3

<sup>7</sup> René Bichet : Pithiviers, 28 février 1887 - Paris, 21 décembre 1912. Voir 1.1.2

<sup>8</sup> Jean Wahl : Marseille, 25 mai 1888 - Paris, 19 juin 1974. Voir 1.1.2

<sup>9</sup> Bernard Marcotte : Saint-Germainmont, 5 juillet 1887 - Vannes, 4 juillet 1927, mort pour la France. Voir 3.3

<sup>10</sup> André Juin : Angoulême, 29 janvier 1885 - Saint Michel, 18 mars 1978.

<sup>11</sup> Romain Rolland : Clamecy, 29 janvier 1866 - Vézelay, 30 décembre 1944. Voir 1.1.3

<sup>12</sup> Charles Péguy : Orléans, 7 janvier 1873 - Villeroy, 5 septembre 1914, mort pour la France. Voir 1.1.3.1

<sup>13</sup> Ses cahiers sont conservés dans les archives Cambon.

de sa correspondance, ont été publiés posthumes par sa fille Françoise Cambon<sup>14</sup> et son petit-fils Henri Cambon<sup>15</sup>.

Son intérêt pour la nature, ses lumières et ses couleurs, émerge dès ses premiers écrits : en 1901, Tuffrau publie pour la première fois *Un lever de soleil*<sup>16</sup>, un long poème qui retrace les suggestifs villages girondins. Ses premières nouvelles sont encadrées dans les mystérieux Pays basque, région de frontière où Tuffrau passait habituellement les vacances. En 1920, il publie un de ces contes, *La vertu de l'aulne*<sup>17</sup>, dans la "Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest"<sup>18</sup>. L'ensemble des contes sera publié posthume en 1998 par sa fille Françoise Cambon sous le titre de *Anatcho*. En 1911, Tuffrau commence à publier plusieurs articles sur l'histoire, la littérature et l'art dans des revues littéraires et dans *Le Journal*.

Le 17 août 1912, il se marie avec l'artiste peintre Andrée Lavieille<sup>19</sup>. La même année, il commence son enseignement au lycée de Vendôme.

Deux ans plus tard, l'éclatement de la guerre bouleverse les peuples dans une nouvelle, terrible existence. Tuffrau est envoyé à combattre : il part le 8 août 1914 comme sous-lieutenant de réserve. En guerre, il écrit intensément : il continue sa collaboration avec *Le Journal*, auquel il envoie périodiquement des récits de guerre ; il correspond avec sa famille ; il tient son journal personnel. Blessé plusieurs fois, il refuse de quitter ses hommes : il reste au front tout au long du

---

<sup>14</sup> Françoise Cambon, née Tuffrau (1921-2014), a longtemps travaillé, avec son mari, Gilbert Cambon, dans un établissement scolaire pour enfants handicapés physiques. Ils ont coécrit *Ces enfants que l'on dit handicapés...*, Salvador, 1979. Elle s'est consacrée, avec son fils Henri Cambon, à la publication d'œuvres de ses familiers : sa mère Andrée Lavieille, ses grands-parents Adrien Lavieille et Marie Adrien Lavieille et son père Paul Tuffrau.

<sup>15</sup> Henri Cambon, né en 1956, est neurologue. Avec sa mère Françoise Cambon, il a publié les ouvrages de sa famille. Il s'est également occupé de la parution des œuvres de Bernard Marcotte et de la publication des lettres de René Bichet, Jean Wahl et Romain Rolland adressées à Paul Tuffrau. Voir 1.1.2

<sup>16</sup> CAMBON, Henri « Paul Tuffrau (1887-1973) », *Villa Gallo-Romaine de Plassac*.

<sup>17</sup> Le récit a été publié dans TUFFRAU, Paul *Anatcho*, Biarritz : Atlantica, 1999, p. 117. Il est disponible en ligne dans le blog *La Porte Ouverte*, publié le 13 juillet 2018 : <https://laporteouverte.me/2018/07/13/la-vertu-de-laulne-legende-basque/>

<sup>18</sup> CAMBON, H. « Romain Rolland et Paul Tuffrau », p. 29.

<sup>19</sup> Andrée Lavieille : Paris, 11 septembre 1887 – Paris, 14 mai 1960. Voir 1.1.1

conflit. En 1917, il publie le *Carnet d'un combattant*<sup>20</sup>, un recueil des récits de guerre précédemment parus dans *Le Journal*.

Cessées les hostilités, il rejoint sa famille et reprend l'enseignement au lycée de Chartres. Dès 1919 jusqu'à sa retraite en 1958, il est professeur d'Histoire et de Littérature française à l'École Polytechnique, sur laquelle il publie plusieurs articles<sup>21</sup> et ouvrages comme le *Livre d'or de l'École polytechnique*<sup>22</sup>. Ses projets d'écriture d'avant-guerre se heurtent à la douloureuse réalité du conflit : Tuffrau consacre son activité d'écrivain à la critique littéraire et à l'histoire. Il collabore au *Manuel d'Histoire de la Littérature Française*<sup>23</sup> et au *Remaniement et Complément pour la période 1850-1950 de l'Histoire de la Littérature Française* de Gustave Lanson<sup>24</sup>. Il écrit, avec le général Alvin, l'ouvrage didactique *La Grande Guerre. Ses origines, ses développements, ses conséquences*<sup>25</sup>. Il publie également plusieurs ouvrages de ses amis morts à la guerre<sup>26</sup> et, le 29 juin 1919, il est un de quatre-vingts écrivains survivants qui fondent officiellement l'Association des Écrivains Combattants, en hommage aux 560 auteurs tombés pendant la Grande Guerre<sup>27</sup>. Érudit du Moyen Âge, il traduit et remanie du français ancien plusieurs *chansons des gestes*<sup>28</sup> qui lui valent le couronnement de l'Académie Française.

En 1939, après l'invasion allemande, malgré son âge (il avait 52 ans), il se rengage : Tuffrau prend part aux combats des ponts d'Orléans en mai 1940 et à la Bataille de France. Pendant l'occupation naziste, son enseignement est déplacé à l'École Polytechnique de Lyon, d'où il collabore à la Résistance. En 2002, Françoise

---

<sup>20</sup> Paris : Payot, 1917. Voir 3.1.1

<sup>21</sup> Voir en bibliographie : « Ouvrages sur l'École Polytechnique ».

<sup>22</sup> Casablanca : Raymond Lacour, 1962.

<sup>23</sup> Paris : Hachette, 1929.

<sup>24</sup> Paris : Hachette, 1953.

<sup>25</sup> Paris : Gauthier-Villars et Cie, 1930. Voir 3.2

<sup>26</sup> Voir 3.3

<sup>27</sup> <https://www.lesecrivainscombattants.fr/archives/les-fondateurs>

<sup>28</sup> Voir en bibliographie : « Renouvements en français moderne des textes du Moyen Âge ».

Cambon publie des extraits de ses notes et de sa correspondance sous le titre *De la "drôle de guerre" à la Libération de Paris (1939-1944)*<sup>29</sup>.

Il meurt le 16 mai 1973 à Paris à l'âge de 86 ans.

---

<sup>29</sup> Paris : Imago, 2002.

### 1.1.1 Tuffrau et la relation avec sa femme : *Dans le sillage des impressionnistes, Andrée Lavieille (1887-1960)*

Dès ses premiers écrits, Tuffrau manifeste un fort sentiment pour la nature, qui ne pouvait qu'être renforcé par sa relation avec sa femme, Andrée Lavieille, paysagiste de talent issue d'une famille d'artistes (son père, Adrien Lavieille, sa mère, Marie Adrien Lavieille et son grand-père paternel, Eugène Lavieille étaient tous peintres).

La relation entre Paul et Andrée ressort surtout de la biographie d'elle, *Dans le sillage des impressionnistes, Andrée Lavieille (1887-1960)*, écrite par Françoise Cambon et Henri Cambon, fille et petit-fils du couple. L'ouvrage contient des extraits du journal et de la correspondance d'Andrée, ainsi que des parties du carnet de Tuffrau, des tableaux et des photographies de famille.

Il est notamment intéressant de citer la rencontre entre Paul et Andrée : les deux s'étaient connus que par hasard, présentés par les parents de Madeleine, une amie d'Andrée. Tuffrau en parle, avec un élan lyrique, dans son carnet le 11 mars 1911 :

Jadis, une amie de Mad, Mlle Lavieille, voix grave et douce, gestes simples et harmonieux, souplesse et grâce, entrevue deux ou trois fois au plus, m'avait fait penser à beaucoup de tendresse douce et tranquille et grave, si je l'épousais. Idée qui ne m'était venue que beaucoup plus tard, après l'avoir perdue de vue, et lorsque même je ne me souvenais plus de ses traits. Mais je n'ai point oublié l'impression que me faisaient ses gestes et sa voix, et je l'ai même enrichie, je crois, de tout ce que je désire trouver dans la femme que j'aimerai... Quand je me souviens d'elle, ce n'est pas un visage que je revois, ce n'est pas même (ou si peu) un geste : c'est le souvenir de sa voix que je ressens, on la plénitude sereine et douce dont sa présence m'emplissait... son souvenir est en moi comme une grave et tendre musique, [et il évoque, en parlant d'elle], cette sobriété de mouvements, ces sourires qui sont de la grâce, et cette voix grave, profonde qui prête à tout ce qu'elle dit un charme étrange<sup>30</sup>.

---

<sup>30</sup> CAMBON Françoise, CAMBON Henri *Dans le sillage des impressionnistes, Andrée Lavieille (1887-1960)*, Biarritz : Atlantica, 2006, p. 24.

Des mêmes auteurs :

CAMBON Françoise, CAMBON Henri *Adrien Lavieille (1848-1920) ; peintre de la campagne*, Biarritz : Atlantica, 2008.

CAMBON Françoise, CAMBON Henri, BELLEC Christelle, DUROC Jacqueline, JULOUX Jacques *Une femme peintre au Pouldu, Andrée Lavieille (1887-1960)*, Éditions Lelivredart, 2012.

### 1.1.2 Les amitiés de Paul Tuffrau

Au cours de ses études, Paul Tuffrau cultive des solides amitiés et entreprend une longue correspondance. Un grand nombre de lettres de ses amis ont été conservées par Tuffrau dans ses archives, aujourd'hui au Département des manuscrits de la BNF. Henri Cambon a publié des extraits des lettres de Jean Wahl<sup>31</sup>, de René Bichet<sup>32</sup> et de Romain Rolland<sup>33</sup> adressées à Paul Tuffrau. Les lettres de Tuffrau n'ont pas été retrouvées.

Dans ces correspondances, qui s'étalent sur plusieurs années et décennies, l'un des sujets les plus récurrents est la littérature, ainsi que les changements de la vie et l'évolution de la société.

Jean Wahl et Paul Tuffrau s'étaient rencontrés en 1905, pendant leur année en khâgne au lycée Louis le Grand. Tous les deux réussirent brillamment le concours d'entrée à l'ENS, Wahl y entra immédiatement, dans la promotion 1907, tandis que Tuffrau, entra après avoir complété une première année de service militaire, dans la promotion 1908. Dès années universitaires, ils entament une correspondance qui traverse les décennies : les premiers *Lettres à Paul Tuffrau* datent du 1907, les derniers du 1960. Nonobstant l'unilatéralité de la correspondance, il est possible d'entendre la voix de Tuffrau, ses idées et ses critiques et reparcourir les étapes de sa vie. Les deux hommes discutent de littérature et de philosophie, de musique, de théâtre et de peinture, ainsi que de politique et des changements de leur époque.

La correspondance de Tuffrau avec René Bichet, normalien de la promotion 1907, est plus courte mais non moins précieuse. En 1911, Bichet s'était installé en Hongrie où il commença à enseigner le français au Collège Eötvös de Budapest. Le 21 décembre 1912, lors d'un séjour en France, Bichet meurt à l'âge de vingt-cinq ans d'une overdose d'héroïne<sup>34</sup>.

---

<sup>31</sup> WAHL, Jean *Lettres à Paul Tuffrau (1907-1960)*, Paris : L'Harmattan, 2018.

<sup>32</sup> CAMBON, Henri « Lettres de René Bichet à Paul Tuffrau (mai 1909-novembre 1912) », *Cahiers Jacques Rivière Alain Fournier*, 2016, n° 1.

<sup>33</sup> CAMBON, Henri « Romain Rolland et Paul Tuffrau. Entretiens avec un jeune normalien », *Cahiers de Brèves, Association Romain Rolland*, n° 35, juin 2015, pp. 29-36. Voir 1.1.3

<sup>34</sup> Nécrologe dans *Le Journal* du 22 décembre 1912, *Les désespérés*, p. 8 : « Pour des motifs inconnus, un professeur de français, M. René Béchet, âgé de vingt-cinq ans, demeurant 11, rue de Vaugirard, a absorbé une forte solution de morphine. Il a

Jean Wahl en parle dans une lettre adressée à Tuffrau :

*Dimanche 22 décembre 1912-5 rond-point Bugeaud*

Mon cher ami,

Voici un dimanche bien triste qui me rappelle celui de l'an dernier où j'ai appris la mort d'Henri Franck<sup>35</sup>. Un télégramme de Plassart<sup>36</sup> m'a annoncé cet après-midi que Bichet est mort hier d'une piqûre de morphine trop forte. Je sens ton étonnement, ton effroi à cette terrible nouvelle. Il paraît que Bichet avait pris l'habitude de la morphine à Rouen, l'avait abandonnée, avait voulu une fois essayer à nouveau, hier. Le camarade avec lequel il était et qui s'est fait les mêmes piqûres n'a pas été malade. Bichet est mort à l'hôpital de la Charité. Digeon<sup>37</sup> et Plassart que j'ai vus tout à l'heure m'ont dit qu'il n'avait pas dû souffrir.

Il y aura une autopsie ; - on n'emmènera le corps à Pithiviers<sup>38</sup> que mercredi soir... Seras-tu à Paris, au commencement de tes vacances ? Nous irions ensemble à la gare. Digeon me dit que les parents de Bichet aimeraient à voir là quelques-uns de ses amis.

J'avais été voir Bichet mercredi ; — je ne l'avais vu que quelques instants ; il paraissait le même - bien qu'il eût laissé pousser sa barbe. Il m'avait félicité de mon intuition : j'avais découvert son hôtel qu'il ne m'avait pas indiqué (qu'il m'avait indiqué à un autre séjour). — Souvenir précieux et déchirant. Une intuition plus profonde m'avait elle guidée ? —

Marcotte m'a dit l'autre jour que Madame Tuffrau<sup>39</sup> avait été souffrante.

J'espère bien qu'elle va mieux maintenant.

Je t'envoie mes amitiés, attristées — Jean Wahl<sup>40</sup>

Après la Première Guerre mondiale, Tuffrau s'est occupé de l'édition des œuvres de ses amies morts en tranchée : Georges Pancol, Bernard Marcotte, André Ruplinger et Louis Bourquin. Ses publications seront approfondies au chapitre 3.3.

---

succombé, en dépit de tous les soins, à l'hôpital de la Charité » :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7625079b/f8.item>

<sup>35</sup> Henri Franck : Paris, 2 décembre 1888 - Paris, 25 février 1912. Normalien, promotion 1906, poète. Mort de tuberculose à l'âge de 24 ans. [Note de CAMBON H.]

<sup>36</sup> André Plassart : Chartres, 24 août 1889 - Paris, 13 mai 1978. Normalien, promotion 1907, agrégé de lettre, helléniste, épigraphiste et archéologue. [Note de CAMBON H.]

<sup>37</sup> Aurélien Digeon : au Havre, 20 octobre 1884 - Paris, 9 octobre 1960. Normalien, promotion 1907, angliciste. [Note de CAMBON H.]

<sup>38</sup> Ville natale de Bichet. [Note de CAMBON H.]

<sup>39</sup> Andrée Lavieille, femme de Paul Tuffrau. Voir 1.1.1

<sup>40</sup> WAHL, J. *Op. cit.*, p. 167.

### 1.1.3 Paul Tuffrau et Romain Rolland

Les deux paragraphes suivants analyseront la relation entre Paul Tuffrau et Romain Rolland. Les deux hommes s'étaient rencontrés dans le cadre de l'École Normale Supérieure, où Rolland, promotion 1886, avait obtenu son agrégation d'histoire en 1889 et où il avait commencé son enseignement d'Histoire de l'Art à partir de 1895. Malgré leur différence d'âge, entre les deux hommes s'était établie une bonne entente, notamment grâce aux débats littéraires et sociaux entrepris pendant leurs rendez-vous, poursuivis par plusieurs échanges des lettres, dont seules celles de Rolland ont été retrouvées. La relation entre les deux s'arrête en raison des leurs positions divergentes concernant la Première Guerre mondiale.

Le premier paragraphe porte entièrement sur le travail d'Henri Cambon, qui a publié pour les *Cahiers de Brèves*, les *Études Romain Rolland*, trois extraits du carnet de Paul Tuffrau et trois lettres de Romain Rolland.

Le deuxième paragraphe comprendra des extraits des lettres de Jean Wahl à Paul Tuffrau, qui témoignent d'un échange d'idées sur l'œuvre de Rolland et sur son pacifisme. Cette analyse sera suivie d'un extrait du *Remaniement et Complément pour la période 1850-1950 de l'Histoire de la Littérature Française* de Gustave Lanson, dans lequel Tuffrau exprime son opinion sur *Au-dessus de la mêlée*.



### 1.1.3.1 Les rencontres

Le 19 janvier 1911, Paul Tuffrau rencontre pour la première fois Romain Rolland. Tuffrau a 23 ans, il étudie à l'École Normale Supérieure ; Romain Rolland en a 46, il est un écrivain renommé et professeur d'histoire de la musique à la Sorbonne<sup>41</sup>. Le jeune Tuffrau est évidemment ému par cette rencontre extraordinaire, bouleversé par le bonheur, il évoque en détail le rendez-vous dans son carnet<sup>42</sup>. Le jeune s'était rendu à la maison de famille de Rolland sous prétexte du bal annuel de l'ÉNS mais le vrai motif de sa visite était remercié Rolland « d'exprimer des idées<sup>43</sup> » et partager avec lui l'amour pour Tolstoï, qui Tuffrau venait de lire, comme il note dans son cahier, le 17 janvier 1911 :

Je lis *La Mort d'Ivan Ilitch*, de Tolstoï, puissante et effrayante œuvre. Et de Romain Rolland, qui me retrempe. La fin de *La Foire sur la Place* [tome V du

---

<sup>41</sup> La musique, qu'il étudie depuis sa jeunesse, est au centre de la vie de Rolland : en 1882, après avoir écouté le concert de la *Symphonie en la* de Beethoven, il quitte la classe de Mathématiques Élémentaires au lycée Saint-Louis et renonce à rentrer en Polytechnicien. Il s'inscrit en khâgne au lycée Louis-le-Grand ; en 1886, il est reçu à l'École Normale Supérieure, après avoir raté deux fois le concours. À l'ENS, où il connaît André Suarez et George Mille, Rolland décide d'écrire un grand roman : c'est le début du *Jean-Christophe*, un roman musical, inspiré à Wagner et à Beethoven (il écrit aussi *La vie de Beethoven*, publié dans *Les Cahiers de la Quinzaine* en 1903), publié en feuilleton dès 1904 au 1912 dans *Les Cahiers* de Péguy. Enthousiasmé par la littérature russe, Rolland entretient un long échange des lettres avec Tolstoï, dont plusieurs seront publiées dans *Les Cahiers de la Quinzaine*. En 1915, il reçoit le Prix Nobel de la Littérature. Parallèlement à son travail d'écrivain, il enseigne : dès 1893 au 1894 au lycée Henri-IV, dès 1894 au 1895 au lycée Louis-le-Grand, dès 1895 il est professeur d'histoire de l'art à l'École Normale Supérieure. À partir de 1902, il enseigne histoire de la musique à l'École des Hautes Études Sociales, cours qu'il dispense dès 1904 à la Sorbonne.

Sur Romain Rolland voir :

DUCHATELET, Bernard *Les Débuts De Jean-Christophe (1886-1906)*, Thèse présentée devant L'Université de Paris VII le 8 décembre 1973, Étude De Genèse, tome I. Disponible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3398469n>

« Romain Rolland musicologue et écrivain de l'intime », *Iremus*, Institut de recherche en musicologie, article en ligne :

<https://www.iremus.cnrs.fr/en/appel-communication/romain-rolland-musicologue-et-ecrivain-de-lintime>

HAROUX, Marilène « Romain Rolland et les itinéraires de formation dans Jean-Christophe, le cheminement d'une œuvre fleuve », *Cahiers de Brèves, Association Romain Rolland*, n° 17, janvier 2006 :

[https://www.association-romainrolland.org/image\\_articles17/Haroux17.pdf](https://www.association-romainrolland.org/image_articles17/Haroux17.pdf)

<sup>42</sup> CAMBON, Henri « Romain Rolland et Paul Tuffrau », pp. 29-36.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 31.

*Jean-Christophe*] est si belle ! Je suis plein du sentiment de ces livres ; ils rentrent en moi comme de l'eau, je n'y résiste pas, et je me sens soulevé par eux.<sup>44</sup>

Rolland écoute Tuffrau avec intérêt, lui conseil des nouvelles lectures et l'exhorte à l'écriture, Tuffrau se confie :

Alors je lui ai dit tout, comment je m'étais détaché du catholicisme, [...] comment je sens ma vie flottante, sans rien de solide pour la supporter, [...] comment je me défie des principes, [...] comment j'ai peur d'être un dilettante du sentiment, chose dont j'aurais horreur<sup>45</sup>.

Tuffrau ne lui parle pas de ses projets d'écriture et du journal personnel qui tiennent quotidiennement : la littérature le calme mais est pour lui « secondaire », étant sa première préoccupation « le problème moral <sup>46</sup> ».

Le discours continue sur la littérature contemporaine : tous les deux partagent une grande admiration pour la Russie : « Le premier peuple du monde pour l'art, pour le métier<sup>47</sup> » affirme Rolland. Ils causent de la *Nouvelle Revue Française* et de *La Porte Étroite* d'André Gide, de Claudel et de Suárez. Rolland exprime une forte admiration pour le brillant Bernard Marcotte : « Ce doit être heureux pour vous d'avoir un ami comme celui-là...<sup>48</sup> ». Finalement, après une bonne heure de conversation, Tuffrau s'en va et, frémissant, il rentre à l'École :

“Quel bonheur ! Quel bonheur ! ” Voilà tout ce que je me dis. À table, Ruplinger<sup>49</sup> me demande : “Eh bien, tu l'as vu ? — Oui, mais j'aime mieux ne t'en parler que demain.” Et pendant tout le dîner, je pense à ce que nous avons dit.<sup>50</sup>

Le 13 novembre 1911, Tuffrau rend visite à Rolland une deuxième fois. C'est une date importante : cette fois il fait la connaissance de Charles Péguy, à qui il exprime toute son admiration et son estime :

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>47</sup> *Ibidem.*

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>49</sup> Sur Andrée Ruplinger, voir 3.3

<sup>50</sup> *Ibidem.*

Petit homme vif, très actif, très remuant, parlant vite. Il cause de typographie, de brochage, d'imprimeurs..., et s'en va, après m'avoir chaleureusement serré la main<sup>51</sup>.

Cependant, la rencontre est très différente. Tuffrau ne se trouve pas totalement d'accord avec Rolland, qui l'encourage à privilégier la société moderne, plutôt que les classiques<sup>52</sup> : « Rentrez dans la vie. Regardez autour de vous<sup>53</sup> », l'exhorte le maître. Mais Tuffrau semble encore pris des « problèmes moraux<sup>54</sup> » :

[...] Lui [Rolland] s'intéressant, malgré son Christophe, aux rapports, aux relations sociales interindividuelles, passagères et changeantes, plutôt qu'à la formation de l'individu et aux problèmes essentiels, ce qui m'importe d'abord<sup>55</sup>.

Il y a une distance générationnelle entre les deux : la lecture par Tuffrau d'une lettre de Marcotte donne lieu à une observation intéressante de la part de Rolland. Il note une importante différence entre sa génération et celle de Tuffrau : la génération de Rolland craint la morte, la voit comme un danger, une menace, alors que celle de Tuffrau est attirée par elle, en rêve et recherche *une belle mort*<sup>56</sup>, glorieuse, héroïque :

[...] Je reprends mon image de la vague : nous remontons. De mon temps, c'était le calme plat... Partout on remonte. Vous êtes d'une génération qui veut être héroïque. Nous, nous ne voulions pas. Oh, les jeunes gens d'aujourd'hui verront de grandes choses ; et ils en feront...<sup>57</sup>

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>52</sup> Au contraire, Tuffrau était de l'avis que « la croyance grecque soit la seule vraie » (WAHL, *Op. cit.*, p. 154).

<sup>53</sup> CAMBON, H. « Romain Rolland et Paul Tuffrau », p. 32.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>55</sup> *Ibidem.*

<sup>56</sup> MARIOT, Nicolas « Pourquoi les normaliens sont-ils morts en masse en 1914-1918 ? Une explication structurale », *Pôle Sud*, ARPoS, janvier 2012, n° 36, p. 13. Voir 2.3

<sup>57</sup> CAMBON, H. « Romain Rolland et Paul Tuffrau », p. 33.

Rolland dans une lettre à Tuffrau, datée du 27 mars 1911 ( *Ivi*, p. 35 ), poursuit un raisonnement rassemblant : « il y a deux moments de l'évolution humaine, qui se reproduisent périodiquement[...] : les âges classiques, ou l'on jouit [...] de la vie amassée - et les âges héroïques, où se forment les âges classiques. Je suis certain que nous sommes dans un âge héroïque. »

L'idée de la vague comme alternance naturelle entre la paix et la guerre a été reprise par Régis Debray, dans son essai « Des musées aux missiles » (Tract en ligne, éditions Gallimard, n° 3, 4 mars 2022). Concernant le récent conflit en Ukraine, Debray explique comme la paix et la guerre s'alternent perpétuellement entre la phase mémoire ( « Un

### 1.1.3.2 La correspondance

Les trois lettres écrites par Romain Rolland et sélectionnées par Henri Cambon pour les *Cahiers de Brèves* datent du 27 mars 1911, du 25 avril 1911 et du 12 novembre 1923<sup>58</sup>.

La première traite du problème de l'enseignement : Tuffrau se prépare au concours d'agrégation en lettres et traverse une période critique. Rolland le comprend, lui aussi ayant vécu une situation pareille<sup>59</sup>, il lui conseille Verlaine comme sujet de sa thèse<sup>60</sup>, et l'encourage à continuer :

On a besoin d'hommes qui soient mécontents, comme vous qui souffrent comme vous, non pas d'une façon stérile, en se bornant à des plaintes vaines, mais en réagissant.<sup>61</sup>

Le problème de l'éducation<sup>62</sup> est universel et Rolland, qui se trouve à Rome, raconte à Tuffrau de sa visite à l'École de Maria Montessori, qu'avec son nouveau système

---

domaine d'études » , « quand dominant les arts et la mémoire ») et la phase histoire ( « un domaine d'action » , « quand l'histoire se remet en marche »).

<sup>58</sup> Elles sont conservées dans les Fonds Romain Rolland de la Bibliothèque nationale de France.

<sup>59</sup> Rolland avait beaucoup enduré à la rue d'Ulm, particulièrement dans sa dernière année : DUCHATELET, *Op. cit.*, pp. 38, 39.

<sup>60</sup> En 1926, Tuffrau publiera pour l'éditeur l'Artisan du Livre *Les plus belles poésies de Paul Verlaine*.

<sup>61</sup> CAMBON, H. « Romain Rolland et Paul Tuffrau », p. 34.

Tuffrau avait certainement gardé cette idée, qui reprend dans son *Remaniement et complément pour la période 1850-1950 de l'Histoire de la littérature française* de Gustave Lanson, Paris : Hachette, 1953, p. 1164 :

« [...] Romain Rolland a voulu montrer que l'art véritable procède de la vie, se nourrit, non de rêves et de mirages, mais des souffrances et des échecs qu'il faut surmonter, qu'il faut aimer même : car c'est la part de l'action humaine dans la lutte que l'homme mène aux côtés d'un Dieu imprécisé contre le mal qui tend à submerger le monde. Tous les hommes de bonne volonté participent à ce combat. »

<sup>62</sup> Charles Péguy s'était beaucoup occupé de la crise de l'enseignement - selon lui une conséquence de la crise de la civilité - comme il dénonce dans l'article « Pour la rentrée » publié le 11 octobre 1904 dans les *Cahiers de la Quinzaine*. Péguy avait aussi critiqué nombreux enseignants des Grandes Écoles, notamment Gustave Lanson, acteur direct à la réforme de l'enseignement de 1902. Pour majors approfondissements sur ce thème :

STATIUS, Pierre « Péguy et les instituteurs », *Le Télémaque*, février 2005, n° 28, Presses universitaires de Caen, pp. 83-94. Disponible en ligne sur : <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2005-2-page-83.htm>

Sur Charles Péguy se signale le site à lui consacré <http://www.charlespeguy.fr/> et le bulletin trimestriel *L'Amitié Charles Péguy*.

d'enseignement pédagogique a obtenu des résultats révolutionnaires. À travers un parcours sensoriel, la Montessori stimule les facultés intellectuelles des jeunes élèves afin qu'ils puissent se réaliser pleinement et de manière autonome, tant sur le plan moral que physique.

Dans la deuxième lettre, Rolland se trouve toujours en Italie, cette fois à Acqui. Encore une fois, Tuffrau est sceptique dans l'idée d'exprimer son mécontent, il se demande, avec pessimisme : “*À quoi bon parler ?*”<sup>63</sup>

Rolland lui écrit, amicalement, pour l'exhorter :

Vous ne savez pas le pouvoir d'une ardente conviction. [...] Vous êtes là à espérer une révolution, un miracle, à attendre des sauveurs. Faites-le, donc ce miracle. Soyez-les, ces sauveurs.<sup>64</sup>

Rolland est convaincu que l'attachement de Tuffrau aux classiques est une idéalisation, le jeune homme est attiré au passé précisément parce qu'il ne l'a pas vécu :

— Vous me faites rire, quand vous parlez de la décadence française, et que vous vantez le siècle de Périclès ! J'aurais bien voulu vous y voir, au siècle de Périclès !<sup>65</sup>

Selon Rolland, la désillusion de Tuffrau est directement liée au problème de l'éducation :

Votre découragement et celui de vos amis ne prouve qu'une chose : le mal que vous a fait — (comme à moi naguère) — l'éducation universitaire, l'asphyxie lente de ces dix à quinze ans de lycées et d'Écoles. On ne reste pas impunément pendant des années dans une maison close et surchauffée. Mais, vous savez, l'air ne manque pas, dehors.<sup>66</sup>

Il est intéressant de juxtaposer une lettre du 23 août 1910 de Jean Wahl à Tuffrau, en réponse à une question posée par ce dernier : l'École Normale Supérieure, où étaient nées de nombreuses amitiés, avait provoqué un certain éloignement :

Ce que tu m'as dit sur cette distance qu'a mis entre nous la vie de l'École m'a vivement touché, — touché comme l'expression d'une idée sentie et non

---

<sup>63</sup> CAMBON, H. « Romain Rolland et Paul Tuffrau », p. 35.

<sup>64</sup> *Ibid.*, pp. 35-36.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>66</sup> *Ibidem.*

encore dite<sup>67</sup> [...]

La dernière lettre date de l'après-guerre. Rolland remercie affectueusement Tuffrau d'avoir gardé un souvenir chaleureux et sincère de lui et de lui avoir envoyé ses ouvrages récemment publiés. Rolland lui reconnaît un « clair talent d'écrivain<sup>68</sup> » et, commentant notamment le remaniement de *Les Lais de Marie de France*, il note :

[...] Ils sont — et vous — si Français ! Mais, comme beaucoup des œuvres médiévales, d'une France plus universelle de la France qui est venue, depuis.<sup>69</sup>

Cette lettre est aussi très critique de la France, selon Rolland paralysée au passé, isolée, en besoin de renouvellement mais aveugle, trop obsédée par la victoire et le sang versé. Il prophétise sévèrement :

L'avenir proche dira à vos enfants si la France qui sait mourir pour des idées mourantes saura vivre intrépidement pour les idées vivantes et renouvelantes. Sinon, l'implacable nécessité de la vie fera qu'une autre, plus jeune, prendra sa place.<sup>70</sup>

Les deux hommes, en raison de leurs positions divergentes sur la guerre, se sont éloignés. Tuffrau a combattu au front, sentant la nécessité de servir fidèlement sa patrie, en suivant, comme souligne Henri Cambon, « l'esprit du chevalier du Moyen Âge<sup>71</sup> ». Rolland, plus aîné, n'a pas pris part aux hostilités et a exprimé avec force ses idées antimilitaristes de la Suisse, d'où il a publié *Au-dessus de la mêlée*, manifeste du pacifisme.

Ce pacifisme était certainement fastidieux pour ses contemporaines, comme souligne une lettre de Jean Wahl, envoyé à Paul Tuffrau le 1<sup>er</sup> juillet 1919 :

Sur R. Rolland, — (mais que de honte j'ai en revoyant ces questions déjà anciennes et auxquelles d'ailleurs je peux mal répondre), j'ai peu d'avis net. — Je l'ai désapprouvé en grande partie ; et surtout d'être allé en Suisse ; — son impartialité était-elle chose si fragile ? Je crois surtout son orgueil très grand, son optimisme aussi, peut-être aussi son patriotisme qui ne pardonne rien aux Français, — et pas mal de choses aux autres (mais je crois que orgueil et

---

<sup>67</sup> WAHL, J. *Op. cit.*, p. 150.

<sup>68</sup> CAMBON, H. « Romain Rolland et Paul Tuffrau », p. 36.

<sup>69</sup> *Ibidem.*

<sup>70</sup> *Ibidem.*

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 30.

optimisme ont dominé). Et que malgré tout, c'est un "homme de lettres", — et non un Tolstoï, un apôtre ; la position qu'il a prise ne pouvait l'être que par des âmes immenses. ~~Comme il n'y en a pas, ou plus.~~ J'efface cela — on ne sait pas<sup>72</sup>.

Tuffrau également en parle a posteriori dans son *Remaniement et complément pour la période 1850-1950 de l'Histoire de la littérature française* de Gustave Lanson.

Dans le livre qui porte ce titre [Tuffrau fait allusion à *Au-dessus de la mêlée*], il dénonçait la carence des autorités intellectuelles et morales qui n'avaient pas osé faire obstacle à la lutte fratricide où s'effaçaient tous ses espoirs d'une Europe unie ; il flétrissait les États qui fomentent le fanatisme guerrier ; il condamnait, au nom d'un Évangile tolstoïen de paix et de fraternité, la participation à la guerre. Le livre publié en France en 1915, alors que l'Allemagne occupait dix de nos départements, fit naturellement scandale ; peu de Français acceptaient pour la France le rôle de Christ de nations.<sup>73</sup>

---

<sup>72</sup> WAHL, J. *Op. cit.*, p. 197. Veuillez noter qu'une partie du texte a été effacée par l'auteur lui-même.

En ce qui concerne les réserves de Jean Wahl à l'égard de Rolland, qu'il considère comme un « homme de lettres » mais non un « apôtre », une lettre antérieure atteste d'une critique similaire (*ibid.*, p. 168) :

« 29 janvier 1913 – Paris. Mon cher ami, [...] Je suis tout à fait de ton avis. Je sens bien le vide auquel tu penses en lisant Romain Rolland. Je vois une flamme pâle. »

<sup>73</sup> TUFFRAU, P. *Remaniement et Complément de l'Histoire de la Littérature Française*, pp. 1165-1166.

#### 1.1.4 Paul Tuffrau et l'enseignement

En 1912, Paul Tuffrau commence à enseigner au lycée de Vendôme, où il s'établit, avec sa femme, en rue Poterie<sup>74</sup>. Au déclenchement du conflit, il part au front. Après la guerre, il retourne à enseigner : en 1919, il obtient un poste comme répétiteur titulaire, assigné aux jeunes promotions, à l'École Polytechnique. En 1928, il succède à M. Lacour-Gayet dans la chaire d'Histoire et de Littérature française du même prestigieux institut, qu'il occupera jusqu'au 1958. Parallèlement, il est nommé professeur au lycée de Chartres dès 1919 au 1924 et professeur au lycée Saint-Louis de Paris dès 1924 au 1929. Il est professeur en khâgne à son ancienne école, le lycée Louis-le-Grand, dès 1929 au 1934 et professeur au lycée Rollin de Paris dès 1936 au 1951.<sup>75</sup>

Paul Tuffrau était très attaché à ses étudiants, ceux-ci se souviennent de lui avec affection et sympathie, comme en témoigne une lettre du 16 juillet 1931 de Georges Pompidou<sup>76</sup>, son élève en khâgne au lycée Louis-le-Grand, qui lui annonce son admission à l'École Normale Supérieure :

Monsieur, je viendrai certainement vous voir l'an prochain, mais permettez-moi, dès maintenant, de vous remercier. D'abord de votre enseignement qui m'a permis d'entrer, mais plus encore de votre bienveillance et de la sympathie que vous avez bien voulu me manifester. C'est cela, c'est l'atmosphère de cordialité et de confiance dans laquelle se déroulaient vos classes qui m'ont donné, comme à tous, courage, qui m'ont permis de passer plus agréablement cette année, c'est de cela surtout que nous conserverons le souvenir<sup>77</sup>.

---

<sup>74</sup> WAHL, J. *Op. cit.*, p. 166.

<sup>75</sup> SCHOTT, J. « In memoriam : Paul Tuffrau (1887-1973) », *La Jaune et la Rouge*, revue mensuelle de la société amicale des anciens élevés de l'École Polytechnique, n° 285, octobre 1973, pp. 19, 20.

<sup>76</sup> Georges Pompidou : Montboudif, 5 juillet 1911- Paris, 2 avril 1974. Normalien, il reçoit son agrégation en lettre en 1934. Enseignant, il publie en 1961 chez Hachette une *Anthologie de la poésie française*. Homme d'État, il fut Premier ministre du 14 avril 1962 au 10 juillet 1968 et président de la République du 20 juin 1969 à sa mort.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 22.



#### *1.1.4.1 L'Enseignement à l'École Polytechnique*

Dans sa candidature à la chaise d'Histoire et de Littérature française de l'École Polytechnique, Tuffrau soumet au Conseil de l'École son projet pour le cours. On transcrit ici la totalité du document, reporté par J. Schott dans l'article cité, en raison de l'importance du texte, qui fournit la vision du caractère avant-gardiste et moderne de l'enseignement de Tuffrau, notamment la haute considération qu'il accorde aux étudiants.

Dans l'extrait suivant, Tuffrau souligne la nécessité de renouveler périodiquement le programme des cours pour l'adapter aux étudiants et aux grandes questions contemporaines :

Le Cours, dans ma pensée, doit avant tout éviter tout ce qui pourrait donner aux élèves l'impression qu'on les ramène au temps où ils étaient élèves dans les lycées. Il doit, au contraire, établir la transition entre l'enseignement secondaire et les grands problèmes de la vie contemporaine, et munir les élèves des notions indispensables pour les comprendre. Le programme doit donc être périodiquement renouvelé<sup>78</sup>.

Tuffrau ne dispense pas un enseignement purement théorique, mais il intègre les aspects sociaux, économiques et politiques pour préparer ses élèves, la future classe dirigeante française, à affronter les problèmes concrets de la société. Il tient également que ses élèves connaissent l'histoire de l'École Polytechnique et ses fondateurs :

D'autre part, il me semble que ce programme doit être établi en fonction des futures carrières qui s'ouvrent devant les Polytechniciens. Avant tout, leur faire connaître la maison à laquelle ils appartiennent, la biographie de quelques-uns de leurs grands antiques ; ensuite, la société dans laquelle ils vont vivre. Puis insister sur l'histoire diplomatique qui complète l'enseignement de l'histoire militaire donné par le commandement ; d'autre part, sur les grands problèmes économiques (fer, coton, pétrole, caoutchouc...) et sur les possibilités qu'offrent nos colonies<sup>79</sup>.

Dans le passage suivant l'aspect moderne et multidimensionnel de l'enseignement de Tuffrau est à nouveau évident : son but est de fournir aux étudiants une éducation diversifiée, multidimensionnelle et stimulante afin de garantir une pensée critique et nuancée. Il place les étudiants au centre de

---

<sup>78</sup> SCHOTT, J. « In memoriam : Paul Tuffrau », p. 20.

<sup>79</sup> Ibidem.

l'enseignement et de l'apprentissage, les encourageant à l'étude et à la lecture en fonction de leurs intérêts.

La partie littéraire du programme doit, à mon sens, être traitée dans le même esprit. Il faut — sans prétendre classer les valeurs — donner aux élèves des indications qui leur permettent d'y voir clair dans l'énorme masse de la production contemporaine, et qui les empêchent d'égarer leur curiosité sur des œuvres médiocres. Il faut également, et dans un esprit dépourvu de tout dogmatisme, définir les grands courants de la pensée contemporaine, et leur donner, pour leur permettre de compléter leur éducation eux-mêmes sur ces différents points, s'ils en ont le goût, toutes les indications bibliographiques nécessaires.<sup>80</sup>

#### *1.1.4.2 La Résistance à l'École Polytechnique pendant l'Occupation*

En 1937, Tuffrau se rengage comme commandant du chef de bataillon. Pendant la guerre, il retrouve ses anciens élèves de l'X, comme il écrit dans une lettre à sa femme et à ses enfants datée du jeudi 14 septembre 1939 :

Il ne se passe guère de jour où je ne rencontre quelque artilleur ou sapeur qui ait été mon élève à l'X, et la rencontre parfois ne manque pas de pittoresque, comme celle du jeune sapeur, avant-hier, venu rendre compte au régiment le plus voisin d'un barrage de mines organisé par les Boches à l'entrée d'un village, et dont les yeux s'arrondissaient pendant qu'il me parlait, car il me reconnaissait en parlant<sup>81</sup>.

Son enseignement à l'École polytechnique, transférée dans la zone libre de Lyon, reprend à partir du 4 août 1940. Pendant cette période, il voyage entre Lyon et Paris et participe à la Résistance. Ne pouvant plus traiter de politique internationale (nazisme, fascisme, bolchevisme), il choisit comme sujet des cours « L'invasion étrangère et la libération du sol français par Jeanne d'Arc<sup>82</sup> ».

Les papiers de Paul Tuffrau regardants ses cours à l'École Polytechnique sont conservés au Centre de Ressources Historique de la Bibliothèque centrale de l'École polytechnique (BCX), qui a reçu pour la première fois les archives d'un professeur en Humanités et Sciences sociales. À l'occasion de cette donation<sup>83</sup>, un article du

---

<sup>80</sup>Ibidem.

<sup>81</sup> TUFFRAU, Paul *De la "drôle de guerre" à la Libération de Paris*, Paris : Imago, 2002 p. 18.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>83</sup> Donation faite par Henri Cambon.

16 mars 2017<sup>84</sup>, explique comment ces documents fournissent des nouvelles informations sur l'enseignement dans l'entre-deux-guerres de l'histoire et de la littérature à l'X et comment les cours de Tuffrau étaient reçus par ses élèves.

En particulier, dans les documents du cours de littérature, on découvre le *topal*<sup>85</sup> Tuffrau : une feuille distribuée aux étudiants dans laquelle ils devaient choisir les auteurs qu'ils préféraient étudier. En novembre 1933, la préférence des étudiants se porte sûr : le roman français depuis 1919, Rabelais, Péguy, Ibsen, Dostoïevski. Molière fait partie des auteurs les moins votés. En 1938, les élèves optent pour des nouveaux auteurs : Gide, Giraudoux, Nietzsche et Giono. Le *topal Tuffrau* confirme la recherche constante de renouvellement de l'enseignement de Tuffrau, notamment en ce qui concerne le programme du cours, son approche pédagogique et méthodologique moderne, ainsi que la recherche de la participation et de l'engagement des étudiants en fonction de leurs intérêts, dans laquelle il a pu être influencé par la méthodologie Montessori.

L'article nous renseigne aussi sur l'intention de Tuffrau d'écrire pour le Bulletin de l'AX une étude d'actualité sur le rôle des polytechniciens dans la Résistance. Son projet historique sera réalisé avec la publication d' « André

---

<sup>84</sup> « Paul Tuffrau : un don à la BCX », *Institut Polytechnique de Paris*, 16 mars 2017.

<sup>85</sup> « Un topal est une feuille sur laquelle chaque salle inscrit ses observations lorsqu'il s'agit de consulter la promotion tout entière et de prendre une résolution générale obligatoire. », *Le nouveau petit Carva* [nom qui désigne l'École Polytechnique ou ses élevés], *lexique des principaux mots de l'argot de l'X en usage 1958*, p. 221. Disponible en ligne : <http://www.carva64.fr/wp-content/uploads/2014/09/le-petit-carva.pdf>

« Topo. On donne le nom de topo, par abréviation du mot topographie, non seulement à tout dessin qui représente le plan d'un terrain, mais à toute feuille imprimée ou manuscrite que les élèves se communiquent entre eux, soit dans un but sérieux, soit pour servir d'amusement. Aux deux ailes du Pavillon, dans le corridor, tout près de la porte d'entrée de chaque division, l'administration a fait mettre une planche sur laquelle elle placarde ses avis officiels. C'est la planche aux topos [...]. On y trouve certains ordres généraux, les tableaux du service, le menu des repas journaliers. Les élèves y placardent toutes les communications de nature à intéresser la promotion, mais seulement celles qui peuvent sans inconvénient être connues de l'autorité : programmes, invitations, articles de journaux visant l'École, avis sérieux ou burlesques [...]. » ALBERT-LÉVY. & PINET G. *L'argot de l'X illustré par les X*, Paris : Émile Testard, 1894, p. 294. Consultable sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205446n.texteImage>

Rondenay (1933)<sup>86</sup> », paru dans le deuxième numéro du *Bulletin de l'A. X.*, en mars 1946<sup>87</sup>.

La haute attention qu'il portait aux témoignages et au destin de ses élèves ressort également dans les notes de son travail d'enquête<sup>88</sup>, Tuffrau enregistre les récits de la fuite des étudiants en Espagne : quelqu'un avait réussi à passer la frontière, d'autres avaient été renvoyés à l'École. Jaupart, de la promotion 1941, s'était échappé en Espagne en août 1943, incarcéré par les carabiniers espagnols, il avait été libéré grâce à l'intervention de la Croix Rouge. Autres élèves, Henri Courdil et Jacques Porte, de la même promotion de Jaupart, furent arrêtés par la police allemande et moururent en camp de concentration.

Tuffrau se montre également très critique envers le gouvernement de Vichy : ses observations sur la visite à l'X de Jean Bichelonne<sup>89</sup> sont ponctuelles : violent dans son allure militaire, Bichelonne avait proclamé, en accord avec le Maréchal Pétain, que les fugitifs étaient de traditeurs et devaient être punis.

Enfin l'article rapporte un passage d'un entretien de Tuffrau avec Georges Philippe Thierry d'Argenlieu, promotion 1939, un survivant au camp de concentration, qui lui raconte du long voyage vers Auschwitz et de la vie dans le camp.

---

<sup>86</sup> André Rondenay : Saint-Germain en Laye, 26 août 1913 - Domont, août 1944, il est officier d'artillerie, résistant et Compagnon de la Libération, polytechnicien de la promotion 1933. En mai 1940, pendant l'Occupation, il est fait prisonnier des Allemandes. Évadé en décembre 1942, il rejoint l'Angleterre via l'Espagne en janvier 1943. En 1943, il est adjoint au BCRA, le service de renseignement et d'action clandestine de la France libre, créé en juillet 1940 par le général de Gaulle. En septembre 1943, il est parachuté en France pour la préparation de l'Action Plan Tortue, organisation de résistance intérieure française. Il est arrêté par les Allemands le 27 juillet 1944. Torturé, il est assassiné par la Gestapo dans la forêt de Domont probablement le 15 août 1944.

<sup>87</sup> *Le livre d'Or de l'École Polytechnique*, Notices sur nos morts. Référence collectée dans le site *blogspot* dédié à Paul Tuffrau par Henri Cambon, dans le paragraphe « Paul Tuffrau, historien » : <https://paul-tuffrau.blogspot.com/2018/11/paul-tuffrau-historien.html>

<sup>88</sup> Notes reportées dans l'article « Paul Tuffrau : un don à la BCX ».

<sup>89</sup> Secrétaire d'État à la production industrielle du gouvernement de Vichy.

## 1.2 Les premiers écrits de Paul Tuffrau

L'œuvre de Paul Tuffrau peut être divisée en deux parties : l'œuvre d'avant-guerre et l'œuvre de guerre.

Ces paragraphes traiteront de l'œuvre d'avant-guerre : ses nouvelles basques, souvenirs d'une époque désormais disparue ; son roman romanesque, resté inachevé ; les premiers articles littéraires, publiés dans les revues et dans *Le Journal*.

L'analyse des écrits d'avant-guerre se révèle particulièrement intéressante pour approfondir la connaissance d'une époque de transition, où l'Europe était traversée par une longue saison de paix.

### 1.2.1 Les Pays basque et *Anatcho*

Les nouvelles basques datent du début du XXe siècle. Tuffrau a à peu près vingt ans : il évoque les paysages aimés du Pays basque, une charmante région de frontière où il passait ses vacances. Dès ses longues balades dans les Pyrénées et dans la campagne basque naissent ses premières nouvelles, qui mêlent ses souvenirs personnels aux anciennes légendes. Il en publiera une, *La vertu de l'Aulne - Légende basque*, en 1920 dans la "Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest"<sup>90</sup>. L'ensemble sera rassemblé par sa fille Françoise Cambon et publié posthume en 1999 sous le titre de *Anatcho*.

Dès ses premiers écrits, Tuffrau s'affirme comme un écrivain de talent : c'est notamment dans cette première œuvre qu'il accorde une haute attention à la nature, aux sentiments et aux traditions, intérêt qu'il continuera à manifester tout au long de sa production littéraire. Il s'agit d'un ouvrage qui témoigne d'une époque et de traditions aujourd'hui disparues et qui pourrait s'avérer très utile pour fournir des informations et des renseignements à tous ceux qui souhaitent étudier les coutumes et les légendes anciennes des Pays basques.

Bernard Marcotte, dans une lettre datée 10 septembre 1910<sup>91</sup>, tisse avec enthousiasme et admiration l'éloge des nouvelles basques de Tuffrau. Il apprécie

---

<sup>90</sup> Janvier-mars, 1920.

<sup>91</sup> Un extrait de la lettre a été reporté par Henri Cambon, dans le site *blog spot* consacré à Paul Tuffrau, dans le paragraphe : « Paul Tuffrau écrivain ».

spécialement le caractère pittoresque et artistique des récits, leur accessibilité et les détails médiévaux. « Tout cela est plein d'âme » lui écrit Marcotte, qui l'encourage à en écrire des autres : « C'est tout à fait toi et c'est très beau<sup>92</sup> ».

### 1.2.2 Le récit romanesque : *Natasha, une jeune fille russe en 1910*

*Natasha, une jeune fille russe en 1910* est un récit romanesque inspiré par des carnets de Paul Tuffrau.

Pendant ses années d'études, Tuffrau s'établit dans le Quartier latin, cœur battant de Paris, siège de l'École Normale Supérieure, des autres prestigieuses universités et du Musée de Louvre, où il passe souvent ses journées. Comme le démontre l'analyse de Jean Garrigues, le Quartier est le « lieu idéal pour les rencontres, discussions, débats, microcosme géographique où se croisent et se recroisent plus de 13 000 étudiants<sup>93</sup> ». Un certain nombre d'étudiants, d'intellectuels et d'artistes russes s'y sont établis : dans les années 1900-1910, les complots et les attentats anarchistes, les mouvements révolutionnaires et l'instabilité politique ont forcé beaucoup de Russes à l'émigration. Les relations entre France et Russie sont amicales, étant l'invasion napoléonienne désormais distante. Les deux pays sont alliés politiques et, sur le plan culturel, n'ont que de l'admiration pour leurs réciproques pays.

Paul Tuffrau est donc sûrement rentré en contact avec une réalité cosmopolite : il avait étudié les auteurs russes, dont il aimait profondément Tolstoï. Les auteurs français, selon Tuffrau « trop techniciens<sup>94</sup> », auraient pu s'inspirer à la littérature russe et y trouver une source d'enrichissement<sup>95</sup>. Fasciné par ce mystérieux pays, par ses gens guerriers et primitifs, par les vastes paysages sauvages, par sa littérature et ses coutumes, Tuffrau se propose d'écrire un roman

---

<sup>92</sup> Ibidem.

<sup>93</sup> GARRIGUES, Jean « Le Quartier Latin à la Belle Époque : un lieu privilégié de l'engagement », *Les universités en Europe du XIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris : Éditions de la Sorbonne, 2005, p. 142.

<sup>94</sup> CAMBON, H. « Romain Rolland et Paul Tuffrau », p. 32.

<sup>95</sup> Une lettre de Jean Wahl souligne l'admiration de Tuffrau pour la Russie (et la Grèce) (WAHL, *Op. cit.* p. 154) :

« 20 septembre 1910-Hôtel Gérard. Le Tholy, Vosges. Mon cher Paul, [...] Je te remercie bien de ta lettre et tout ce que tu me dis "à propos" des Russes. Pour moi, je ne me sens attiré, - en ce moment, - ni par les Russes, ni par les Grecs [...] ».

russe : il commence son travail en notant ses idées sur son petit carnet. Mais à cause de sa profession d'enseignant, des autres projets d'écriture et de l'incursion de la guerre, il n'eut pas le temps pour compléter cet ouvrage. Néanmoins, sa fille Françoise Cambon a recueilli ses notes, les a complétées et a terminé le récit.

Cet ouvrage, écrit en première personne, raconte d'un point de vue étranger, le monde étudiant et intellectuel du Paris de la Belle Époque, en révélant des souvenirs heureux des années 1920, où les espoirs d'avenir, le climat d'optimisme et de foi dans le progrès n'avaient pas encore été surmontés par les crises de la guerre.

### 1.2.3 Les premiers articles

Dès 1911, l'encore étudiant normalien Tuffrau publie dans *Le Journal* des articles à caractère historique et de critique littéraire. Dans ses articles, Tuffrau ne révèle jamais son identité : il se signe avec le pseudonyme d'*E. Robertot*, qu'en temps de guerre devient *Lieutenant E.R.*

Les articles à thème historique<sup>96</sup>, en accord aux événements récents de son époque, sont :

« Le sabotage sous l'ancien régime », coécrit avec P. Marty, paru le 18 juillet 1911 dans la rubrique *La Vie Littéraire et Artistique*, page 6<sup>97</sup>.

« Comment naquit l'obstruction parlementaire », paru le 29 décembre 1911<sup>98</sup>

« Des flammes de Moscou à la neige des steppes », paru le 29 octobre 1912 en occasion du centenaire de la Prise de Moscou par Napoléon dans la rubrique *Le Magazine du "Journal"*, page 6<sup>99</sup>.

---

<sup>96</sup> Références bibliographiques collectées dans le site *blogspot* consacré à Paul Tuffrau, dans les paragraphes « Tuffrau, médiéviste », « Paul Tuffrau, critique littéraire et historien de la littérature » et « Paul Tuffrau, historien » du 7, 8 et 9 novembre 2018.

<https://paul-tuffrau.blogspot.com/2018/11/paul-tuffrau-medieviste.html>

<https://paul-tuffrau.blogspot.com/2018/11/paul-tuffrau-critique-litteraire-et.html>

<https://paul-tuffrau.blogspot.com/2018/11/paul-tuffrau-historien.html>

<sup>97</sup> <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7627927b/f6.item>

<sup>98</sup> Cet article n'a pas été trouvé sur le site Gallica de *Le Journal*.

<sup>99</sup> <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7625025s/f6.item>

En tant que critique littéraire, Tuffrau écrit les articles suivants :

« Théophile Gautier et la Bohême de 1830 », paru le 29 août 1911 dans la rubrique *La Vie Littéraire et Artistique*, page 6<sup>100</sup>.

« L'influence actuelle de Jean-Jacques Rousseau », paru le 25 juin 1912 dans la rubrique *Le Magazine du "Journal"*, page 6<sup>101</sup>.

« Alfred de Vigny intime », paru le 16 septembre 1913 en occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Vigny dans la rubrique *Le Magazine du "Journal"*, page 6<sup>102</sup>.

Les articles sur le thème du Moyen Âge :

« Noël au Moyen Âge », illustré par Carlègle, paru le 25 décembre 1911, page 6<sup>103</sup>.

« Un chahut d'étudiants au Moyen Âge » paru le 12 mars 1912, page 7<sup>104</sup>.

Parallèlement il publie dans la *Revue critique des livres nouveaux*<sup>105</sup> :

Une analyse des œuvres d'Émile Bodin<sup>106</sup> : « Au pays des Brandes Fleuries » et « La jolie lande », tome VI, n° 10, 15 décembre 1911, pp. 196-197.

Une analyse de l'œuvre de Louis Thomas<sup>107</sup> : « Souvenirs sur Moréas », tome VII, n° 7, 15 juillet 1912, pp. 148-149.

---

<sup>100</sup> <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76279688/f6.item>

<sup>101</sup> <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7622322n/f6.item>

<sup>102</sup> <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76265460/f6.item>

<sup>103</sup> <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76224435/f6.item>

<sup>104</sup> <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76256179/f7.item>

<sup>105</sup> Références bibliographiques collectées dans le site *blogspot* consacré à Paul Tuffrau, dans le paragraphe « Paul Tuffrau, critique littéraire et historien de la littérature ».

<sup>106</sup> Émile Bodin : Abzac, 24 mai 1869 - Bordeaux, 18 septembre 1923.

<sup>107</sup> Louis Thomas : Perpignan, 21 avril 1885 - Bruxelles, 9 février 1962.



## Chapitre 2

### LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE



## 2 La Première Guerre mondiale

L'objectif du présent chapitre sera, en premier lieu, de porter un regard général sur la Première Guerre mondiale : l'Europe, qui entre 1871 et 1914 avait connu la plus longue période de paix<sup>1</sup>, prit une tournure belliqueuse. Surtout, on approfondira les premiers mois du conflit, les plus sanglants.

Le chapitre analysera la diffusion des mouvements politiques dans le Quartier latin pour ensuite affronter le militarisme de l'École Normale Supérieure, la Grande École qui subit le plus haut taux des pertes parmi ses étudiants.

Il se révèle enfin important une brève présentation de l'œuvre de Jean Norton Cru, écrivain combattant, témoin de guerre et critique sévère des œuvres des anciens soldats, dont celle de Paul Tuffrau.

---

<sup>1</sup> Même si certaines puissances n'avaient pas été exemptées des conflits : la guerre russo-japonaise de 1904-1905 et les guerres balkaniques de 1912-1913.

## 2.1 Introduction à la Première Guerre mondiale

Les dernières décennies du XIXe siècle furent des années de vigoureuse croissance économique et de changements structurels importants. Entre 1898 et 1907, les puissances industrielles formèrent les alliances qui furent adoptées pendant la Grande Guerre et élaborèrent des plans de conquête, attendant l'occasion la plus favorable. Les innovations technologiques<sup>2</sup> portèrent au développement des grandes entreprises et à l'utilisation de machines de plus en plus performantes qui accélèrent les mutations économiques et sociales et qui furent mises au service de la guerre. Les chemins de fer, le télégraphe, la machine à écrire, le téléphone et la radio permirent l'accélération des connexions internationales qui, en temps de guerre, organisèrent et armèrent des millions d'hommes, un nombre de combattants sans précédent. Les découvertes de la technoscience furent converties en outils destructeurs : le développement de l'industrie chimique consentit la production de substances inconnues jusqu'alors, comme les explosifs et les gaz.

Les contrastes entre les puissances européennes s'intensifièrent aussi en raison d'une course effrénée aux colonies : l'Allemagne, qui avait connu une importante expansion en Afrique, s'engagea confiante dans la guerre moderne. Elle développa une armée puissante afin de vaincre rapidement le conflit.

Suite la défaite de Sedan, la France avait perdu l'Alsace et une partie de la Lorraine, dont les villes de Thionville, Metz et Sarrebourg. Elle avait en outre dû payer 5 milliards de francs or au *Reich*, en favorisant sa croissance économique, déjà constante<sup>3</sup>. En se croyant industriellement et militairement inférieure, la France adopta une stratégie défensive. L'apparition de nouveaux engins modifia sa stratégie, qui devint moins *passive jusqu'à ce que*, le 20 janvier 1912<sup>4</sup>, le maréchal Joseph Joffre<sup>5</sup> prît le contrôle de la quasi-totalité des pouvoirs militaires. Fortement

---

<sup>2</sup> La « Deuxième Révolution Industrielle » conduisit à l'emploi de l'acier et de l'électricité, du pétrole et du moteur à combustion interne.

<sup>3</sup> RENAUDEAU, Cl. « Les préparatifs industriels et tactiques allemands », *Médecine & Armées, Les premières attaques chimiques*, Revue du Service de santé des armées, tome 45, n° 1, février 2017, p. 8.

<sup>4</sup> JOFFRE, J *Mémoires du général Joffre (1910-1917)*, tome premier, Paris : Librairie Plon, 1932, p. 28.

<sup>5</sup> Joseph Joffre : (Rivesaltes, 1852 - Paris, 1931). Polytechnicien (de la promotion 1869), sous-lieutenant pendant la guerre franco prussienne, il participa aux expéditions coloniales.

opposé à la stratégie défensive, qu'il attribue à la défaite française de 1871, Joffre planifia une stratégie d'attaque intensive, envisageant une guerre de mouvement.

La vision dominante du conflit était celle d'une *guerre éclair*, qui ne serait durée que quelques semaines, au plus tard jusqu'à Noël. L'idée d'une longue séparation des civils de leurs familles et d'une interruption de la vie sociale et économique était inimaginable, comme en témoigne le maréchal Joffre dans ses mémoires :

Toute d'abord, nous croyons que la guerre serait courte. À cet égard, tout le monde s'est trompé : civils et militaires, les stratèges, les diplomates, les économistes et les financiers [...] Chez les Allemands même croyance<sup>6</sup> [...].

Ce sentiment fut immédiatement démenti dès les premières opérations militaires entre août et septembre 1914 : la progression de l'Allemagne à travers la Belgique fut entravée par une résistance inattendue qui retarda la pénétration de l'ennemi. Au début de septembre, l'avancée allemande<sup>7</sup> fut bloquée lors de la sanglante bataille de la Marne (du 6 au 12 septembre 1914). L'ennemi fut repoussé vers l'Aisne et, dès lors, le front occidental se stabilisa sur une ligne qui s'étendait sur 800 kilomètres, de la mer du Nord à la frontière suisse : la guerre de mouvement se transforma en une épuisante guerre de position. L'enlisement des manœuvres offensives entraîna la construction de tranchées creusées dans le sol, où les soldats se protégeaient des tirs ennemis en attendant de nouvelles batailles.

L'État-Major, en imaginant une guerre courte mais intense, avait adopté une stratégie et une tactique offensive :

Pourtant de cette idée que la guerre serait courte, il fallait tout faire pour livrer la bataille décisive...<sup>8</sup>

Cette conviction entama à un « processus d'autoaveuglèrent<sup>9</sup> » qui déclencha une violence furieuse : ces premiers cinq mois de guerre furent les plus sanglants :

---

Pendant la Première Guerre mondiale il est généralissime et maréchal de France jusqu'au décembre 1917. Membre de l'Académie française dès 1918, il resta très populaire de son vivant.

<sup>6</sup> JOFFRE, Joseph *Mémoires du général Joffre (1910-1917)*, p. 142.

<sup>7</sup> L'armée allemande n'était qu'à quelques dizaines de kilomètres de Paris.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>9</sup> AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane « La violence des champs de bataille en 1914-1918 »,

301 000 soldats français et 261 541 Allemands moururent<sup>10</sup>, les combats plus meurtris furent ceux du 20 au 23 août 1914<sup>11</sup>. La Grande Guerre enregistra un taux de mortalité sans précédents, supérieur à celui de la Seconde Guerre mondiale<sup>12</sup> : l'Occident compta 9 millions de morts et 21 millions de blessés.

Les nouveaux armements de la guerre industrielle introduisirent une tuerie inouïe. Le fusil à répétition et la mitrailleuse, déjà utilisés lors de la guerre russo-japonaise de 1904-1905 et des guerres balkaniques de 1912-1913, jouèrent pour la première fois un rôle décisif dans la Grande Guerre. L'arme la plus destructrice fut cependant l'artillerie lourde : 70 % à 80 % des blessures furent infligées par les bombardements<sup>13</sup>.

Les classes dirigeantes plongèrent leurs pays dans un trouble social qui, en plus de provoquer un énorme massacre, se révéla être un suicide politique pour le Vieux Continent : quatre grands empires européens (allemand, austro-hongrois, russe, ottoman) disparurent à la place de nouveaux États. L'Europe sortit dérangée et appauvrie du conflit, cédant le rôle de centre du monde aux États-Unis, qui s'ingérèrent de plus en plus dans les affaires européennes et qui élargirent considérablement la portée du conflit.

La paix de Versailles du 28 juin 1919 avait rejeté l'entière responsabilité sur l'Allemagne, nonobstant les principales puissances européennes avaient été, d'une manière ou d'une autre, toutes coresponsables de l'éclatement du conflit. Elle laissa tout le monde insatisfait et jeta les bases des nationalismes émergents et de la guerre de 1939.

---

*Revue d'Histoire de la Shoah*, Éditions Mémorial de la Shoah, 2008, 2, n° 189, p. 248.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>12</sup> Toutefois, les historiens contemporains, notamment Luciano Canfora, préfèrent envisager la Première et la Seconde Guerre mondiale comme un seul conflit, commencé en 1914 et qui s'étale jusqu'en 1945 : « car elles ont les mêmes raisons, les mêmes opposants » : CANFORA, L. « L'historien dans la cité : débat avec Luciano Canfora », *Anabases* 1, 2005, p. 241.

<sup>13</sup> AUDOIN-ROUZEAU, S. « La violence des champs de bataille en 1914-1918 », p. 256.

## 2.2 Les nationalismes dans le Quartier latin

La décennie 1905-1914, qui précède la guerre mondiale et coïncide avec la période où Tuffrau fréquente l'ENS, fut une période de grandes mutations pour le monde étudiant parisien, marqué par plusieurs intrigues politiques<sup>14</sup>. Le Quartier latin, lieu d'étude et de sociabilité, espace de mobilisation et d'engagement politique, accueille les réunions de la Ligue de droits de l'homme où les professeurs dénoncent « les faussaires des doctrines nationalistes<sup>15</sup> » mais aussi les rencontres de l'Action française, mouvement politique nationaliste et royaliste. La politique se trouve partout : tous les scandales, de l'affaire Dreyfus à la question des « provinces perdues », résonnent parmi les jeunes élèves, qui se rassemblent en prenant part au débat. Le corps des enseignants est partiellement politisé et divisé en deux groupes : un groupe républicain, modéré et socialiste et un groupe réactionnaire et nationaliste. Parmi les militants dynamiques, dont l'influence sur les étudiants est remarquable, se trouvait Lucien Herr, bibliothécaire de l'ENS et propagandiste socialiste : sa bibliothèque devient le « lieu officieux de la direction de l'école socialiste ou, du moins, lieu de rencontre de ses animateurs<sup>16</sup> ».

Comme note Jean Garrigues, la majorité des étudiants du Quartier latin reflètent les opinions des Français : nonobstant leur support aux idéologies patriotiques, bellicistes et antiallemands, ils sont républicains. Ce climat modéré empêchera le virage autoritaire des nations voisines.

---

<sup>14</sup> GARRIGUES, Jean, « Le Quartier Latin à la Belle Époque : un lieu privilégié de l'engagement », *Les universités en Europe du XIIIe siècle à nos jours*, Paris : Éditions de la Sorbonne, 2005, pp. 139-154. Ce paragraphe s'adosse entièrement aux acquis de ce travail.

<sup>15</sup> *Ibid.*, paragr. 9.

<sup>16</sup> *Ibid.*, paragr. 11.

### 2.3 Le Militarisme de l'École Normale Supérieure

l'École Normale Supérieure produisit un « imposant massif de papiers<sup>17</sup> », fondamentaux pour retracer l'histoire de la Grande Guerre<sup>18</sup> et devint le symbole de l'« engagement patriotique des intellectuels dans le conflit<sup>19</sup> ». La plupart des normaliens s'engagèrent avec confiance dans la guerre, persuadés des idéaux fanatiques du patriotisme combattant : la protection de la patrie, le devoir du soldat, la dignité du combat.

En se servant d'une mystifiante propagande de guerre, le directeur de l'ENS<sup>20</sup>, Ernest Lavissee<sup>21</sup>, fut décisif dans l'enrôlement des normaliens : dans son discours de guerre du 10 janvier 1915, il distingua les ulmiens entre ceux qui étaient allés à la guerre et y avaient trouvé une « belle mort<sup>22</sup> » et ceux qui, « privés du service militaire », avaient été réduits à écouter, avec « regret et jalousie<sup>23</sup> ».

Sur ce sujet, Jean Wahl – reformé - écrit à Paul Tuffrau – en tranchée - :

*23 avril 1915 – Lycée de Nantes*

Mon cher ami,

Ta lettre m'a fait un grand plaisir. J'espère que tu vas bien, que le secteur n'est pas trop peuplé de marmites. La vie de la tranchée doit maintenant commencer à être un peu moins dure.

Chaque fois que j'écris - tranchée, marmites, je m'en veux de ne pas être là-

---

<sup>17</sup> MARIOT, N. « Pourquoi les normaliens sont-ils morts en masse en 1914-1918 ? Une explication structurale », p. 12.

<sup>18</sup> Tel que les *Nécrologies* publiées dans les *Annuaire*s de l'Association, souvent écrites par des non combattants et les ouvrages témoignages : l'un d'entre eux est *Carnets d'un combattant* par Paul Tuffrau.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>20</sup> Et de ses collaborateurs : Paul Dupuy (1856 -1948), à l'École Normale Supérieure dès 1885 à 1925, fut maître surveillant et puis secrétaire général, chargé d'entretenir pendant la guerre une correspondance avec les élèves, les anciens élèves et leurs familles.

Albert Thomas : Champigny-sur-Marne, 1878 - Paris, 1932. Ancien élève à l'ENS, agrégé d'histoire, dès 1916 il est Ministre de l'Armement et de Fabrications de guerre, responsable de l'organisation de guerre. Ses collaborateurs plus intimes furent ses anciens collègues de l'ENS.

<sup>21</sup> Ernest Lavissee : Nouvion-en-Thiérache, 1842 - Paris, 1922. Normalien de la promotion 1862, historien, auteur des manuels didactiques « manuels Lavissee », membre de l'Académie française dès 1892, directeur à la rue d'Ulm depuis 1905. Son successeur à l'ENS fut Gustave Lanson (Orléans 1857- Paris, 1934).

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 25.



bas - On a beau dire, les élèves pourraient très bien se passer de philosophie, et je ne peux pas me dire que je sois bien »<sup>24</sup>.

Rendant compte des résultats des épreuves des "affaires militaires" de la classe 1913, envoyée au front à l'été 1914, Mariot montre des notes très hétérogènes entre les élèves : il y a des étudiants très préparés et rigoureux et des autres désintéressés et peu attentifs. Néanmoins, sous pression de la direction, tous reçurent une promotion au grade de sous-lieutenant et partirent au front.

L'ENS fut la Grande École qui subit les pertes majeures pendant la guerre, à tel point que l'on parle d'une *hécatombe* :

La moitié des étudiants des promotions alors en cours de scolarité (1910-1913) meurent au cours de la guerre<sup>25</sup>.

Le 23 janvier 1915, Tuffrau écrit dans son carnet :

Sur 195 Normaliens mobilisés, il y en a 55 indemnes : 9 évacués, 35 tués, le reste blessé-disparu !<sup>26</sup>

La mort en masse des normaliens ne fut pas seulement, comme la propagande militariste voulut affirmer, un sacrifice d'une génération voué à la patrie, mais la conséquence de l'investissement militaire des membres de l'ENS, qui poursuivirent une forte « mobilisation intellectuelle » et « organisationnelle<sup>27</sup> ».

---

<sup>24</sup> WAHL, J. *Lettres à Paul Tuffrau*, p. 186.

<sup>25</sup> MARIOT, N. *Op. cit.*, p. 10.

<sup>26</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre années sur le front*, p. 73.

<sup>27</sup> MARIOT, N. *Op. cit.*, p. 15.

## 2.4. Jean Norton Cru et sa vision de l'historiographie de guerre

L'objectif de ce paragraphe est d'aborder l'œuvre de Jean Norton Cru, écrivain combattant pendant la Grande Guerre. Une brève analyse de son ouvrage *Du témoignage* nous permettra de mieux cerner les raisons de la critique de Norton Cru à l'historiographie et la propagande militaire et l'importance de son témoignage.

Jean Norton Cru, né en 1879, a 35 ans au déclenchement du conflit, il enseigne littérature française au *Williams College* en Massachusetts. Il est mobilisé en France en août 1914 où il combat en tranchée pour 28 mois<sup>28</sup>. Au front, il s'aperçoit qu'il avait été attiré à la guerre par « une agréable illusion<sup>29</sup> » nourrie par une fausse historiographie militaire :

Notre baptême du feu, à tous, fut une initiation tragique. Le mystère ne résidait pas, comme les non-combattants le croient, dans l'effet nouveau des armes perfectionnées, mais dans ce qui fut la réalité de toutes les guerres. Sur le courage, le patriotisme, le sacrifice, la mort, on nous avait trompés, et aux premières balles nous reconnaissons tout à coup le mensonge de l'anecdote, de l'histoire, de la littérature, de l'art, des bavardages de vétérans et des discours officiels. Ce que nous voyions, ce que nous éprouvions n'avait rien de commun avec ce que nous attendions d'après ce que nous avons lu et tout ce qu'on nous avait dit. Non, la guerre n'est pas le fait de l'homme : telle fut l'évidence énorme qui nous écrasa. Le contact avec l'ennemi, en se prolongeant, nous convainquit bientôt qu'il souffrait comme nous, qu'il se sentait aussi peu fait pour le rôle de soldat, tel qu'il est. Cette vérité n'avait jamais été proclamée.<sup>30</sup>

Il conçoit alors un ouvrage que puisse raconter véritablement la guerre et démentir les légendes de l'historiographie militaire et de la propagande. En octobre 1929, il publie *Témoins*, un gros tome où il analyse et confronte plus de 300 récits de littérature française, écrits par les combattants de la Grande Guerre, afin d'examiner leur authenticité et différencier les vraies des faux témoignages. L'année suivante, il publie *Du témoignage*, une suite de *Témoins*, ouvrage plus concise qui résume les principaux thèmes abordés dans le gros tome.

---

<sup>28</sup>« 28 mois aux tranchées suivis de 20 mois à proximité » : CAZALS, Rémy « Quelques pierres apportées au chantier », *Annales du Midi*, t. 112, n° 232, octobre-décembre 2000, p. 443.

<sup>29</sup> NORTON CRU, Jean *Du témoignage*, collection Les documents bleus, Paris : Gallimard, 1930, p. 46.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 27.

Selon Jean Norton Cru, l'historiographie militaire d'avant-guerre, guidée par des buts propagandistes plutôt que scientifiques et « faite d'après les documents d'État-Major et sans les témoignages de vrais acteurs<sup>31</sup> », avait perpétré une vision inexacte du conflit, qui avait accordé trop d'importance aux faits militaires en dépeignant la guerre comme :

Une trame continue de faits tactiques : attaques, défenses, avances, reculs, prises d'hommes et de matériel, ou pour tout dire petits victoires et petits défaites<sup>32</sup>

Les grands absents dans l'historiographie militaire sont les vrais protagonistes, les combattants, les seuls qui peuvent fournir une représentation authentique de la guerre et donc *témoigner*<sup>33</sup>. Norton Cru s'intéresse surtout à l'élément humain et psychologique du soldat :

L'on ne peut comprendre le phénomène guerre ni le moindre détail d'une opération si l'on ignore les témoignages individuels sur les sentiments du narrateur et sur ceux qu'il a constatés dans son entourage.[...] Les faits psychologiques [...] démentent l'épopée, la gloire, l'enivrement de la victoire que les histoires d'aujourd'hui veulent encore nous peindre.<sup>34</sup>

L'œuvre de Cru a avant tout une fonction pacifiste : elle porte le démenti aux faux documents qui, déformateurs de la réalité et forgers des légendes, sont responsables du déclenchement du conflit. Il adopte la maxime *si vis pacem para... veritatem*<sup>35</sup>, en croyant, d'une façon un peu utopique<sup>36</sup>, que raconter la vérité sur la guerre puisse la prévenir :

L'homme n'arrive à faire la guerre que par un miracle de persuasion et de tromperie accompli en temps de paix sur les futurs combattants par la fausse littérature, la fausse histoire, la fausse psychologie de guerre ; [...] si on savait ce que le soldat apprend à son baptême du feu, personne ne consentirait à accepter la solution par les armes<sup>37</sup>.

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>33</sup> Norton Cru se fixe comme but de devenir le « porte-parole » des soldats, comme souligne GUILLON, Jean-Marie dans « Jean Norton Cru, Littérature et Témoignages », *Cahiers d'Études Germaniques*, Presses Universitaires de Provence, n° 66, 15 juin 2014, p. 189.

<sup>34</sup> NORTON CRU, J. *Op. cit.*, p. 40.

<sup>35</sup> *Ibid.*, pp. 71-72.

<sup>36</sup> Selon CAZALS, R. *Op. cit.*, p. 444.

<sup>37</sup> NORTON CRU, J. *Op. cit.*, p. 46.

Norton Cru critique fortement la stratégie d'attaque que l'Etat-Major français adopta les premiers mois de guerre. Il attribue les défaites frontalières et les pertes humaines colossales des premiers mois du conflit au « paradoxe de l'offensive<sup>38</sup> », responsable également de l'entrée des belligérants dans le conflit et de l'échec de médiation diplomatique :

En août 1914 l'offensive allemande était vouée à un échec radical... [...] L'échec n'eut pas lieu parce que cette offensive se heurta, non pas à une défensive, mais à une autre offensive plus effrénée, plus illogique, plus aveugle qu'elle-même. L'offensive moins aveugle refoula l'offensive plus aveugle et l'invasion ayant pénétré profondément le pays, s'y ancrant pour quatre ans. Le monde perdit ainsi une occasion unique de voir démontrées à tous l'inefficacité d'une guerre d'agression<sup>39</sup> [...]

Le travail de Norton Cru a eu une grande influence sur l'historiographie militaire : pour la première fois, son ouvrage prend en compte les témoignages littéraires et la psychologie du combattant, auparavant négligés.

#### 2.4.1 La critique à Paul Tuffrau

Dans *Témoins*, Jean Norton Cru rend son jugement sur *Carnets d'un combattant*, recueil de récits du front que Tuffrau publie en 1917 chez Payot.

Il remarque la limite des récits qui « passent légèrement sur les horreurs ou sur les fautes pour insister surtout sur les grandeurs et les vertus<sup>40</sup> » :

Tandis que Tuffrau voulait remettre la presse en bonne voie, ses successeurs veulent témoigner sur la guerre ce qui est plus. [...] Tel fait de guerre a eu lieu à telle date exacte, à tel point précis et il est raconté par un tel, de tel grade, à une unité bien définie<sup>41</sup>.

Cependant, « au point de vue purement littéraire », *Le carnet d'un combattant* est selon Norton Cru « le meilleur modèle du recueil de contes et récits de guerre<sup>42</sup>. »

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, pp. 67-68.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>40</sup> ADOUIN-ROUZEAU, S., préface à *1914-1918, Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, Paris : Imago, 1998, p. 16.

<sup>41</sup> CEDRIC, Marty « Tuffrau, Paul (1887-1973) », *Crid 14-18* (Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918), Dictionnaire et guide des témoins de la Grande Guerre, 8 mars 2009.

<sup>42</sup> CAMBON, H. préface à *Autres récits de la Grande Guerre*, Publibook, 2011, p. 11.

## Chapitre 3

### LE TÉMOIGNAGE DE PAUL TUFFRAU SUR LA GRANDE GUERRE



### 3 Le Témoignage de Tuffrau sur la Grande Guerre

Dès le déclenchement du conflit et tout au long de sa vie, Tuffrau écrit sur la Grande Guerre. Ses œuvres peuvent être divisées en deux catégories : celles dans lesquelles Tuffrau adopte un point de vue subjectif et celles où le style est impersonnel et détaché.

Le premier paragraphe introduira les écrits dans lesquels Tuffrau raconte son expérience de guerre et proposera une analyse des deux ouvrages : le *Carnet du combattant*, recueil de récits, publié pendant le conflit, et *1914-1918, Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, son journal de guerre, une œuvre d'exception, publiée posthume en 1998.

Ensuite, on examinera brièvement les ouvrages didactiques de Tuffrau, dans lesquels il adopte un point de vue impersonnel : les conférences données à l'École Polytechnique et le manuel qu'il coécrit avec le général Alvin, *La Grande Guerre. Ses origines, ses développements, ses conséquences*.

Le chapitre se conclura par une introduction aux ouvrages que Paul Tuffrau publie en hommage à ses camarades André Ruplinger, Louis Bourquin, George Pancol et Bernard Marcotte, morts pour la France.

### 3.1 Les écrits sur l'expérience de guerre

Le premier ouvrage de Tuffrau sur la Grande Guerre date de 1917 : *Carnet d'un combattant*<sup>1</sup> est un recueil de la plupart - mais pas de la totalité - des récits de guerre précédemment sortis dans *Le Journal*.

En 1928, Tuffrau publie dans les *Cahiers de la Quinzaine* « Nos Jours de Gloire. De la Moselle à la Sarre en novembre 1918<sup>2</sup> », un récit fortement patriotique qui raconte l'entrée triomphale de l'armée française dans les *provinces libérées* au lendemain de l'armistice.

Dans les années trente, Tuffrau publie dans plusieurs revues des autres récits sur la Grande Guerre, comme « Carnet d'un combattant<sup>3</sup> », paru en 1935 dans la *Revue de l'Infanterie*.

Tous les articles et les souvenirs sur la Première Guerre mondiale sont rédigés d'après son carnet, que Tuffrau tient tout au long du conflit. C'est son ouvrage le plus sincère et le plus complet sur la guerre de 1914-1918 : contrairement à ses articles, il n'est pas soumis à la censure ou à d'autres restrictions. Cependant, Tuffrau n'a jamais fait paraître son carnet : c'est sa fille, Françoise Cambon, qui a édité et publié l'ouvrage en 1998, sous le titre de *1914-1918 - Quatre Années sur le Front. Carnets d'un Combattant*<sup>4</sup>.

En 2014, Henri Cambon publie *Autres récits de la Grande Guerre*<sup>5</sup>. Cet ouvrage réunit « Un combat de 1914, Barcy », vingt-deux récits qui ne figurent pas

---

<sup>1</sup> Paris : Payot, 1917.

<sup>2</sup> *Cahiers de la Quinzaine*, Paris : L'Artisan du Livre, 1928.

Dès 1922, Paul Tuffrau est directeur littéraire de la maison d'édition l'Artisan du livre. En 1927, l'Artisan du livre devient l'éditeur pour trois séries des *Cahiers de la Quinzaine* : Paul Tuffrau est alors chargé de la parution des *Cahiers*. CAMBON, H. « Les Cahiers de la Quinzaine, l'Artisan du Livre et Paul Tuffrau », *L'Amitié Charles Péguy*, n° 163, juillet - septembre 2018, pp. 240-244. Article en instance de numérisation. Obtenu par mail grâce à la disponibilité du secrétaire général Jean-Yves Caradec et de L'Amitié Charles Péguy.

Lien aux Archives du Bulletin : <http://www.charlespeguy.fr/bulletinarchives>

<sup>3</sup> Publié en 2014 dans *Autres récits de la Grande Guerre* (Paris : Publibook) sous le titre de « Un combat de 1914, Barcy ».

<sup>4</sup> Paris : Imago, 1998.

<sup>5</sup> Paris : Publibook, 2014.



dans le *Carnet d'un combattant* du 1917, et les *Billets du Poilu*, des brefs textes très aigus et polémiques publiés dans *Le Journal* à partir de 1917.

En 1939, Tuffrau se rengage. En 2002, Françoise Cambon publie *De la "drôle de guerre" à la Libération de Paris (1939-1944)*, des extraits du carnet et des lettres de Tuffrau sur la Deuxième Guerre Mondiale.

### 3.1.1 *Carnet d'un combattant*

Du front, Tuffrau continue sa collaboration avec *Le Journal*, auquel il envoie périodiquement des récits de guerre. En 1917, trente-deux de ces récits sont publiés chez Payot sous le titre de *Carnet d'un combattant*, ouvrage dédié à son régiment, le 246<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie. Dans son carnet, Tuffrau explique les raisons de son écriture :

À la fin de l'année 1915, écœuré, comme bien d'autres, par l'extravagance de récits militaires parus dans les journaux, je profitai d'une permission pour offrir au *Journal* de lui envoyer, sous un pseudonyme (Lieutenant E.R.), des récits de guerre qui fussent exacts sans être défaitistes. Je voulais à la fois donner aux soldats, dont je voyais quotidiennement les colères, la satisfaction de constater que l'arrière n'ignorait plus leur vie véritable, — et à l'arrière une notion plus juste des misères et de la grandeur du front<sup>6</sup>.

À cause de la censure, Tuffrau ne peut pas expliciter complètement la brutalité de la guerre, pourtant *il ne le veut pas* : raconter toute la vérité pouvait être délétère et compromettre la position de la France dans le conflit. Son but est celui d'encourager et soutenir les soldats, de faire connaître la fatalité de la guerre aux civils de l'arrière sans pourtant les démoraliser. Ses récits ne donnent guère une représentation authentique de la guerre, étant Tuffrau voué à transmettre une atmosphère et des sensations plutôt qu'à délivrer un travail d'historien. Il expose son position dans son carnet, lorsque d'une objection faite par un de ses camarades :

Une phrase très judicieuse de Geoffrey, à propos de mon *Carnet*... : "Tu as trop le souci de l'opinion. On sent que tu penses à elle, que tu ne dis pas toute la vérité à cause d'elle." — je lui explique que je ne considère pas comme une très bonne chose d'énervier ou de désespérer l'opinion alors qu'on lui demande tant. *Le Feu* de Barbusse n'est pas une bonne action<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> ADOUIN-ROUZEAU, S. préface à *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, p. 14.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 16.

Il souhaite se distancier des écrivains qui représentent la guerre comme un combat héroïque et sanglant. Il commente *Le feu* de Barbusse dans son carnet :

Lu *Le feu*, de Barbusse. Un livre très fort, très juste, systématiquement tragique : je l'ai lu, la gorge serrée, et tout le cafard de l'Artois m'est revenu. Un livre dangereux pour l'avant – très utile pour l'arrière qui ne sait pas ce qu'est la guerre. Toute l'attaque de la cote 119 est superbe. J'aurais voulu moins d'apocalypse à la fin. La vérité de cette poignante misère humaine suffisait<sup>8</sup>.

À la sortie du recueil, Paul Courteault dédie à Tuffrau « Un conteur de guerre bordelais », un article élogieux publié dans la *Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest* :

Le *Carnet d'un combattant* n'est pas un simple journal de guerre. C'est une suite de contes détachés, d'épisodes, des petits tableaux. Le capitaine Tuffrau, voulant nous communiquer ses impressions, n'a pas cru devoir se borner à transcrire ses notes. Elles lui ont servi à construire de courts récits, très simples, très justes de couleur et de ton, parfois très beaux et très émouvants. Ces récits, dont beaucoup ont été, du reste, vraiment écrits dans la tranchée, l'auteur a pris la peine de leur donner une forme littéraire. [...] Ces contes de guerre procèdent de la meilleure tradition française. Ils sont courts, clairs, sobres et directs. Ils font songer à Mérimée et à Maupassant. L'auteur n'est pas un écrivain de rencontre : ce n'est pas le hasard qui lui a mis la plume à la main. Il s'est nourri de la forte substance des classiques anciens et modernes, de la plus fine fleur de la pensée française et de la pensée humaine. Il a appris à cette école à penser, à sentir et à écrire en français<sup>9</sup>.

Tuffrau obtient une favorable recommandation aussi dans la revue *l'Avenir blayais et jonzacais* : ses récits, écrits depuis la tranchée, entrent dans le vif du sujet et transmettent sincèrement l'impression du conflit.

Il a écrit ce qu'il a vu comme il l'a vu, il l'a exprimé comme il l'a senti, il l'a traduit non pas en symboles mais en réalisme ; il l'a confié au papier non pas dans la tranquillité et le mystère ouatés d'un cabinet de travail, mais sur ses genoux, au bruit du canon, aux lumières fulgurantes des fusées, quelquefois au milieu des gémissements de l'humanité expirante et meurtrie, c'est-à-dire toujours au milieu des angoisses de la formidable tragédie qui, sans interruption, depuis tantôt douze cents jours, se joue là-haut entre les Peuples. [...] Le petit ouvrage de M. Tuffrau est beau parce qu'il est sincère, parce qu'il est simple, parce qu'il est vrai, et parce que cette simplicité, cette sincérité, cette vérité intérieure et extérieure sont marquées en même temps de la touche

---

<sup>8</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre années sur le front*, p. 140.

<sup>9</sup> COURTEAULT, P. « Un conteur de guerre bordelais », *Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, janvier-février 1917, n° 6, pp. 257-258.

d'un artiste<sup>10</sup>.

Jean Wahl loue longuement l'écriture de Tuffrau : il exalte son style simple et sûr, qui donne une image évocatrice des tranchées :

[1<sup>er</sup> semestre 1917 ?] - *Lycée Descartes, Tours*

Mon cher ami,

[...] Merci d'avoir pensé à moi, de m'avoir envoyé le *Carnet d'un Combattant* et mon merci est bien sincère et profond. – J'ai vécu avec toi, de bien loin ; tes émotions ont été miennes ; et pendant ma lecture, ma table de travail, volatilisée, a laissé place à la terre de la tranchée. Il y a là une grande simplicité, une grande tendresse, et une grande solidité. Rien qui soit ce que tu appelles de la littérature ; - et c'est de littérature qu'est fait la plus grande partie de ce que nous lisons. - Des instants d'émotion, - mais voici que l'expression dont je me sers est trop "dilettante" et trop stendhalienne, - des instants d'émotion, et le sentiment de la grande et terrible continuité de la vie des tranchées qui les relie, - c'est cela qu'apporte ton livre. [...]

Je repense au *Carnet d'un Combattant*. Je n'ai pas dit tout ce que je voudrais en dire, - cette joie qu'il y a à t'entendre, à voir un geste de toi, brièvement noté, à reconnaître le ton d'une phrase prononcée, — et aussi à faire connaissance avec ces hommes qui t'ont entouré, avec le courage à la fois volontaire et spontané. Puis il y a cette fleur de la forêt de Senlis<sup>11</sup> qui parfume le livre<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> CAMBON, H. préface à *Autres récits de la Grande Guerre*, pp.10-11.

<sup>11</sup> La forêt d'Halatte comprendre les forêts de Halatte, Ermenonville et Chantilly : <https://www.chantilly-senlis-tourisme.com/la-destination/la-foret/la-foret-dhalatte/>

Wahl se réfère notamment à *En relisant Sylvie*, vingt-septième récit du *Carnet d'un combattant*, pp. 235-241.

<sup>12</sup> WAHL, J. *Op.cit.*, p. 189.

### 3.1.2 L'œuvre posthume : 1914-1918, *Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*.

Les carnets que Tuffrau tient depuis des années deviennent à tout effet des carnets de guerre au déclenchement du conflit : ils donnent la vision la plus véridique et la plus complète de la guerre de 1914-1918 et ils constituent une œuvre exceptionnelle.

Les carnets n'avaient pourtant pas été rédigés en vue d'une publication : Françoise Cambon a publié l'ouvrage en 1998, après avoir organisé et sélectionné le texte ainsi que rédigé les annotations. Des raisons éditoriales n'ont pas permis la publication de la totalité du document : les vingt carnets qui s'étalent du début de la guerre jusqu'à la démobilisation ont été coupés d'environ la moitié. Pour assurer la continuité de l'action, Françoise Cambon a préféré inclure seulement les passages concernant la vie dans les tranchées et les combats, en supprimant l'expression de la sphère la plus personnelle de Tuffrau, ses références à sa famille, à sa femme Andrée Leveille et à Jean Pierre, leur premier enfant, né le 3 juin 1917<sup>13</sup>.

Tuffrau ne donne jamais des raisons pour son écriture : pour un jeune intellectuel comme lui, qui tenait un carnet depuis des années et qui avait d'ambitieux projets d'écriture, le raconte de cet événement extraordinaire a dû être sûrement naturel. De plus, en tant qu'enseignant novice, Tuffrau aurait également voulu conserver ses souvenirs pour en tirer des leçons et des avertissements aux générations futures. Surtout, la pratique de l'écriture, qui est avant tout un exercice personnel, a sûrement aidé Tuffrau à garder son identité, constamment menacée par l'atmosphère chaotique, irrationnelle et de « désordre inexprimable<sup>14</sup> » où il était plongé. Il canalise et traduit ses sentiments dans l'écriture, où il trouve ordre et refuge : son style est dynamique, vivant et concis. Le témoignage de Tuffrau est donc extraordinairement intéressant : notant ses impressions immédiates, sur le vif et sans retouches futurs, il capture une vision sincère du conflit.

---

<sup>13</sup> CAMBON, F. Avant-propos à *1914-1918 - Quatre années sur le front - Carnets d'un combattant*, p. 9.

<sup>14</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre années sur le front*, p. 193.

Les *Carnets* peuvent être envisagés comme des *Réflexions*<sup>15</sup> : Tuffrau y exprime sans filtre ses pensées, ses opinions et ses doutes sur l'avenir, il s'intéresse à la psychologie des poilus, à leurs discours et à leurs préoccupations, et se montre très critique à l'égard de l'État-major. Dans les *Carnets*, comme dans tous les écrits de Tuffrau, la nature domine : Tuffrau lui accorde la plus haute des considérations, elle seule peut régénérer l'esprit des hommes.

Tuffrau écrit, presque chaque jour : il note toujours le lieu et la date, donnant ainsi au lecteur la certitude de l'authenticité des événements racontés. Selon Jean Norton Cru : « Le journal constitue le document le plus intéressant, le plus caractéristique, le plus utile<sup>16</sup> » :

[Il] possède une exactitude fondamentale, celle des dates. Celle-ci entraîne d'autres précisions : quand on situe le fait ou le sentiment dans le temps, on est amené à le situer dans le lieu (topographie), puis dans le milieu (noms d'unités, de chefs, de camarades). [...] Les dates constituent un cadre, elles empêchent l'adoption d'un plan artificiel et fantaisiste. Les dates sont un obstacle à l'invention, un rappel à la probité<sup>17</sup>.

Les *Carnets* commencent à la date du 14 août 1914, *in medias res*. Déjà mobilisé, Tuffrau se trouve dans le Secteur de Saint-Mihiel, où il remémore les jours qui précédèrent et suivirent la mobilisation générale du 2 août 1914 : ses phrases rapides, en raison aussi du peu de temps à disposition pour l'écriture, rythment la trépidation du moment. Avant le déclenchement du conflit, il est en vacances avec Andrée à Fontainebleau. Les premiers jours sont tranquilles et heureux : « La forêt toute proche, au bout. De grandes promenades [...] Puis ça a été la tension, l'inquiétude<sup>18</sup> ». Tuffrau concentre, à l'essentiel mais avec vivacité, les jours d'alerte suite aux notices de la mobilisation allemande, la confusion et l'incertitude mais aussi la fièvre et l'enthousiasme pour l'événement qui était attendu et songé depuis des années :

[...] Le quartier plein d'agitation [...] était angoissant et excitant à la fois. On

---

<sup>15</sup> D'après les cinq groupes de témoignages reconnus par Norton Cru : le Journal, les Souvenirs, les Réflexions, les Lettres, le Roman. NORTON CRU, Jean, *Du Témoignage*, p. 73.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>17</sup> *Ibid.* pp. 73-74.

<sup>18</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre années sur le front*, p. 29.

sentait approcher l'inévitable qu'on avait la curiosité de voir...<sup>19</sup>

Rentré à Paris, il apprend de la mort de Jean Jaurès, dirigeant du Parti socialiste français, assassiné le 31 juillet 1914 par l'étudiant nationaliste Raoul Villain<sup>20</sup> en raison de sa position résolument anti-belliciste.

Dans un climat de fervente mobilisation, Tuffrau évoque les réactions réservées des civils, les *speeches* patriotiques des colonels, les préparatifs incessants : au Théâtre de Paris, il rejoint sa compagnie : « huit jours de travail fous, d'excitation nerveuse<sup>21</sup>. ».

Le soir du dimanche 8 août, Tuffrau part avec le 246<sup>e</sup> régiment, dès rue de France pour une destination inconnue. Grâce aux *Carnets*, on peut notamment retracer le déplacement de Tuffrau et de sa compagnie pendant ces quatre années de conflit : du 14 août 1914 au 25 août 1914, il se trouve dans le Secteur de Saint-Mihiel et de Pont-à-Mousson, entre Meuse et Moselle ; du 28 août 1914 au 2 septembre 1914, il sort de la Lorraine, il traverse la Somme vers Creil, en Oise, l'armée allemande n'étant qu'à quelques dizaines de kilomètres de Paris.

Les allées du parc de Chantilly lui rappellent de *Les filles du feu* de Roman de Nerval : il remémora ces jours dans le récit *En relisant Sylvie*<sup>22</sup>.

*2 septembre 1914.* [...] Nous entrons dans les belles allées du parc de Chantilly — Chantilly, Ermenonville, la Thève, la Nonette, et Chaalis, et tout le pays de Sylvie. Je me souviens des heures délicieuses passées dans tout ce Valois. J'y retrouve, même alors, la même limpidité du soir, le même poudroisement ensoleillé au bout des allées. De loin, d'un carrefour où l'état-major hésite, j'aperçois un coin d'architecture. Les cavaliers, fatigués, dorment sur leurs selles. Tous les souvenirs serrent le cœur à l'heure présente<sup>23</sup>.

---

<sup>19</sup> Ibidem.

<sup>20</sup> À cause des positions nationalistes du gouvernement, le criminel Villain, qui avait été incarcéré pour toute la durée de la Grande Guerre, fut déclaré innocent par la Cour d'assises en 1919.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>22</sup> TUFFRAU, P. *Carnet d'un combattant* (Payot, 1917), pp. 235-241.

<sup>23</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre années sur le front*, pp. 36-37.

Du 2 septembre 1914 au 10 septembre 1914, Tuffrau se déplace de Creil à la Seine-et-Marne et il prend part à la Bataille de la Marne. Le lundi 7 septembre 1914, à Monthyon, il est nommé lieutenant par le capitaine Lebœuf<sup>24</sup>.

De l'11 septembre 1914 au 9 mai 1915, il avance dans le Secteur de Soissons ; du 10 mai 1915 au 23 novembre 1915, il se trouve dans le Secteur d'Arras en Artois.

Le 9 juin 1915, Tuffrau reçoit la croix de guerre :

*Magnicourt-en-Comté, 9 juin 1915.* Aujourd'hui, dans une prairie encadrée de haies et d'arbres, sur la route de Magnicourt à Houvelin, le colonel m'a remis ainsi qu'à de Nailly et Pesnel ma croix de guerre. Cinq cents hommes en armes, présentant la baïonnette, le drapeau dans le rectangle, avec les sapeurs, les tambours et clairons ; les trois récipiendaires debout dans le vide, en avant du drapeau. Sur le côté des haies et des talus, beaucoup de curieux. Il faisait un temps gris et lourd. Le colonel, cet excellent homme, a lu les citations, fait un petit *speech*, en insistant sur ce fait que : « toute citation *quelconque*, je le répète, donne droit à la croix de guerre », puis devant chacun de nous, en saluant de l'épée, il a répété la formule : « Lieutenant Tuffrau, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés et comme suite à la citation que je viens de lire, je vous décerne la croix de guerre. » Il l'a enfoncée vigoureusement, en me demandant à mi-voix : « Je ne vous fais pas de mal ? » Puis il m'a dit : « Vous permettez que je vous embrasse ? » Et retirant son képi, il m'a embrassé deux fois<sup>25</sup>.

Du 25 novembre 1915 au 21 juin 1916, il se déplace près de Reims, sur l'Aisne ; en avril 1916, Tuffrau est nommé capitaine :

*Concevreux, 19 avril 1916.* [...] À la sortie de Roucy, quelqu'un court après mon cheval. C'est Duchateau, notre ancien toubib<sup>26</sup>, passé au génie. « Eh bien, dites donc, toutes mes félicitations. » — « Merci, mais pourquoi ça ? » « Vous êtes capitaine ! Vous ne saviez pas ? Ça a paru à *l'Officiel* hier. Je l'ai annoncé à tout le 6<sup>e</sup> bataillon... » Première nouvelle, dont j'attends la confirmation.<sup>27</sup>

Du 3 juillet 1916 au 20 avril 1917, Tuffrau est délégué dans les secteurs de l'Argonne et de Verdun ; du 24 avril 1917 au juin 1917, il rejoint Saint-Mihiel, puis du 17 juin 1917 au 31 août 1917, il est dans le secteur de Mourmelon-le-Petit, sur Reims.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>26</sup> *Fam. Médecin.*

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 116.

Du 16 septembre 1917 au 29 novembre 1917, il est en Craonne, ensuite, du 20 décembre 1917 au 4 janvier 1918, il est envoyé dans la région de Coulommiers. Du 4 janvier 1918 au 23 janvier 1918, il retourne en Craonne et, du 31 janvier 1918 au 11 mars 1918, il est dans la région de Meaux.

Du 14 mars 1918 au 10 septembre 1918, Tuffrau se déplace dans le Secteurs de Soissons, à Noyon ; le 7 mai 1918, il apprend sa nomination au grade d'adjoint du commandant de bataillon :

*Camelin, 7 mai 1918.* Je vais être nommé adjudant-major de Duproy, au 6<sup>e</sup> bataillon, proposé par Decageux, appuyé par Collon, - Mangin seul, dont je faisais l'affaire, fait quelques difficultés. Tout accepter, ne rien subir. Je rentrerai ainsi au cœur même de la guerre. Je vais avoir à travailler, avec l'espoir d'un bataillon quelque jour. *All right !*<sup>28</sup>

*Manicamp, 19 mai 1918.* Me voici à Manicamp, faisant un stage de trois jours, avant de rejoindre le 6<sup>e</sup> bataillon. Je suis heureux d'être sorti des états-majors, où on ne *vit* pas, où l'on est trop dans les paperasses et dans un confort monotone — heureux de retrouver la troupe, les poilus qui triment, les camarades avec lesquels on est libre<sup>29</sup>. [...]

Du 15 septembre 1918 au 6 octobre 1918, il se rend dans le Secteur de Belfort, en Franche-Comté, région frontalière avec la Suisse, très proche l'Allemande ; du 18 octobre 1918 au 5 novembre 1918, il est en Alsace, dans le Secteur de Munster à Épinal.

Du 8 novembre 1918 au 23 novembre 1918, il se déplace d'Épinal à Nancy et de Nancy à Saint-Avold. Du 23 novembre 1918 au 15 février 1919, il est en Allemagne, à Sarrelouis dont, le 4 décembre 1918, il est nommé administrateur (provisoire) militaire et à Schlangenbad. Tuffrau remémora ces jours dans *Nos Jours de Gloire : de la Moselle a la Sarre en novembre 1918*.

Il retourne en France le 26 mars 1919.

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>29</sup> *Ibidem*.



### 3.2 L'Œuvre didactique sur la Grande Guerre

Après la guerre, Tuffrau tient des conférences sur la Grande Guerre à l'École Polytechnique, comme l'explique Stéphane Adouin-Rouzeau :

Le 30 mai 1929, Paul Tuffrau donne une conférence du soir à l'École polytechnique, dont le texte a été conservé [dans les Archives de Françoise Cambon : « Conférence de Verdun »]. Le sujet est « Verdun ». [...] L'auteur a participé à la bataille, et dans des conditions atroces. Il annonce d'ailleurs à son auditoire qu'il veut dire « ce qu'a fait le soldat et particulièrement le fantassin », et que lui-même a été mêlé à l'évènement. On s'attend donc un texte très personnel. Mais il n'est rien : les vingt-trois feuillets développent un récit un peu mythique de la bataille, où apparaissent surtout Driant et le commandant Raynal, les forts de Vaux, de Douaumont, de Souville. Les souvenirs personnels sont absents<sup>30</sup>[...].

En 1930, il publie *La Grande Guerre. Ses origines, ses développements, ses conséquences*<sup>31</sup>, un grand ouvrage didactique - coécrit avec le général Alvin - qui analyse l'Histoire d'Europe depuis 1871. Du forte élan patriotique, l'œuvre reverse toute la responsabilité du conflit sur l'Allemagne. Le ton adopté est impersonnel :

Paul Tuffrau parle le moins possible de l'évènement auquel il avait si directement participé : il se charge de faits diplomatiques, pas de la guerre proprement dite<sup>32</sup> [...].

---

<sup>30</sup> ADOUIN-ROUZEAU, S. préface à *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, p. 22.

<sup>31</sup> Cours de l'École Polytechnique, Paris : Gauthier-Villars et Cie, 1930.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 23.

### 3.3 Les ouvrages en hommage aux soldats tombés

À la fin de la Première Guerre mondiale, Paul Tuffrau rend hommage à ses camarades morts à la guerre : Andrée Ruplinger, Louis Bourquin, George Pancol et Bernard Marcotte étaient tous de jeunes écrivains talentueux, avec un avenir prometteur, tués avant d'avoir pu publier leurs œuvres.

André Ruplinger<sup>33</sup>, normalien de la même promotion que Tuffrau, est tué le 20 août 1914<sup>34</sup> à Brouderdorff en Lorraine. Sa famille, lui croyant prisonnier, n'apprend de sa mort que trois mois plus tard, comme en témoigne sa petite sœur Suzanne Ruplinger dans son journal, qu'elle tienne de juillet 1914 à mai 1918. Suzanne (née à Lyon, le 24 janvier 1901) n'a que 13 ans lorsque de son écriture, elle est une jeune fille avec un clair talent littéraire. On reproduit ici deux extraits de son carnet :

*Lundi 23 novembre*

Il n'y a pas eu, pendant ce mois, de changement exceptionnel dans les armées. Mais il y a bien de graves nouvelles ici ! Nous avons su qu'on parlait d'André dans un journal allemand qu'une dame de la Croix-Rouge avait entre les mains à Clermont-Ferrand [...] voici l'article : sur la route de Bruderdorf, entre le chemin qui va de Schneckenbusch à Hartzveiller, se trouvent douze tombes contenant les corps de 395 soldats français tombés en ce jour (bataille du 20 août, aux environs de Sarrebourg.)

Parmi les soldats se trouvent 10 officiers dont les noms suivent... Dans la liste est le nom d'André...

On peut comprendre quelle fut notre douleur, et quelle soirée nous passâmes. On nous avait tellement affirmé qu'il était prisonnier, que nous avons fini par y croire plus ou moins. Quelques temps auparavant, un capitaine de son corps nous avait écrit : « Il est sûrement prisonnier, je ne le crois pas blessé !! ».[...]

*Samedi 19 décembre*

Maintenant nous sommes fixés sur le malheureux sort de notre pauvre André. Le samedi 5 décembre au soir, nous avons reçu une lettre de Madame Donin de Rosière, femme d'un commandant qui était sur la même liste que notre

---

<sup>33</sup> Jean Baptiste André Ruplinger (Lyon, 14 juillet 1889 - Brouderdorff, 20 août 1914), mort pour la France.

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239ffc53dd9f/5242c050d3270>

43 lettres d'Andrée Ruplinger adressées à Paul Tuffrau ont été remises à la famille Ruplinger : CAMBON H., « Archives de Paul Tuffrau », 15 novembre 2018 :

<https://paul-tuffrau.blogspot.com/2018/11/archives-de-paul-tuffrau.html>

En juillet 1916, une rue du 4ème arrondissement de Lyon est dédiée à André Ruplinger :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Rue\\_Ruplinger](https://fr.wikipedia.org/wiki/Rue_Ruplinger)

<sup>34</sup> Ruplinger est l'une des victimes des journées les plus sanglantes de la guerre. Voir 2.1

pauvre André. Elle avait écrit à une Suissesse pour lui demander de chercher à avoir des renseignements. Cette Suissesse a écrit au curé de Sarrebourg (Nous avons écrit aux curés des localités voisines de l'endroit, car on nous avait dit que Sarrebourg était éloigné de 6 kil. des tombes). Le curé lui répondit donc en lui envoyant une sorte d'acte officiel, disant que le commandant Donin de Rosière se trouvait enterré à tel endroit : « Dans la même tombe se trouve le Lieutenant André Ruplinger » Depuis quatre mois presque, il était là, et nous n'en savions rien ; il est là-bas loin de nous, dans les lignes allemandes, mais en Lorraine, bientôt en France ! Nous ne pouvons y aller, ni avoir aucun détail sur lui, sur ses derniers moments. Cette mort, si belle soit-elle, brisant un avenir qui s'annonçait si brillant, nous ne pouvions y croire ! Et dire que ce sont les Allemands les seuls auteurs de tous ces crimes, de tous ces massacres. Jusqu'au dernier moment, sans même s'en rendre compte, on garde un dernier espoir. C'est le plus cruel à abandonner ! On n'entend plus parler autour de soi que de morts et de misères ; dans la rue on ne rencontre que des gens en deuil. Dans toute l'Europe, il en est ainsi. La France a beaucoup à expier, mais c'est déjà une terrible punition que de voir tous ses enfants, les meilleurs, lui être arrachés<sup>35</sup>.

La thèse de Ruplinger *Un représentant provincial de l'esprit philosophique au XVIIIe siècle en France*, Charles Bordes, Membre de l'Académie de Lyon (1711-1781) est publiée posthume en 1915<sup>36</sup>, avec l'illustre préface de Gustave Lanson, son ancien professeur à l'ENS.

En 1920, Tuffrau dédie *La légende de Guillaume d'Orange*, son premier remaniement du Moyen Âge :

À la Mémoire d'André Ruplinger,  
Sous-Lieutenant au 920 R. I.  
Tué le 20 août 1914  
À Bruderdorf (Lorraine)  
Et de  
Louis Bourquin  
Lieutenant au 334 R. I.  
Blessé mortellement le 6 mars 1915  
Au Sudelkopf (Alsace)<sup>37</sup>

---

<sup>35</sup> Le journal de Suzanne Ruplinger a été entièrement recopié et peut être consulté dans le *blog* Chtimiste :

<http://www.chtimiste.com/carnets/ruplinger.htm>

Le site est consacré au témoignage de la Grande Guerre : il fournit une ample description des combats et des déplacements des régiments et contient également une riche sélection des photos des soldats. Le site comprend également une rubrique des 286 carnets de guerre, dont celui de Suzanne Ruplinger :

<http://www.chtimiste.com/>

<sup>36</sup> Lyon : A.Rey, 1915.

<sup>37</sup> *La légende de Guillaume d'Orange*, Paris : H. Piazza, 1920 est disponible dans le site *Internet Archive* : <https://archive.org/details/lalegendedeguil00tuffuoft/page/n9/mode/2up>

Louis Bourquin, normalien de la promotion 1907, est blessé le 6 mars 1915. Amputé de la jambe droite, il meurt le 28 mars à l'Hôpital de Bussang<sup>38</sup>.

Le 21 avril 1915, Tuffrau écrit dans son cahier :

*Sermoise, 21 avril 1915.* [...] Bourquin est mort, tué dans les Vosges. Je ne l'aurai pas revu<sup>39</sup>.

Le 11 janvier 1920, Tuffrau publie dans le *Bulletin de l'Association Amicale de Secours des Anciens Élèves de l'École Normale Supérieure*<sup>40</sup> une nécrologie consacrée à Bourquin<sup>41</sup>.

Tuffrau s'occupe également du regroupement des œuvres de Georges Pancol<sup>42</sup>, son compagnon au lycée de Bordeaux, mort en tranchée le 25 septembre 1915. *Poèmes, Journal, Lettres*<sup>43</sup> réunis les poésies, les extraits du journal et les lettres de Pancol. Tuffrau signe une longue préface à l'ouvrage, également publiée dans la *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest* sous le titre « Un écrivain bordelais inconnu<sup>44</sup> ». En 1924, Tuffrau publie « Georges Pancol (1888-1915) »,

---

<sup>38</sup> Louis Bourquin : Lure, 22 mars 1886 - Hôpital de Bussang (Vosges), 28 mars 1915, mort pour la France.

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239db5521ba5/5242bc853b326>

Le *Journal officiel de la République française* du 24 avril 1915 annonce l'inscription de Bourquin aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur à l'ordre de chevalier, p. 2531 : « M. Bourquin (Louis), lieutenant de réserve au 334<sup>e</sup> rég. d'infanterie : très brillant commandant de compagnie qui a montré la plus grande énergie et une bravoure calme au cours de la campagne. Blessé grièvement, le 6 mars, en organisant la défense d'une position récemment conquise. Amputé de la jambe droite. » :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2023805p/f3.item>

<sup>39</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre années sur le front*, pp. 74-75.

<sup>40</sup> pp. 72-74.

<sup>41</sup> WAHL, *Op. cit.*, p. 200 (note à pie de page n° 406 par CAMBON H.).

<sup>42</sup> Georges Pancol : Villars-en-Pons, 7 juin 1888 - Champagne, 25 septembre 1915, mort pour la France.

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239faa9e82eb/5242bfa36853c>

5 lettres de George Pancol adressées à Paul Tuffrau sont conservées dans les Archives de la Bibliothèque municipale de Bordeaux. CAMBON, H. « Archives de Paul Tuffrau ».

<sup>43</sup> Paris : Sansot, R.Chiberre, 1923.

<sup>44</sup> Avril-juin 1923, p. 71-85 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k207119c/f74.item>

dans *l'Anthologie des écrivains morts à la guerre (1914-1918)*<sup>45</sup>. En 1927, il publie une notice sur « Georges Pancol » dans *l'Anthologie des matinées poétiques de la Comédie Française*<sup>46</sup>.

Tuffrau et Bernard Marcotte se rencontrent en khâgne au lycée Louis le Grand de Paris (cours qui Marcotte abandonne préférant s'inscrire à la faculté de philosophie de la Sorbonne). Marcotte écrit de nombreuses poésies, contes et textes philosophiques, toutefois, il n'arrive à en publier que quelques-uns. Dans une lettre de juin 1910, Marcotte décrit son objectif à Paul Tuffrau : « un grand travail : composer avec les vers que j'ai faits un livre<sup>47</sup> ».

La guerre interrompt ses projets : gravement blessé, il contracte une tuberculose osseuse qui lui cause d'indicibles souffrances et de très grandes difficultés de lecture et d'écriture<sup>48</sup>. Il meurt le 4 juillet 1927 à l'âge de quarante ans<sup>49</sup>.

Une lettre de Jean Wahl<sup>50</sup> à Tuffrau témoigne du terrible supplice que la guerre avait infligé à Marcotte :

7 juillet [1927]-7 rue des Glacis, Nancy

Mon cher ami,

Quelle désolante nouvelle - Et quelle désolation aussi dans la seule chose consolante que l'on puisse se dire qui est qu'il valait mieux que cela finît. La vie de notre ami est une des choses les plus terribles auxquelles on puisse penser. [...]

Je revois des jours d'autrefois. J'entends sa voix, un peu sourde, quand il lisait ses vers. Et je vois son sourire. Je repense, avec déchirement, à cette morale de la fantaisie et de l'ironie, arme fragile, semblait-il, - qu'il s'était forgée, et qui peut-être longtemps a suffi à son héroïsme.

Pourras-tu publier malgré tout quelque chose de lui ?

Tâche de ne pas être fatigué par ces dernières semaines.

---

<sup>45</sup> Tome premier, Amiens : Bibliothèque du Hérisson, Edgar Malfère, 1924, pp. 523-527.

<sup>46</sup> Tome deuxième, 1921-1925, Paris : Librairie Delagrave, 1927, p. 369. CAMBON, H. 8 novembre 2018, « Paul Tuffrau, critique littéraire et historien de la littérature » : <https://paul-tuffrau.blogspot.com/2018/11/paul-tuffrau-critique-litteraire-et.html>

<sup>47</sup> CAMBON H. Préface à MARCOTTE, B. *Poèmes*, Paris : Publibook, 2013, p. 10.

<sup>48</sup> WAHL, *op.cit.* p. 191 (note à pied de page n° 387 par CAMBON H. ).

<sup>49</sup> Bernard Aristide Marcotte : Saint-Germainmont, 5 juillet 1887 – Vannes, 4 juillet 1927. [https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/base\\_morts\\_pour\\_la\\_france\\_premiere\\_guerre/detail\\_fiche.php?ref=4980596&debut=0](https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/base_morts_pour_la_france_premiere_guerre/detail_fiche.php?ref=4980596&debut=0)

<sup>50</sup> Jean Wahl était aussi un très proche ami de Bernard Marcotte : dans les lettres envoyées à Tuffrau, Wahl demandait toujours ses nouvelles.

Affectueusement ; - et bien tristement. Jean Wahl

Tuffrau prévoyait de faire paraître dans les *Cahiers de la Quinzaine* une longue étude sur Marcotte, Jean Wahl l'avait chaleureusement encouragé dans une lettre du 19 août 1927 :

Ce serait un volume bien émouvant, et qui sera bien placé sous le nom de Péguy<sup>51</sup>.

Cependant, Tuffrau n'a pas réussi à publier son travail de son vivant. C'est grâce aux efforts de son petit-fils Henri Cambon que son article : « Souvenirs sur Bernard Marcotte<sup>52</sup> » et son livre *Passage d'Ariel. Bernard Marcotte, poète, conteur et philosophe de l'ironie*<sup>53</sup> ont été publiés.

Une large partie des poèmes et des lettres de Marcotte a été conservée par Tuffrau dans ses archives<sup>54</sup> : Henri Cambon s'est occupé de la publication de ces ouvrages<sup>55</sup>.

---

<sup>51</sup> WAHL, *Op. cit.*, p. 256.

<sup>52</sup> *L'Œil bleu* en février 2010

<sup>53</sup> Paris : HDiffusion, 2017.

<sup>54</sup> 316 lettres de Bernard Marcotte adressées à Paul Tuffrau sont conservées dans le Département des Manuscrits de la BnF (cote : NAF 28871). CAMBON H. « Archives de Paul Tuffrau »

<sup>55</sup> Henri Cambon s'est occupé de l'édition des ouvrages suivants (ainsi que de nombreux articles cités en bibliographie dans la section « Articles de presse par Henri Cambon ») :

MARCOTTE, B. *La dernière chevauchée des Rois Mages*, Paris : Thélès, 2011.

MARCOTTE, B. *Théâtre*, Thélès, 2011 ; Paris : Publibook, 2015.

MARCOTTE, B. *Les Fantaisies Bergamasques*, Paris : Thélès, 2012 ; Paris : L'Harmattan, 2018.

MARCOTTE, B. *Les Cahiers d'Esopo*, Paris : Publibook, 2013.

MARCOTTE, B. *Poèmes*, Paris : Publibook, 2013.

## Chapitre 4

### LES THÉMATIQUES DANS LES ŒUVRES DE TUFFRAU





#### 4 Les thématiques dans les œuvres de Tuffrau

Ce chapitre affrontera certains des thématiques les plus communes dans deux œuvres de Tuffrau : le *Carnet d'un combattant* (Payot, 1917) et *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant* (Imago, 1998)<sup>1</sup>.

La première partie du chapitre s'occupera de l'analyse et de la comparaison des thématiques développées tant dans les récits, que dans les carnets de guerre.

La deuxième partie abordera les différences entre les récits et les carnets : ces derniers apportent une exactitude qui manque dans les récits, plus brefs et dont la censure empêche la révélation d'informations essentielles.

Il ne s'agit pas d'une analyse scientifique : l'intention de l'étude n'est pas d'examiner la totalité des thèmes abordés dans l'œuvre de Tuffrau. C'est plutôt un choix personnel qui nous a conduits à sélectionner les aspects qui nous ont le plus marqués.

---

<sup>1</sup> Les récits du *Carnet d'un combattant*, Payot 1917, seront introduits par leur titre ; les carnets de *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, Imago 1998, seront précédés de la date et du lieu.

#### 4.1 Parallélismes entre les récits et les carnets

La vie en tranchée créa une forte communauté entre soldats : les survivants qui partagèrent l'expérience de guerre furent vite conscients d'avoir survécu une catastrophe que par hasard et se sentirent responsables du témoignage<sup>2</sup>.

Conscient de l'importance d'une véritable représentation de la condition du soldat, Tuffrau publie dans *Le Journal*, à conflit encore en cours, des récits de guerre destinés à sensibiliser l'opinion publique et à développer des thèmes négligés par les journaux. Son but étant d'encourager la collectivité et non de l'alarmer, il choisit attentivement la matière de ses récits. En effectuant une *réélaboration* d'après les notes de ses carnets, Tuffrau passe sous silence les aspects les plus brutaux de la guerre pour en souligner les côtés les plus glorieux. Afin de susciter l'intérêt du lecteur, il crée un personnage, le Lieutenant E. R., et adopte un style littéraire symbolique, en évoquant la vie en tranchée à travers d'images métaphoriques.

En revanche, dans ses carnets personnels, Tuffrau ne se construit pas un personnage : il écrit par devoir de mémoire et non pour un public, il n'a donc pas besoin de s'autocensurer. Il reporte explicitement et sans filtre la brutalité de la guerre, ses incertitudes, ses peurs et ses critiques.

Cependant, plusieurs motifs convergent dans les deux œuvres : les paragraphes suivants juxtaposeront certaines thématiques qui s'entrecroisent tant dans les récits que dans les carnets

---

<sup>2</sup> CABANES, Bruno « Génération du feu : aux origines d'une notion », *Revue historique*, Presses Universitaires de France, n° 641, janvier 2007, pp. 139-150. <https://www.cairn.info/revue-historique-2007-1-page-139.htm>  
Dans son essai, Cabanes analyse les éléments en commun dans les témoignages des anciens combattants.

#### 4.1.1 L'attitude du soldat

Les paragraphes suivants proposeront une distinction entre quatre aspects du comportement du soldat qui apparaissent, avec plus ou moins d'intensité, aussi bien dans les récits que dans les carnets.

*La maîtrise de soi* analysera une des qualités que selon Tuffrau sont fondamentales à la survivance en temps de guerre : la discipline.

*L'exhortation à la prudence* concernera les recommandations que Tuffrau adresse aux soldats.

*L'inéluctabilité du destin du combattant* soulignera le caractère immanquable de l'existence de guerre : la mort. Ce paragraphe sera consacré aux hommages de Tuffrau aux jeunes soldats tombés.

*La guerre à l'imagination* examinera l'inefficacité de l'imagination et de la distraction en guerre.

L'analyse proposera des exemples tirés des récits, suivis de leurs équivalents dans les carnets.

##### 4.1.1.1 *La maîtrise de soi*

Le rythme de la vie en tranchée était marqué par une longue interminable attente, qui pouvait durer plusieurs heures ou plusieurs jours, sous les incessants tirs de l'artillerie.

Dans « Avant l'assaut », premier récit du recueil, le Lieutenant E.R. entend souligner la noblesse du soldat, en décrivant ses qualités les plus discrètes, qui ressortent surtout dans ces interminables moments d'attente. Il met en évidence donc l'importance de la discipline, du sang-froid et de la sobriété, vertus rares, ignorées par la presse, qu'étatisait immodérément l'attaque, cet instant que Tuffrau appelle « la minute héroïque » :

Ce n'est pas de l'assaut que je veux parler, mais des heures qui le précèdent. Quiconque les aura vécues dans le creux des boyaux, au milieu de l'activité silencieuse et disciplinée qui les remplit, pensera comme moi qu'il faut plus de courage pour les endurer avec calme que pour vivre la minute héroïque et toujours grisante où la première vague d'hommes enjambe le parapet, la baïonnette haute. Ou si l'on veut, il y faut d'autres qualités, des qualités passives, empire sur soi, stoïcisme, renoncement, qui brillent moins, mais coûtent davantage. Infiniment rares, d'ailleurs, sont ceux qui parviennent à

cette maîtrise de soi-même<sup>3</sup>.

Tuffrau ne se contente pas de décrire les qualités du soldat, mais souligne également ses faiblesses : le soldat n'est pas intrépide ou infaillible mais il est effrayé, inquiet et tremblant face aux dangers de la guerre. Combattre n'est pas pour lui un instinct naturel : c'est grâce à la maîtrise de soi, « véritable fondement de l'autorité<sup>4</sup> » qu'il est capable de passer à l'attaque.

Dans le récit « Le blessé », peur et courage coexistent dans l'esprit du lieutenant E. Lhomme :

Il tremblait de peur dans l'abri, il suait de peur, il crevait de peur... [...] Il a failli tomber quand il est sorti. Mais il est sorti. Et quand il a été dehors, il s'est conduit comme un homme. Il a empoigné son fusil, il s'est jeté en avant, il a crié pour s'étourdir ; et il y est allé parce qu'il fallait qu'il y aille. Il n'a plus eu peur que de paraître avoir peur<sup>5</sup>.

Discipline et autocontrôle sont des qualités que Tuffrau développe également dans ses carnets :

*Jeudi 22 octobre 1914.* La tension nerveuse épuise les hommes. Beaucoup se présentent à la visite avec des bourdonnements dans les oreilles et la tête, sifflements de balles et d'obus. On se sent soi-même énervé et fatigué. N'importe, il faut tenir jusqu'au bout. Le plus endurant sera vainqueur. Nul ici ne doute du résultat, mais tous le voient bien éloigné. Mais quelles boucheries ! quel effondrement de tout !<sup>6</sup>

On remarque tout de suite que l'auteur ne se retient pas et note tout ce qu'il vient de voir : il décrit ainsi la souffrance des hommes, fatigués, épuisés et traumatisés par les premiers mois de guerre. Pourtant Tuffrau, en gardant la certitude de la victoire, réagit et maîtrise ses sentiments.

La maîtrise intérieure, le courage, la discipline, aussi nobles soient-ils, ne suffisaient pas à tolérer l'angoisse et la gravité du destin des combattants. « L'alcoolisation initiative<sup>7</sup> » était une pratique très diffuse, fondamentale pour

---

<sup>3</sup> TUFFRAU, P. « Avant l'assaut », *Carnet d'un combattant*, Paris : Payot, 1917, p. 1.

<sup>4</sup> *Ibid.*, « L'évocation des disparus », p. 84.

<sup>5</sup> *Ibid.*, « Un brave », p. 234.

<sup>6</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front, Carnets d'un combattant*, Paris : Imago, 1998, p. 58.

<sup>7</sup> COCHET François, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 222, 2006, p. 22.  
<https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2006-2-page->

pousser l'homme vers « le terrain mortel<sup>8</sup> », comme souligne le Lieutenant E.R. dans le récit « Avant l'assaut ». Avant de passer à l'attaque : « Les caporaux distribuent l'alcool<sup>9</sup> », afin d'accroître une impulsion vigoureuse dans les hommes.

#### 4.1.1.2 L'exhortation à la prudence

Dans le témoignage de Tuffrau, il y a une véritable compassion pour le sort commun qui unit les combattants : eux seuls peuvent comprendre pleinement la douleur et la souffrance de l'expérience de guerre. Du début du conflit, Tuffrau apprécie la cordialité et la simplicité de ses soldats, pour la plupart des pères de famille et souvent très jeunes, comme il le souligne dans ses carnets :

*Heudicourt, 17 août 1914 : [...]Ma section est vraiment très bonne : presque tous sont mariés, pères de famille : aussi ils ne disent guère de ces grossièretés qui ravissent l'active. Eux, c'est plus concentré, parfois profond<sup>10</sup>.*

Tuffrau exerce une autorité sur ses hommes et parle souvent d'eux sur un ton « paternaliste<sup>11</sup> » : dans ses récits, il les appelle *mes amis, mes bleus, mes enfants, grands enfants, mes petits* etc.... Il s'affectionne rapidement à ses soldats et son but devient surtout leur protection et la propagation d'ordres judicieux. Ne pouvant succomber à la résignation et étant profondément préoccupé par le sort des poilus, Tuffrau cherche, à travers son écriture, à avoir une influence positive sur le déroulement du conflit.

Il est donc possible que ses récits aient eu pour but de corriger, ou au moins de prévenir, la conduite des combattants, en les incitant à la prudence et à la sagesse. Les textes courts et accessibles étaient le format préféré par les soldats et leur lecture, pendant les interminables moments d'attente, était l'une des pratiques les plus répandues, indispensable à la préservation du moral de la compagnie<sup>12</sup>, comme note Tuffrau dans ses carnets :

---

[19.htm](#)

<sup>8</sup> TUFFRAU, P. « Avant l'assaut », *Carnet d'un combattant*, p. 8.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>10</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 32.

<sup>11</sup> Comme souligné par ADOUIN-ROUZEAU, Stéphane Préface à *1914-1918 - Quatre années sur le front*, p. 18.

<sup>12</sup> GILLES, Benjamin, « Pratiques de lectures sur le front », *Bulletin des Bibliothèques de France*, octobre 2014, p. 58.

*Crouy, 28 au 29 novembre 1914.* [...] le journal, qui nous parvient chaque matin, est lu avec passion<sup>13</sup>.

Dans les récits « Un tué » et « Les campagnes courageuses », Tuffrau évoque la témérité des soldats, souvent fatale. « Un tué » décrit la mort d'un de ses meilleurs soldats, un père de famille :

« Il guettait à ce créneau, m'explique le caporal. Depuis ce matin, il tirait sans arrêter sur les créneaux des Boches, et il a même dû en blesser, car on a entendu crier. [...] Il nous disait comme ça qu'il lui en fallait douze avant ce soir. Nous, on était resté assis à côté, à manger du fromage. On le blaguait, on lui disait : « Méfie-toi, petit gars, tu veux trop en faire... » Il riait dans sa moustache, vous savez, comme il faisait. Tout d'un coup, il se baisse un peu, il dit : « Oh ! le beau ! » Et le voilà qui épaula doucement son fusil... Il voyait un Boche, ou quelque chose que ces saletés lui montraient pour l'attirer. Ah ! il n'a pas eu le temps d'ajuster ! On devait le guetter. La balle a claqué, il a fait un petit : « Ah ! » de la gorge, et il est tombé de la banquette en lâchant tout. Il a remué les jambes deux ou trois fois, et puis ç'a été fini. » [...] « Faut pas être trop curieux. »<sup>14</sup>

Dans « Les campagnes courageuses », une veuve raconte au Lieutenant E.R. la mort de son mari, lui aussi trop imprudent :

Ah ! je craignais ce qui est arrivé ; il était trop téméraire. Il a voulu sortir pour se battre à la grenade ; il en a reçu une juste à ses pieds<sup>15</sup>. [...]

L'importance de la peur pour la survivance est un concept qui souligne également Jean Norton Cru dans son témoignage :

Nous avons peur parce que nous sommes des hommes, et c'est la peur qui a préservé la vie de tous qui survivons. Sans peur [...] nous aurions commis tant d'imprudences par inattention que nous aurions vite reçu la balle qui guette le distrait comme le téméraire<sup>16</sup>.

Tuffrau lui-même se montre prudent au combat et cette prudence fut probablement l'une des qualités qui lui permirent de survivre à ce long conflit. En sont la preuve les notes dans ses carnets : lors de la bataille de la Marne, l'armée française lance une offensive à outrance pour regagner les territoires occupés. Serré

---

<https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/66494-livres-et-journaux-dans-les-tranchees.pdf>

<sup>13</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 60.

<sup>14</sup> TUFFRAU, P. « Un tué », *Carnet d'un combattant*, pp. 33-34, 36.

<sup>15</sup> *Ibid.*, « Les campagnes courageuses », p. 279.

<sup>16</sup> NORTON CRU, Jean *Du témoignage*, p. 57.

sous le feu allemand, Tuffrau décide de battre en retraite, allant contre les décisions de l'État-Major<sup>17</sup> :

*Dimanche 6 septembre 1914.*[...] Les fusils allemands crépitent sans arrêt, et leurs balles sont reines du champ de bataille. Toute de suite, je pense : rester, c'est être prisonnier. Tout à l'heure, ils cesseront le feu, ils sortiront, et... pincé. Il faut tâcher de gagner vers Barcy. Et dès lors, je n'ai plus que cette pensée, à l'exclusion de toute autre : donner tout l'effort possible pour m'en tirer<sup>18</sup>.

Tuffrau démontre ainsi son indépendance d'esprit, et avec sang-froid et maîtrise de soi, analyse attentivement la situation.

Un scénario pareil se répète lors de la troisième bataille d'Artois du 25 septembre 1915. Touché au nez par une balle, Tuffrau se réfugie des tirs ennemis dans un trou d'obus, où il attende la relève. Nonobstant l'angoisse et la souffrance qu'une telle situation provoquait, il fait preuve de persévérance, ténacité et fermeté d'esprit :

*Villers-au-Bois, 1<sup>er</sup> octobre 1915.*[...] Ce qui est curieux, c'est que je ne sens aucune angoisse, mais je suis prodigieusement intéressé par ce qui va passer. M'en tirerai-je ou non ? Il me semble que oui. J'ai la tête extraordinairement lucide : je fais posément le bilan de la situation<sup>19</sup>.

Tuffrau souffre terriblement lorsque l'un des siens est tué, comme il l'écrit dans le récit « Un tué » :

[...] Je sens une tristesse m'envahir, mêlée d'irritation et de lassitude : on me les tuera donc tous, les uns après les autres !<sup>20</sup>

C'est intéressant de remarquer l'utilisation par le Lieutenant E.R. du possessif (« on me les tuera ») , comme s'il s'agissait d'une perte personnelle, d'un deuil familial.

---

<sup>17</sup> Comme confirme l'ordre du généralissime Jacques JOFFRE transmis à tous les quartiers généraux d'armée le 6 septembre 1914 :

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. » JOFFRE, Joseph *Mémoires du général Joffre (1910-1917)*, pp. 394-395.

<sup>18</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 43.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>20</sup> TUFFRAU, P. « Un tué », *Carnet d'un combattant*, p. 32.

Dans le récit « La prise de l'église », la douleur de la perte est si vive que le Lieutenant E.R. cherche la douleur physique pour la surmonter :

Quand je pense aux hommes que j'y ai perdus, je me mords les lèvres<sup>21</sup> [...]

L'action de se mordre les lèvres souligne le désespoir de l'auteur et son impuissance face à la mort de ses soldats.

C'est une souffrance que Tuffrau exprime clairement dans ses carnets : la mort de Nérot<sup>22</sup>, soldat avec lequel il avait noué une profonde fraternité, l'ébranle tellement qu'il est incapable d'écrire pendant des jours. C'est l'un des passages les plus touchants et les plus puissants des carnets :

*Tranchées de Crouy, 1<sup>er</sup> janvier 1915.* Je n'ai pu écrire ces deux jours-ci. Nérot a été tué, et cela m'a déchiré. C'était mon meilleur soldat, l'entraîneur de toute la section ; je comptais plus sur lui que sur mes gradés. Intelligent, énergique, endurant : un vrai soldat.

J'étais allé vers la 19, le 30, reconnaître un nouvel emplacement dans les tranchées rocheuses du côté de la grotte des zouaves. Il faisait du brouillard. Vers les 11 heures, comme je redescendais avec de Poncheville, j'entends dire qu'un mitrailleur était blessé. J'ai immédiatement pensé à Nérot, le seul qui s'exposait journellement, malgré mes défenses. J'ai espéré aussi que, comme souvent, ce n'était là qu'un faux bruit<sup>23</sup>.

Tuffrau se montre capable de sentiments forts et démontre son absence de préjugés, son meilleur homme étant un soldat de première classe. Par ailleurs, Tuffrau avait mis en garde à plusieurs reprises Nérot contre les dangers d'une surexposition, ce qui confirme notre théorie précédente : Tuffrau se préoccupe de la conduite de ses soldats et les exhorte à la prudence.

Tuffrau révoque la découverte de Nérot, grièvement blessé et transporté par les brancardiers à l'infirmerie, où il mourra le lendemain. Voici une autre citation du passage, qui ne concerne pas Nérot mais la réaction désormais désespérée de Tuffrau et le commentaire attentif du lieutenant Duffraisex :

[...] Et Duffraisex, qui me voit bouleversé, dit tout haut : « Je l'avais bien dit, que ça ferait à Tuffrau une peine affreuse. » C'est vrai, j'ai le visage contracté, besoin de pleurer ; ils me laissent seul, et j'accompagne de loin le petit cortège

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, « La prise de l'Église », p. 263.

<sup>22</sup> Louis Cyprien Raphaël Nérot : Égreville, 26 mai 1886 – Crouy, 30 décembre 1914. Mort pour la France à l'âge de 28 ans.  
<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239f955c5e64/5242bf85255c9>

<sup>23</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre Années sur le Front*, p. 65.



qui descend entre les pommiers. Je n'ai pu le suivre jusqu'à Crouy. Je m'arrête à mi-pente, et c'est là que j'ai pu pleurer. Mais je sentais qu'on me regardait<sup>24</sup>. [...]

L'autorité de Tuffrau l'empêche d'exprimer publiquement son chagrin. Cependant, ses notes illustrent parfaitement sa réelle souffrance.

Après cette mort, Tuffrau décrit en détail la relation étroite et la fraternité qui se développe entre les soldats :

[...] Mais comme il est dur de les perdre maintenant ! En septembre, on se connaissait à peine, chacun était encore engagé dans la famille qu'il venait de quitter... Mais, à présent, tout est fondu, et cinq mois de souffrances et de dangers vécus en commun lient fortement.

Le lendemain, je suis descendu pour la mise en bière. [...] Je découvre un peu le visage : il est absolument calme, les yeux clos, à peine une raie blanche et vitreuse entre les deux paupières de l'œil gauche. Je l'embrasse sur le front, de la part des siens. Tout le jour, j'ai gardé aux lèvres, comme une brûlure, la sensation de ce front glacé<sup>25</sup>. [...]

Au cours de ces mois de commun tourment, les soldats nouent une amitié sans pareille : dans son dernier moment avec Nérot, Tuffrau embrasse son front désormais froid comme s'il s'agissait d'un membre de sa famille, car il l'est devenu, dans cette « fraternité du commun péril<sup>26</sup> ».

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 44.

#### 4.1.1.3 L'inéluctabilité du destin du combattant

Les récits « L'évocation des disparus », « Anniversaire » et « Un reglance » sont des hommages aux jeunes soldats tombés de son régiment.

Peu après la mort de Nérot, le lieutenant Maurice Oulman<sup>27</sup>, commandant de la 20<sup>e</sup> compagnie, est tué le 12 janvier 1915 à l'âge de vingt et un ans.

Le récit « L'évocation des disparus » est en sa mémoire. Dans ce passage, les soldats soulignent la perte d'un jeune dans la fleur de l'âge, qui n'a pas eu l'occasion de vivre sa vie avec enthousiasme, de réaliser ses rêves et son potentiel :

Il y avait en lui une force secrète.[...] Il savait commander à ses sens [...] peut-être sentait-il que la maîtrise intérieure est le vrai fondement de l'autorité qu'on peut avoir sur les autres. Et comme l'âge et l'expérience lui manquaient, il se raidissait autant plus dans la fermeté de son caractère. Il parlait peu, même dans ses minutes d'expansion ; de petites phrases courtes, qui ne semblaient jamais à la mesure qu'il éprouvait. [...] Il aurait fallu dire qu'il avait, sous ses dehors froids, une âme enthousiaste et ardente, ouverte à la beauté du monde, comme à la grandeur du devoir qu'il accomplissait. Il aurait fallu dire sa joie de vivre une des plus grandes heures de l'histoire du monde, — ses espérances, — car il en était plein, — ses projets d'avenir, — car il en avait...<sup>28</sup>

Dans ses carnets, Tuffrau note sa réponse à la découverte de la mort d'Oulman :

*Droizy, 16 janvier 1915.* [...] Tous me regardaient ; j'ai refoulé mes larmes en me baissant sur une pièce que j'ai pointée : « C'est la guerre. » [...] Pauvre petit, si jeune, si brave, si droit, et qui savait si bien commander ! Pas le temps de s'attendrir<sup>29</sup>.

La réaction de Tuffrau confirme le côté affectueux de son caractère : une fois de plus, il a envie de pleurer et une fois de plus, il se retient à cause de son autorité. Il s'attarde également à rappeler les prouesses du jeune Oulman, son talent pour le command, son courage... Mais sa réaction est plus posée, son cœur s'est endurci : « Pas le temps de s'attendrir », il déclare.

On est alors confrontés face à un élément qui n'a pas encore été abordé : la quotidienneté de la mort. Les soldats qui survécurent les premiers mois de combats,

---

<sup>27</sup> Maurice Oulman : Paris, 12 mai 1893 – Crouy, 12 janvier 1915. Mort pour la France. <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239fa69c8f56/5242bf9c11a75>

<sup>28</sup> TUFFRAU, P. « En souvenir des disparus », *Carnet d'un combattant*, pp. 84, 86.

<sup>29</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 70.

s'habituèrent rapidement, par excès d'émotions, à l'affreuse tuerie. C'est un aspect que Tuffrau souligne *exclusivement* dans ses carnets :

*Ouvrages blancs, 3 juin 1915.* Violente canonnade ce matin. [...] J'ai vu les pauvres corps, à demi enfouis encore, avec des toiles de tente pour les voiler. Autour, les camarades continuaient à jouer aux cartes, tant on est devenu passif<sup>30</sup>.

Dans un processus d'auto-préservation, les soldats devinrent insensibles, anesthésiés à la violence :

*Parallèle Paris, 20 juin 1915.* Hier soir, de Nailly : bras cassé, Blanchard tué. [...] Quelle mort bête ! Il était assis, il tournait le dos... Je pense à son flegme, à son esprit très finement ironique, à son accueil toujours amical. Il y a sept jours, nous déjeunions ensemble dans une grange ensoleillée de Magnicourt. Beaucoup de souvenirs communs. Cependant, sa mort ne me frappe pas à fond. On devient dur, indifférent, plutôt passif, résigné à tout<sup>31</sup>.

Le récit « Anniversaire » rend à nouveau hommage à un jeune homme mort trop tôt : Jacques Dumont<sup>32</sup>, aspirant du 246<sup>e</sup> régiment, est tué le 27 mai 1915 à l'âge de vingt et un ans.

Au cours d'une conversation, le Lieutenant E.R. s'intéresse aux raisons de l'engagement de Dumont. La réponse du jeune homme est très intéressante :

« [...] Je crois que les ménages qui auront rusé pour esquiver les risques de cette guerre le paieront durement plus tard. Avec la honte chez l'homme et le mépris chez la femme, il leur sera difficile de faire du bonheur. »<sup>33</sup>

Le discours de Dumont doit tout d'abord être situé dans son contexte historique, car il reflète l'opinion la plus en vogue dans la société de son temps : avec une ferveur à la fois patriotique et religieuse, les hommes étaient conduits à la mort par un endoctrinement absolu à la résignation et au sacrifice<sup>34</sup>. L'homme qui échappait à la conscription perdait son honneur et son rôle dans la société : il évitait la

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, pp. 83-84.

<sup>31</sup> *Ibid.*, pp. 85-86.

<sup>32</sup> Jacques Dumont : Paris, 20 janvier 1894 – Ablain-Saint-Nazaire, 27 mai 1915. Mort pour la France.

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239e5df393b9/5242bd7c6ddd2>

<sup>33</sup> TUFFRAU, P. « Anniversaire », *Carnet d'un combattant*, p. 161.

<sup>34</sup> LAGRANGE, François « Les combattants de la « mort certaine ». Les sens du sacrifice à l'horizon de la Grande Guerre », *Cultures & Conflits*, n° 63, 2006.

<https://journals.openedition.org/conflits/2113?lang=en>

souffrance physique mais il allait à l'encontre de la souffrance morale. La participation à la guerre devenait alors une imposition : l'alternative cachait, en une autre punition, la trahison du propre pays.

À la mort de Dumont, Tuffrau ouvre sa dernière lettre, « non point par curiosité, mais pour entendre encore une fois le son de sa voix et l'expression de sa pensée<sup>35</sup> ». Les mots du jeune homme soulignent l'effet de la propagande belliciste, qui conduit à croire en la noblesse de la guerre et au sacrifice pour un avenir meilleur :

« Le ciel et la terre tremblent, tant le canon tonne en avant de nous. Nous allons sans doute rentrer dans l'action, qui est pour moi ma première bataille et peut-être la bataille suprême. Même en ce cas, je m'en remets sans peur et même avec joie à mon destin, qui m'aura donné une vie heureuse et une mort utile... »<sup>36</sup>

« La mort utile » dont se réfère Dumont pose la question du rôle essentiel joué par le sacrifice pendant la guerre. C'est par la mort de ses hommes, souvent très jeunes, que la France a obtenu la victoire, comme avait souligné le colonel Dubyadoux lorsqu'une conversation avec Tuffrau : « Ce sont les morts qui gagnent les batailles... »<sup>37</sup>.

---

<sup>35</sup> TUFFRAU, P. « Anniversaire », *Carnet d'un combattant*, p. 163

<sup>36</sup> *Ibidem*.

<sup>37</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 185.

#### 4.1.1.4 La guerre à l'imagination

Dans le récit « Responsable ?<sup>38</sup> », le jeune aspirant Louis-Etienne Robert se sent irrémédiablement coupable de la mort de ses soldats. « La guerre l'avait arraché à ses études<sup>39</sup> » et à sa sérénité : depuis, chaque ordre qu'il donnait était pour lui un tourment. Peu avant sa mort, le malheureux confie ses supplices à Tuffrau au cours d'une promenade dans la campagne. Robert ne se soucie pas de la belle journée, ne pouvant se détacher de son angoisse, « idée fixe<sup>40</sup> » : « le charme du lieu lui échappait<sup>41</sup> » comment Tuffrau.

Toutefois, les hommes qui réussirent à trouver la maîtrise intérieure pour agir et résister, et qui suivirent aux combats, ne furent pas moins libres des tourments de la guerre. Dans le récit « Horizons clos », un voyage à la mer est l'occasion pour le Lieutenant E.R. de se détendre et de s'affranchir de la frénésie du conflit :

Il me semble que nous laissons derrière nous la boue, le sang, les massacres, les souillures et les douleurs, tout le cauchemar de la guerre. La pensée de la mer balaie ces souvenirs comme de sinistres fumées. La mer, c'est la pureté, la délivrance, l'assainissement, l'irruption des grands souffles qui nettoient et des grands horizons qui renouvellent. [...] La terre gorgée de sang et de cadavres, l'air meurtrier, la boue des boyaux, l'éclatement des obus, les cantonnements fastidieux, je veux les oublier ; je veux oublier la guerre ; je veux regarder la mer, et qu'elle me parle de délivrance, de liberté, de fantaisie, de bonheur. Mais mon imagination résiste et n'ose pas s'élancer. Une oppression étrange pèse sur l'étendue<sup>42</sup>.

Toutefois, *l'idée fixe* de la guerre obsède Tuffrau et *le charme du lieu* lui échappe également : même pas la mer peut éviter les débris du combat.

Ce sont des barils, des planches, une rame, une moitié de chaloupe. Naufrage, mine flottante ou torpillage ? On ne sait plus. Tant de saletés lâchées par les Boches s'en vont à la dérive entre deux eaux ! [...] Et je m'aperçois, à la vague déception qui remplace peu à peu mon allégresse, que je ne trouverai pas ici la délivrance espérée. Un changement de paysage, oui, mais c'est toujours la guerre : la mort rôde ici sur les eaux, sous les eaux, et pour n'être pas tachée

---

<sup>38</sup> Ce récit ne figure pas dans le recueil *Carnet d'un combattant* du 1917. Il est un des vingt-deux récits qu'Henri Cambon a publiés dans *Autres récits de la Grande Guerre*, Paris : Publibook, 2014, pp. 33-37.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>40</sup> *Ibidem*.

<sup>41</sup> *Ibidem*.

<sup>42</sup> TUFFRAU, P. « Horizons clos », *Carnet d'un combattant*, pp. 284, 288.

de sang ni labourée d'obus, la mer n'en est pas moins meurtrière<sup>43</sup>.

Pour supporter l'existence dans la tranchée, Tuffrau cesse de rêver à l'avenir : il vit au jour le jour, sans rien attendre. Il échappe à l'imagination et évite la communication avec l'arrière, comme souligne plus explicitement dans ses carnets :

*Crouy, vendredi 9 octobre 1914.* [...] Voilà longtemps que je n'ai pas de lettres. Le mieux est de garder cette espèce de passivité que nous avons tous, et sans laquelle on tomberait vite épuisé : simplement la conviction que cela finira mais que ce sera long, et que d'ici le terme éloigné, nous ne nous appartenons plus<sup>44</sup>.

*Vignolles, 4 février 1915.* [...] Je réagis de mon mieux, et les exagérations des autres m'y aident par contraste. Parler ne sert de rien. Il ne faut pas non plus regarder l'énorme tâche qui nous reste à remplir, mais la diviser, et n'envisager que la besogne immédiate, s'en bien acquitter, pour être en paix avec soi, ne pas songer à l'avenir, ni au passé : bref, faire la guerre à l'imagination sous toutes ses formes<sup>45</sup>.

À partir de juillet 1915, les soldats reçoivent les premiers congés militaires : du 1 au 15 août, Tuffrau part en permission<sup>46</sup>. Les jours de détente sont pour lui une chimère, une belle illusion, auxquels il doit vite renoncer. Il se sent angoissé lorsqu'il est loin de la tranchée, préoccupé du destin de ses soldats :

*Béthonsart, 18 août 1915.* Retour de permission, sans trop d'amertume ni de regrets. Les heures bénies que j'ai vécues me semblent trop merveilleuses pour être la trame même de la vie quotidienne. Un beau rêve... oui, mais la réalité, c'est la tranchée, les rudes conditions matérielles<sup>47</sup>.

Les soldats en permission ont souvent l'impression de ne plus se sentir chez eux, les années de guerre ont trop changé leur vie. Un poilu exprime ses inquiétudes aux compagnons, Tuffrau reporte son témoignage :

*Tranchée Kitchener, 8 mars 1917.* Messant, assis près du poêle pendant que nous mangions, parlait de sa première permission d'un ton grave : « Il y avait douze mois que je n'avais pas vu Chenoise. J'étais intimidé, croiriez-vous ? Sur la route, j'ai d'abord rencontré un commis maréchal, un petit gars de quinze ans qui allait chercher un cheval : "Ah, Mr Messant, qu'il me dit, votre femme vous attend..." Et en disant ça, voilà-t-il pas qu'il se met à pleurer. Et moi aussi... C'est terrible tout de même. » Il en avait encore des larmes dans les

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>44</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre Années sur le Front*, p. 55.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>47</sup> *Ibidem*.

yeux. « Après, du haut d'une côte, j'ai vu le clocher de Chenoise. "Ah, te voilà donc, brigand" que j'ai dit... »

« Et puis, en arrivant, je n'osais plus aller chez moi, j'avais honte. Je tombe sur un rassemblement de femmes qui me regardaient venir. Je n'osais plus avancer. J'avais des tas de commissions à faire, vu que j'étais un des premiers à revenir. Ça fait que je me suis dit : "Je vais faire toutes mes commissions, après j'irai chez nous." Mais ma femme m'a vu, elle est venue à ma rencontre ; je n'osais pas entrer chez nous. C'est terrible tout de même...<sup>48</sup>

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, pp. 144-145.

#### 4.1.2 L'ennemi

« Le Cahier Noir » est le seul récit du recueil de Payot qui se réfère explicitement à l'ennemi : un poilu trouve et traduit au Lieutenant E.R. le cahier d'un Allemand tué. Dans son cahier, l'Allemand se montre très critique à l'égard de son pays et se retourne contre la guerre d'invasion. Le Lieutenant E.R. décrit cet ennemi comme un homme de conscience :

« C'est une jolie chose, dit-il avec une nuance de respect dans la voie. Langue musicale, sentiment tendre. Allons, cet Allemand-là n'était pas une brute. »<sup>49</sup>

Toutefois, la compassion du Lieutenant E.R. découle des idéaux subversifs et anti-allemands que l'ennemi exprime dans son *Cahier*. Sa dernière poésie, *Gott mit uns (Dieu avec nous)* est un cri accusateur à l'Allemagne, perpétratrice d'une guerre impie :

Mais nous, qui errons dans les ténèbres, nous crions : « Sachez, ce n'est pas Dieu que vous servez, mais l'Antéchrist »<sup>50</sup>

Tuffrau adopte ainsi un « code humanitaire<sup>51</sup> », il donne une identité au *Boche*, en décrivant sa figure et en refusant de l'abandonner sur le champ de bataille, où il serait oublié :

[...] Quel est c'est homme ? [...] La figure est jeune et intelligente, les yeux très blues sont ouverts, mais vitreux ; les lèvres pâles sont à peine closes, mais elles ne livreront jamais le secret ; [...] j'ai donné l'ordre d'enterrer décemment, à l'endroit où il est tombé, cet Allemand qui avait une conscience. Et j'agirai selon le vœu qu'il a inscrit en première page : quand la guerre sera finie, je renverrai pieusement le cahier noir, en souvenir de ce cri étrange de colère et de vérité, à quelqu'un qui attend maintenant sans espoir, dans une petite ville rhénane, *unter den Kastanien*, sous les châtaigniers<sup>52</sup>.

Tuffrau se préoccupe également des familles des soldats tués, qu'ils soient ses alliés ou ses ennemis. Il se montre attentif au chagrin des mères qui perdent leur fils, des femmes qui pleurent leur mari et des enfants qui grandissent sans leurs pères. Ainsi il note, dans ses carnets, une matinée où, à cause d'un déroulement, il

---

<sup>49</sup> TUFFRAU, P. « Le Cahier Noir », *Carnet d'un combattant*, p. 218.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>51</sup> HOUSIEL, Sylvie « La perception de l'ennemi dans les lettres des combattants français de la Grande Guerre », *Argumentation et Analyse du Discours*, 2014, paragr. 25. <http://journals.openedition.org/aad/1744>

<sup>52</sup> TUFFRAU, P. « Le Cahier Noir », *Carnet d'un combattant*, pp. 224-225



s'était conduit dans un endroit où il ne se rendait pas habituellement. En ce lieu, il entrevoit un Allemand qui « regarde au-delà de nos lignes le paysage étincelant, les brumes de la rivière<sup>53</sup> ». Après avoir commandé sa mort, il s'afflige :

*La Sapinière, 19 mars 1916.* [...] là-bas, en Allemagne, une mère qui n'a plus d'enfant. Tout cela parce qu'il a voulu respirer le matin.[...]  
Une chose me saisit : la ténuité des circonstances qui m'ont déterminé à pousser de ce côté-là ma ronde. Je n'y vais jamais. [...] Sans cette combinaison de circonstances, et d'autres plus minces encore, nul n'eût aperçu le Boche, qui vivrait encore<sup>54</sup>.

Dans ses carnets, lors d'une conversation avec le soldat Bernard, dont les théories sur le futur contexte géopolitique se prouvent incroyablement exactes, Tuffrau exprime son opinion sur la question allemande : avec un regard réaliste et impartial, il pronostique une guerre longue et sanglante, il prévoit qu'une excessive violence contre l'ennemi jettera les bases pour un nouveau conflit et, sans aucune amertume envers l'Allemagne, il se déclare avers exclusivement à son militarisme.

*Crouy, jeudi 8 octobre 1914.* [...] Bertrand [...] prévoit une ère de guerres, avant que l'équilibre ne se rétablisse entre Anglais et Russes, puis entre l'Europe occidentale et les Russes. Il montre partout les points litigieux, Constantinople, l'Afghanistan, l'Autriche... Et peut-être il a raison. Pour moi, je crois que l'entente s'achètera encore par bien du sang, mais qu'elle deviendra nécessaire, et sur des bases républicaines, les seules capables aujourd'hui d'être cimentées par l'enthousiasme. Les solutions violentes ne sont pas des solutions : si on disloquait violemment l'Allemagne actuelle, on ne réussirait qu'à grandir dans les cœurs allemands le regret, l'orgueil et le désir violent de cette unité défaite. La seule chose à tuer, c'est le militarisme de la Prusse<sup>55</sup>.

Tuffrau se distingue par ses qualités d'observateur silencieux lorsqu'il note l'attitude du poilu face à l'ennemi. Voici un extrait des carnets qui souligne le caractère contre nature de la guerre et nous introduit également au « dilemme du combattant » :

*Crouy, 28-29 novembre 1914.* [...] Un homme blessé à la tête à la 20 : c'est un territorial arrivé depuis peu. Hier, étant en faction, il voyait un Allemand sorti de la tranchée, qui s'épongeait. « Tire donc », lui disait un camarade « Non, je ne peux pas ; il est trop jeune. » — « Alors, donne-moi ton fusil. » « Non. »<sup>56</sup>

---

<sup>53</sup> TUFFRAU, *P. 1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 115.

<sup>54</sup> *Ibidem*.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 60.

Le poilu se trouve face à une aporie : lorsque le soldat tue son ennemi, il trahit les enseignements moraux et religieux reçus de sa société, qui lui interdisent de commettre un homicide. En revanche, lorsqu'il se refuse de tuer l'ennemi et reste fidèle aux principes qui lui ont été enseignés, il viole son devoir de soldat et par conséquent, il trahit sa société et sa patrie. Il est donc confronté à un dilemme irrésoluble, à une difficulté logique insoluble<sup>57</sup>.

La difficulté de tuer se pose également du fait que le combattant de la tranchée n'est pas capable d'éprouver de la haine pour l'ennemi, tout simplement parce qu'il ne le voit pas<sup>58</sup>. La Grande Guerre ne fut pas constituée des combats corps à corps mais des conflits à distance : il était donc impossible pour le soldat d'éprouver de la haine pour un ennemi invisible qui, de plus, partageait la même terrible existence que lui. Il n'y a donc que de la curiosité pour « un pauvre diable aussi torturé d'angoisse de soi<sup>59</sup> » :

*Louvemont, 3 mars 1917. [...] L'autre matin, un patrouilleur boche s'est rendu : gringalet récupéré, au front depuis deux mois. [...] Il a dû être assez étonné de cet accueil sans hostilité, où il n'y a que de la curiosité<sup>60</sup>.*

Plus explicite encore est la déclaration de Tuffrau immédiatement après une attaque au gaz : il ne s'agit pas d'un conflit entre peuples, mais d'une guerre technologique, le « travail méthodique de machines à tuer<sup>61</sup> », ou l'homme doit se confronter avec des calamités :

*Boyau de Nantes (Quartier Armorique), 24 mars 1917. [...] Aujourd'hui, les Boches ont lancé des obus à gaz sur des abris à eux que nous occupions [...] Pas un mot de récrimination contre l'ennemi. Et c'est significatif. Dans cette guerre d'explosifs, il semble qu'on se batte contre des cataclysmes. Et il y a aussi une résignation absolue devant la fatalité de la mort<sup>62</sup>.*

---

<sup>57</sup> BENOIT, Olié *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, Thèse de doctorat en Philosophie pratique, Université Paris-Est, 2019. <https://hal.science/tel-02488972/>

<sup>58</sup> Comme souligné par NORTON CRU, Jean *Du témoignage*, p. 109.

<sup>59</sup> Ibidem.

<sup>60</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 143.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>62</sup> *Ibid.*, pp. 148, 149.

### 4.1.3 La critique aux journaux et à l'arrière

L'un de lien entre le monde des soldats et celui des civils était la presse, qui devait informer correctement le public sur le déroulement des opérations militaires. Cependant, la presse ne rendait guère compte des conditions réelles de la vie en tranchée mais agissait en tant qu'organe politique, en se percevant responsable des effets qu'elle peut produire : pour éviter un nombre exceptionnel de déserteurs et ne pas inquiéter les familles des soldats, elle séparait l'existence du combattant de la vie civile<sup>63</sup>.

Dans ses récits, Tuffrau adresse une sévère critique aux journaux qui, assoiffées des sensationnalismes, exaltent le « goût du risque<sup>64</sup> », en dépeignant le soldat comme un impavide et la guerre comme une aventure trépidante, presque un jeu :

Depuis vingt-sept mois je n'ai jamais vu, pendant les instants qui rapprochent de l'assaut, cette impatience joyeuse, cette gouaillerie crâneuse, cette verve drolatique que les journaux aiment à présenter comme l'attitude constante du soldat français<sup>65</sup>.

La réprimande retourne également dans ses carnets, cette fois par une nouvelle voix : lorsque d'une permission à Paris, Tuffrau rencontre son éditeur Payot<sup>66</sup>. Le suisse condamne virulemment la presse que, au service du pouvoir plutôt que de l'information, ne rapporte pas les nouvelles mais plutôt les voile, les nie ou les fabrique :

*Cohan, 8 octobre 1917.* Vu Payot. Il est plein de tuyaux sur les scandales, qui vont grossissant et qu'il enregistre, avec sa lucidité d'étranger aux yeux sans passion : « [...] La presse ? C'est la grande put.... moderne. Elle ne vit pas de

---

<sup>63</sup> Comme souligne BENOIT, O *Op. cit.*, p. 172 :

« La Première Guerre mondiale a vu la mise en place d'un système de propagande qui visait à faire en sorte que les citoyens soutiennent l'effort de guerre. La vie dans les tranchées ne paraît à cette époque pas être l'enfer qui est présenté de nos jours dans les livres d'histoire. La propagande présente des Poilus à l'aise dans les tranchées, impatients de monter en ligne et profitant de la vie avec le pain et le « pinard » qui a fait l'objet à l'époque d'un développement et d'une publicité particuliers. Les Poilus de retour à l'arrière lors des permissions se sentent, comme nous l'avons vu, prisonniers de cette propagande et s'autocensurent plutôt que de rétablir une vérité que les autres ne pourraient pas accepter. »

<sup>64</sup> NORTON CRU, Jean *Du témoignage*, p. 106.

<sup>65</sup> TUFFRAU, P. « Avant l'assaut », *Carnet d'un combattant*, pp. 1-2.

<sup>66</sup> Gustave Payot : Lausanne, 20 mars 1884 - Paris, 14 mars 1960. Libraire et éditeur vaudois.

la vente de ses numéros, mais de ce qu'elle dit, et surtout de ce qu'elle ne dit pas<sup>67</sup>. »

Influencé par une mauvaise presse, l'arrière ignore la véritable condition du soldat. Ainsi, dans le récit « En écoutant le canon de Verdun », Tuffrau reprend les discours aigus des poilus, fortement critiques envers les habitants de la ville, ignares des terribles souffrances de guerre :

Tous les soirs, on lit le communiqué peuh ! pas grand'chose... Quand vous ou moi, permissionnaires, nous venons présenter nos hommages, on nous dit, en nous offrant le thé : « Mais quand sortirez-vous donc de vos tranchées ? » Et comme on est poli, on ne nous reproche pas de nous endormir dans leurs délices, mais on le pense. Les journaux en ont tant de fois décrit le confort et l'agrément ! Ils ont aussi affirmé, ces mêmes journaux, que notre front était inexpugnable, infrangible, barbelé, bétonné, cuirassé, que sais-je ? Monsieur en a conclu que la patrie n'était plus en danger<sup>68</sup> [...]

Tuffrau exhorte l'arrière à la modération, à la sagesse et au calme, qualités que le poilu connaît très bien mais que sont, trop souvent, négligés par les non-combattants. :

[...] j'espère que les civils auraient assez d'intelligence pour garder le silence et de patriotisme pour l'imposer à ceux qui ne se tairaient pas. [...] J'espère que cette fois ils se sentiront pris jusqu'aux entrailles, qu'ils comprendront bien que notre lutte c'est la leur, qu'ils ne doivent pas avoir d'autre pensée que de combattre avec nous, de se défendre avec nous, de vaincre avec nous, qu'ils ne doivent vivre que pour ça, travailler que pour ça, et tout ramener à ça<sup>69</sup>.

C'est une critique que Tuffrau propose encore une fois dans le récit « Permissionnaires » : lorsque les poilus quittent la tranchée pour une courte permission en ville, ils sont transférés dans une autre réalité. L'aise, le confort et les divertissements des habitants de la ville, qui se déplacent commodément d'un événement mondain à un autre, mortifient les soldats et embrasent leurs âmes. Tuffrau reporte leurs conversations :

— Jamais tu ne croirais que nous sommes en guerre. Plus elle dure, plus ils

---

<sup>67</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre années sur le front*, p. 168.

<sup>68</sup> TUFFRAU, P. « En écoutant le canon de Verdun », *Carnet d'un combattant*, p. 67.

<sup>69</sup> *Ibid.*, pp. 68, 69.

Le public comprendre les intentions du Lieutenant. En 1916, une lectrice lui écrit : « Il faut une somme de souffrances profondes, il faut nous montrer ce que c'est que la guerre et qu'avec nos bénédictions nos armes doivent se mêler, il faut avoir le cœur meurtri puisque vous souffrez tous comme des damnés... » ADOUIN-ROUZEAU, Stéphane Préface à 1914-1918 - *Quatre années sur le front*, p. 15. Lettre conservée dans les Archives Française Cambon.

s'amuse : des magasins éclairés, des autos superbes, des femmes chics avec petits chapeaux [...]. Du monde plein les théâtres, plein les métros, plein les cafés... Et quand j'ai essayé de dire que nous autres n'étions pas toujours sur des roses, sais-tu ce qu'ils m'ont répondu ? « Tout de même, vous avez bonne mine. »<sup>70</sup> [...]

La perpétration d'une longue guerre, a aggravé la situation économique européenne : à cause de la hausse des prix, les simples soldats en permission, ne pouvant se permettre les frais de séjour, sont souvent obligés à travailler<sup>71</sup>. Dans son carnet, Tuffrau, grâce à son perçant esprit observateur, reporte les discours de deux soldats :

*Avocourt, Boyau de l'Église, 12 janvier 1917.* L'eau du dégel pénètre partout. [...] Je m'étais abrité ce matin dans une cuisine enfumée et j'entendais deux hommes philosopher en pelant des pommes de terre : « C'est bien, les perms, mais il faut compter avec les personnes qui ne peuvent pas recevoir. Tu arrives en perm, ta femme plaque son travail pendant six jours pour être avec toi ; ça fait donc six jours sans gagner. Et la vie te coûte tout de suite 10 frs par jour, à Paris... » « Bien sûr, dit l'autre, si j'y allais trop souvent, en perm, je serais forcé de travailler. » —Je sais que cela arrive à plusieurs : dès le lendemain de leur arrivée, ils cherchent du travail<sup>72</sup>.

La hausse des prix se manifeste tant dans les denrées alimentaires que dans les matériaux industriels : l'offre de biens de consommation est réduite, la production agricole est interrompue et les matières premières sont maintenues sous monopole, ce qui alimente la spéculation et l'exploitation. Tous ces facteurs et d'autres encore, conduisent à un appauvrissement général et à l'endettement de l'État français auprès des créanciers étrangers<sup>73</sup>. Dans son carnet, Tuffrau revenu de permission, fait état de la et de la vie à Bordeaux, qu'il confronte à celle de Paris :

*Boncourt, 14 mai 1917.* Retour de permission. [...] Bordeaux me semble plus gai que Paris. Cela tient à des conditions de vie sans doute moins dures. Les visages, à Paris, ont l'air lassé, préoccupé. Pourtant, à Bordeaux, la vie économique devient dure du fait de la guerre sous-marine. Beaucoup moins

---

<sup>70</sup> TUFFRAU, P. « Permissionnaires », *Carnet d'un combattant*, pp. 149, 150.

<sup>71</sup> SPIJKERMAN, Rose « Émotions et moral dans les tranchées belges, 1914-1918 » *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Presses Universitaires de France n° 272, 2018, pp. 16, 17.  
<https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2018-4-page-5.htm>

<sup>72</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre années sur le front*, pp. 139 - 140.

<sup>73</sup> « L'inflation en France depuis 1914 » dans *Études et conjoncture - Union française / Économie française*, 6<sup>e</sup> année, n° 3, 1951, pp. 21, 24-25.  
[https://www.persee.fr/doc/estat\\_1149-3720\\_1951\\_num\\_6\\_3\\_8543](https://www.persee.fr/doc/estat_1149-3720_1951_num_6_3_8543)

de marchandises sur les quais [...].

À Paris, renchérissement de 75 à 150 % sur tout, et des inquiétudes pour l'avenir, qui poussent tous ceux qui le peuvent à accumuler<sup>74</sup>.

---

<sup>74</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre années sur le front*, p. 154.

#### 4.1.4 Les paysans et la terre

Les récits « La terre », « Sous les ruines » et « La mère Legrand » traitent de la ténacité des humbles paysans : Tuffrau reporte leurs témoignages, la perte de leurs proches et de leurs terres, et leur attente patiente d'une paix lointaine.

« La Terre » décrit les jours de repos du poilu, qui passe son temps à se promener sur les routes de campagne : Tuffrau observe la nature et les champs, où les hommes ont hâte de retourner. Toutefois, la tranquillité est perturbée par les rafales incessantes des mitrailleuses et des batteries : la guerre ne laisse personne en paix.

« Sous les ruines » relate l'existence tourmentée des civils, qui souffrent à la vue de leurs maisons et de leurs champs détruits, emprisonnés dans les abris souterrains. Tuffrau sait que l'impact effrayant de la guerre, dans leur vie et dans leur terre, persistera dans le futur :

Je ne veux pas leur faire de peine, mais je doute qu'ils puissent, avant des années, récolter quelque chose dans ces terres brûlées, empoisonnées, fracassées, dont le sous-sol s'étale aujourd'hui au soleil<sup>75</sup>.

Dans « Les campagnes courageuses », la critique s'adresse à nouveau aux habitants de la ville, opposés aux humbles villageois, « les femmes et les vieilles gens de la campagne », qui travaillent péniblement, à cause du manque de main-d'œuvre, les jeunes hommes étant partis à la guerre :

Travailler : ç'a été leur mot à tous, qu'ils vivent dans l'attente des vivants ou dans le souvenir des morts. Maintenant qu'une fois encore les moissons vont mûrir sans le concours des jeunes hommes, il faut remercier les femmes et les vieilles gens de la campagne parce qu'ils n'ont pas désespéré. Nous, les soldats, nous les saluons. Ne sont-ils pas nos frères ? Comme nous, ils ne récriment guère, ils interrogent peu, ils acceptent, ils disent : « Faut-il qu'ils soient forts, ces Boches ! » Et ils travaillent. Cela vaut mille fois votre nervosité, ô gens de la ville ! Ils se battent aussi, ces gens-là.<sup>76</sup>

Dans les récits du Lieutenant E.R., l'absence de préjugés est perceptible : c'est la persévérance, la détermination et la modestie des paysans, des hommes peu cultivés et marginalisés, la bonne fortune de France. Dans le récit « La boue dans la tranchée », Tuffrau le remarque explicitement :

---

<sup>75</sup> TUFFRAU, P. « Sous les ruines », *Carnet d'un combattant*, p. 46.

<sup>76</sup> *Ibid.*, « Les campagnes courageuses », pp. 280, 281.

Le courage était jadis une chose étincelante et joyeuse, et certes il le redevient encore, les jours de combat. Mais au cours de cette longue guerre, il s'est chargé de vertus moins éclatantes : la patience, la ténacité, la résignation, toutes vertus que la France avait en réserve dans ses campagnes et qu'elle ne montrait pas. Ce qui la sauve, c'est qu'elle est, avant tout, un peuple de paysans<sup>77</sup>.

Dans ses carnets, le travail des paysans a un impact positif sur la nature, il la bonifie, la fertilise et l'enrichit. En revanche, la belligérance a un effet corrompateur, toxique et nocif :

*Rembertcourt, 23 août 1914. [...] Une chose étrange et très grande, c'est la sérénité des champs dans cette attente fiévreuse : les paysannes bottellent l'orge, l'avoine ; les hommes moissonnent ; je vois en face l'éclair régulier d'une faux ; en haut de la côte, une charrette, attelée d'un cheval blanc, charge des bottes. Les soirs sont merveilleusement calmes. Toutes les teintes du crépuscule se fondent sur les bois. Quel contraste avec l'œuvre de mort qui se prépare !<sup>78</sup>*

Tuffrau ne décrit pas une nature primitive, intacte et sauvage, mais une nature rurale, travaillé, domestiquée<sup>79</sup>. L'œuvre des agriculteurs est en harmonie avec le cycle de la vie : la nature et les paysans sont calmes, sereins et donc pacifiques. Rien à voir avec la belligérance, « l'attente fébrile » et « l'œuvre de mort qui se prépare », antithèse de la vie et du travail.

L'environnement de la Grande Guerre, conflit moderne et industriel, est paradoxalement la campagne : les hommes se retrouvent en proximité de la nature, dans une relation nouvelle que peu d'entre eux avaient connue auparavant<sup>80</sup>. Les paysages, et en particulier les champs travaillés, assument un éclairage différent aux yeux des hommes, comme le souligne encore une fois Tuffrau dans ses carnets :

*Tréveray, 8 juin 1917. [...] je pensais, en regardant de haut briller au soleil le canal, les toits des villages, ou s'étaler les terres labourées, que toutes ces choses marquées par le travail humain ont repris pour moi un intérêt qu'on leur refusait avant la guerre, par goût romantique des ruines, du désordre, du pittoresque dont on est actuellement saturé<sup>81</sup>.*

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, « La boue dans la tranchée », p. 20.

<sup>78</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre Années sur le Front*, pp. 33-34.

<sup>79</sup> SCHOENTJE, Pierre « Images de la nature dans les romans de la Grande Guerre : esquisse d'une typologie », *Études littéraires*, vol 42, n° 2, 2011, pp. 123-138.  
<https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/2011-v42-n2-etudlitt0162/1011525ar.pdf>

<sup>80</sup> *Ibid.*, pp. 123-124.

<sup>81</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre Années sur le Front*, p. 156.



#### 4.1.5 L'espérance dans l'avenir

La tuerie de la Grande Guerre ne déstabilise pas l'esprit de Tuffrau qui se montre optimiste envers l'avenir. La nature représente pour lui l'espérance pour un radieux futur et devient personnification divine. Dans le récit « Pâques fleuries », un splendide matin délivre la fraternité et rétabli la concorde entre les hommes :

[...] La magnificence de ce matin agit à la façon d'une trêve de Dieu ; il semble que les hommes n'aient plus rien d'âpre ni de belliqueux dans le cœur<sup>82</sup>.

Dans « Anticipations », le printemps nourri l'espoir et régénère l'esprit. Tuffrau en capture l'essence avec une description vivante des églises médiévales qui, détruites par les bombardements, brillent sous le soleil d'avril :

Comme le soleil d'avril atténue toutes les tristesses ! Il dore les murs de l'église romane, labourés par les éclaboussures d'acier ; il caresse les pigeons qui roucoulent au bord de la brèche ouverte et fait étinceler ceux qui s'envolent hors du clocher par le trou d'obus béant dans les tuiles. Les bourgeons des lilas pointent hardiment vers les fenêtres cintrées aux colonnettes rompues. Tout autour, les vergers fleurissent ; les horizons sont bleus, les routes sont roses ; toutes les couleurs du printemps, crémeuses comme des touches de gouache, sont éparpillées dans la campagne verdissante<sup>83</sup>.

À la manière d'un peintre paysagiste, et peut-être sous l'influence de sa femme, Tuffrau dépeint des descriptions pittoresques et bucoliques. Il choisit des teintes vivaces pour ses petits tableaux : bleu, rose et vert, couleurs qui symbolisent son espoir d'un avenir heureux et son attachement à la vie.

Il semble faire écho aux propos de la *Chronique de la Grande Guerre* de Barrès<sup>84</sup> : si les merveilles du génie français ont été détruites par le conflit, le génie créateur de la France a survécu et renaît avec la nouvelle saison<sup>85</sup>.

---

<sup>82</sup> TUFFRAU, P. « Pâques fleuries », *Carnet d'un combattant*, p. 166.

<sup>83</sup> *Ibid.*, « Anticipations », p. 107.

<sup>84</sup> Maurice Barrès : Charmes, 17 août 1862 - Neuilly-sur-Seine, 4 décembre 1923. Écrivain et homme politique français.

<sup>85</sup> BECKER, Annette « Les paysages de la Grande Guerre, entre mémoire et imaginaire (1914-2014) », *Paisajes de guerra : Huellas, reconstrucción, patrimonio (1939-años 2000)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2019, paragr. 19.

<https://books.openedition.org/cvz/8449?lang=fr>

Tuffrau survit aussi grâce à cet « espoir secret<sup>86</sup> » qu'il garde tout au long du conflit, à son optimisme, à son absence de résignation, à cette espérance qu'il cherche, et trouve, dans la nature. Dans ses carnets, la marche des hommes à travers les bois est accompagnée, parmi les sifflements des balles ennemies et les gémissements des blessés, par le chant des oiseaux :

*Carency, 18 mai 1915.* [...] Un rossignol, dans les bois ou cheminant toutes ces ombres, ne s'est pas arrêté de chanter<sup>87</sup>.

*Jardin-Fontaine, 19 mars 1917.* Journée de bonheur et de grands espoirs ! [...] Il fait un temps de printemps, à la fois brumeux et léger. Les oiseaux chantent dans les ruines de Verdun et dans les arbres des remparts. Et malgré ma nuit écourtée, je me sens l'âme légère et gonflée d'espoir<sup>88</sup>.

---

<sup>86</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre Années sur le Front*, p. 158.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 148.

#### 4.1.5.1 L'avenir de la littérature

Dans le récit « Anticipations », le sergent Lantier croit fermement que la guerre aura paradoxalement un effet positif sur l'art français : elle donnera l'inspiration qu'était absente auparavant. Il constate le passage d'une génération d'historiens, qui analyse passivement les époques passées, à une génération de créateurs et d'inventeurs, qui construit activement et collectivement sa propre histoire :

« En vérité, je le prophétise : nous vivons des heures qui nous régénèrent. Nos écrivains auront maintenant quelque chose à dire : et ce sera la fin du maniérisme, des descriptions sans fin, du bavardage curieux et raffiné qui prétendaient compenser l'insuffisance des sujets et pesaient sur eux comme une parure barbare. Nous aurons un style sobre, cru, vigoureux, pourquoi ne dirais-je pas militaire ? [...] Nous étions des générations d'historiens. Nous recensons, dans la molle sécurité de nos cabinets, les grands faits et les grandes œuvres des siècles passés [...]. Voilà que nous sommes appelés à créer aussi de l'histoire. »<sup>89</sup>

C'est évident que la génération des combattants a connu un changement radical dans sa perception de la réalité et de l'histoire : auparavant la guerre, elle analysait les événements à travers une observation stérile et individuelle, détachée de la réalité ; après la guerre, elle devient une génération pionnière, qu'influence l'histoire et maîtrise l'art.<sup>90</sup>

Tuffrau le répète à plusieurs reprises aussi dans ses carnets : les souffrances de la guerre ont donné aux survivants un amour exceptionnel pour leur patrie, que la postérité ne connaîtra probablement jamais.

*Droizy, 28 mars 1915.* Quelle notion vivante de la patrie nous avons tous en nous, sans nous le dire parce qu'ici on ne fait de grands mots ! Je suis sûr que cet amour très ardent restera vivace dans toute notre génération, parce qu'elle aura souffert et lutté pour elle. Mais cet amour s'affaiblira sans doute dans les générations qui suivront parce qu'elles profiteront de la patrie. Alors les hommes feindront de se détacher d'elle, ils se lanceront dans les controverses

---

<sup>89</sup> TUFFRAU, P. « Anticipations », *Carnet d'un combattant*, pp. 112-114.

<sup>90</sup> C'est un discours que Tuffrau reprendra plus tard dans son *Remaniement et Complément pour la période 1850-1950* de l'*Histoire de la Littérature Française* de Gustave Lanson, p. 1335 :

« La Guerre et la Poésie ? Ce sont les deux sœurs », disait le clairvoyant Giraudoux. Et Diderot, plus explicite : « Quand verra-t-on naître des poètes ? Ce sera après les temps de désastres et de grands malheurs, lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations ébranlées par des spectacles terribles peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. [DIDEROT, *De la poésie dramatique*, 1758.]

idéologiques et paradoxales que nous affectionnions jadis. Mais nous qui avons connu l'angoisse de voir les Allemands devant Paris, qui les avons battus à la Marne, qui avons vu tomber les camarades pour ces grands combats de la liberté, nous l'aimerons parce que nous la créons, parce que nous la faisons avec nos deuils, nos efforts, nos sacrifices. Elle est faite de notre chair et de notre sang<sup>91</sup>.

Il semble que les combattants, pour surmonter les épreuves de la guerre, se soient projetés dans l'espoir d'un avenir meilleur. Cette vision très positive de l'avenir devra malheureusement se confronter aux évènements effroyables de la Seconde Guerre mondiale<sup>92</sup> :

La première guerre n'avait mutilé que les corps et s'était terminée sur un grand espoir. L'âme, cette fois-ci, a été profondément blessée et la cicatrisation sera longue<sup>93</sup>.

Lorsque d'une conversation avec le capitaine Taboureau<sup>94</sup>, une autre analyse très intéressante sur l'avenir de la littérature est proposée :

*Cohan, dimanche 12 août 1917.* Je suis allé déjeuner à Vézilly, chez le capitaine Taboureau — Jean des Vignes Rouges —, du 31. Après le repas, nous avons causé devant le village, surmonté d'un vieux clocher carré, gris comme une tour bretonne, auquel les mousses mordorées mettent des reflets de velours.

Ce que sera la littérature, après la guerre ? Elle sera ce que seront les conditions sociales, dit Taboureau. Après la guerre, le bouleversement de tout sera tel, tant d'intérêts contraires, de questions sociales prendront à la gorge, que l'on n'aura plus le temps de lire que les livres qui serviront ou combattront une cause. D'après Anatole France, les questions sociales envahiront la littérature. Il y aura ainsi le roman de l'évadé, du mutilé, de l'envahi.

Les vieilles familles bourgeoises n'existent plus.[...]

Nous nous « américaniserons » : cinéma, théâtre, succès de livres très médiocres.

---

<sup>91</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 74.

<sup>92</sup> « Il est évident que, dans le désordre des doctrines qui se heurtent et se combattent, l'humanité est à la recherche d'un système de croyances et d'idées qui refasse son unité, rompue par les révolutions et les guerres.

Les vingt ans qui se sont écoulés entre l'armistice de 1918 et la deuxième guerre mondiale comprennent donc, comme B. Crémieux l'a très bien dit, une période d'inquiétude et une période de reconstruction, trop vite interrompue. » TUFFRAU, P. *Remaniement et Complément de l'Histoire de la Littérature Française* de p. 1214.

<sup>93</sup> TUFFRAU, P. *Remaniement et Complément de l'Histoire de la Littérature Française*, p. 1331.

<sup>94</sup> Jean Taboureau : Bligny-lès-Beaune, 29 avril 1879 – Versailles, 14 août 1970. Officier supérieur, magistrat de justice militaire et professeur à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Écrivain, poète et critique d'art sous le pseudonyme Jean des Vignes Rouges. Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean\\_Taboureau](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Taboureau)

Les femmes seules, peu aptes aux questions sociales, continueront à lire, — les « marchands d'amour », à débiter leurs fades produits.

Quels seront les lecteurs des livres sérieux et désintéressés ? Peu nombreux. Cependant il y aura encore des gens qui voudront s'arracher à l'aspect quotidien des choses. Que liront-ils ? — Mais, en général, on n'aura plus le temps de lire.

Toutes ces perspectives ne me sourient guère. Taboureau, lui, sans éducation classique, s'y complaît ou les accepte sans chagrin. Il n'est pas artiste<sup>95</sup>.

Aveuglé par le patriarcat, Jean des Vignes Rouges n'a pas prévu l'engagement futur des femmes dans les affaires sociales et les a reléguées à la lecture de *romans d'amour*. Malgré cet oubli, il y a du vrai dans le discours du capitaine : il prophétise une société basée sur la vitesse, où le temps sera compté. Une société américanisée, qui préfère le cinéma et la radio à la lecture (du moins au livre papier), où régneront la médiocrité des œuvres et l'homologation de l'art. Une vision plutôt pessimiste de l'avenir, mais pas irréaliste.

Tuffrau, pris dans la vague d'espoir déclenchée par la Première Guerre mondiale, n'est pas satisfait des pronostics de Taboureau. Toutefois, après la Seconde Guerre mondiale, il aborde certaines de ces questions dans son *Remaniement*. Il se penche ainsi sur « l'état de la littérature en 1951 ».

D'un point de vue social, il conçoit que la littérature a encore besoin de temps pour se remettre du désastre apocalyptique de la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, elle est affaiblie également par des ennemis internes : le cinéma, la radio et la télévision menacent son existence.

Il est vrai que nous ne « respirons » pas encore ; à peine remis du cataclysme, nous en redoutons d'autres ; [...] La vitalité de notre littérature, si manifeste entre les deux guerres et suspendue par les événements, commence à reprendre avec force ; [...] À moins que... le cinéma ne confisque ces immenses sujets et la partie imaginative de la littérature, tandis que la radio annexerait la partie abstraite, les deux se conjuguant dans la télévision : chose déjà faite. Sera-ce la fin de la littérature, apparemment vidée de sa substance par ces moyens sensoriels nouveaux ? [...] Les adaptations des romans et des pièces à l'écran ne se comptent plus. Il est certain que la puissance de choc de l'image dépasse celle de la phrase, car elle atteint immédiatement et directement notre sensibilité sans emprunter le détour de l'intelligence qui doit transformer en représentation visuelle les mots, signes abstraits, et les rapports entre les mots ; le cinéma nous évite cette fatigue, qui n'est du reste pas sans profit ;<sup>96</sup> [...]

---

<sup>95</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, pp. 163-164.

<sup>96</sup> TUFFRAU, P. *Remaniement et Complément de l'Histoire de la Littérature Française*, p. 1335.

Ces « moyens sensoriels nouveaux », aussi puissants soient-ils, ne peuvent remplacer la suprématie de la littérature, l'influence qu'elle seule exerce sur l'esprit humain, son caractère inexhaustible, l'expérience formatrice qu'elle procure et la réflexion qu'elle inspire :

Mais la littérature seule peut [...] analyser la substance morale des personnages, ou suggérer l'imprécis, ce qui a bien son charme, ou éveiller, par l'agencement des mots, des résonances d'une tonalité et d'une amplitude particulière. La richesse d'un grand livre est inépuisable. On voit une fois la *Chartreuse* au cinéma, on peut la relire vingt fois sans la trouver identique. J'ajoute qu'on la relit à ses heures, en s'arrêtant sur la page qu'on aime, en y revenant. Plaisir profitable, car la méditation seule instruit et l'on ne médite que sur l'immobile et le cinéma est un glissement ininterrompu<sup>97</sup>.

La littérature nourrit la ment tandis que le cinéma :

Il endort la pensée, la radio la disperse. Du moins chez l'auditeur ordinaire, qui absorbe passivement tout ce que débite son poste. L'auditeur cultivé, qui choisit parmi les émissions, peut en tirer un réel profit ; moindre toutefois que d'une lecture faite à loisir sur la question qui l'intéresse, avec la possibilité de s'arrêter sur les points importants et d'y réfléchir<sup>98</sup>. [...]

Tuffrau souligne enfin la capacité du cinéma et de la radio à suggestionner le téléspectateur et donc à le distraire. Ces nouveaux médias sont de puissants outils de propagande, capables d'influencer rapidement la collectivité et par conséquent de la contrôler :

Cinéma et radio sont par excellence des instruments de distraction collective, de propagande aussi, incomparables pour enrégimenter les esprits ; il est curieux de constater comment, dans les grandes évolutions humaines, tout concourt, tout converge vers la même fin. Dans les deux cas, ce qui est en péril, c'est la concentration de la pensée, la lente réflexion, l'indépendance du jugement que permet encore le livre, pendant le temps, peut-être mesuré, où la lecture restera ce « vice impuni.... »

Tel semble être l'état de la littérature en 1951<sup>99</sup>.

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 1336.

<sup>98</sup> *Ibidem.*

<sup>99</sup> *Ibidem.*

## 4.2 Les thématiques spécifiques des carnets

Les récits de Tuffrau, tout en révélant son extraordinaire talent d'observateur et d'écrivain, évoquent les qualités les plus nobles du soldat français : la discipline, le sens moral, le lien fraternel... Par contre, ils passent sous silence les critiques adressées aux chefs, la brutalité et les terribles conditions sanitaires, les hésitations et les méandres de la psyché du soldat.

On comprend donc ce que voulait dire Norton Cru lorsqu'il affirmait que les récits « passent légèrement sur les horreurs ou sur les fautes pour insister surtout sur les grandeurs et les vertus<sup>100</sup> ». L'auteur lui-même le reconnaît dans son carnet personnel du 19 mars 1917 :

Je pense écrire, après la guerre, un autre *Carnet : Portraits de soldats et scènes de guerre*, violent celui-ci parce que j'y mettrai toutes les choses vues dont je me suis interdit de parler, et, notamment, les égoïsmes des chefs, ce qui m'a bien souvent frappé<sup>101</sup>.

Bien que Tuffrau n'ait pas réalisé son projet, ses carnets nous livrent également une vision complète de la violence qui régnait dans le champ de bataille : les paragraphes suivants analyseront certains aspects de l'existence dans les tranchées que Tuffrau mentionne *exclusivement* dans ses carnets.

Les premiers paragraphes examineront la critique virulente de Tuffrau à l'égard de l'État-Major et introduiront l'épouvantable existence du soldat dans la tranchée. Les paragraphes suivants aborderont le portrait que Tuffrau dresse des bombardements au gaz et nous effectuerons enfin un examen général de la psyché du combattant, vexée par la guerre.

---

<sup>100</sup> ADOUIN-ROUZEAU, Stéphane, préface à *1914-1918 - Quatre années sur le front*, p. 16.

Voir aussi 2.4.1

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 20.

#### 4.2.1 La critique envers l'État-Major

Pendant la guerre, alors que la censure empêchait toute critique à l'État-Major, Tuffrau livre ses mécontents dans ses carnets. Les reproches à l'égard des décisions égoïstes des chefs sont fréquents et, plus la guerre avance, plus les réprimandes se font dures :

*Boyau du Poivre, 4 avril 1917.* [...] pour ces grands chefs, nous ne sommes que des numéros, des entités auxquelles on porte peu d'intérêt. Nous n'existons pas en chair et en os<sup>102</sup>.

Dès les premiers mois du conflit, les soldats comprirent vite que les chefs étaient plus intéressés à leur propre ascension hiérarchique qu'à la vie des soldats :

*Mardi 6 octobre 1914.* [...] Beaucoup de ces chefs de l'active n'ont guère le respect de la vie de leurs hommes : ils veulent leur victoire, ou des galons<sup>103</sup>.

*Soissons, 5 janvier 1915.* [...] Voilà la grande misère : c'est que beaucoup d'officiers d'active voient plutôt le galon que le résultat. Et ce qui est monstrueux, c'est qu'ils se servent pour cela des vies humaines<sup>104</sup>.

L'État-Major exigeait une obéissance et une discipline inconditionnelles et recourait souvent à des actes d'intimidation psychologique<sup>105</sup>. L'un des principaux reproches que les soldats adressent aux chefs est leur totale absence de « contact avec les choses de la guerre<sup>106</sup> » et leur détachement de la réalité :

*Sarcy, 6 janvier 1916.* [...] Il serait évidemment nécessaire de mettre dans les états-majors des gens qui sachent ce que sont une relève, une tranchée, une attaque<sup>107</sup>.

Les décisions de l'État-Major s'adossent sur une profonde méconnaissance du champ de bataille. En raison de ces analyses inexactes, ils prennent obstinément des décisions ineptes :

*Bouvancourt, 18 janvier 1916.* [...] Il y a des chances que nous soyons de

---

<sup>102</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre Années sur le Front*, pp. 150-151.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>105</sup> Méthodes d'intimidations que les généraux utilisent également contre Tuffrau, comme il note dans ses carnets le 16 mars 1917 : Le général me dit [...] : « Le pays exige ce nouvel effort... » [...] « Pourquoi le 246 ne ferait-il pas cet effort, quand les autres régiments le font ? », *Ibid.*, p. 146.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 110.



l'offensive de printemps. On irait une fois encore de grand cœur, si l'on sentait que nos grands chefs ont une idée stratégique étudiée intelligemment, avec le désir de proportionner les pertes au résultat ; mais je crains bien qu'ils visent surtout à satisfaire l'opinion et à sauver la face<sup>108</sup>.

*Boyau Dubois, 29 novembre 1916. [...] C'est une chose démoralisante que de voir la bonne volonté des gens des tranchées perpétuellement annihilée par l'incurie ou les lenteurs des gens de l'état-major...*<sup>109</sup>

La critique aux « notes stupides<sup>110</sup> » de chefs est peut-être le sujet le plus débattu entre soldats : Tuffrau note dans ses carnets les jugements des poilus, leurs remarques et sentiments. Ces discours sont exceptionnels tant la voix, la nuance et l'expression des souffrances des hommes résonnent entre les pages : au moment de la lecture, on est catapulté dans l'univers de Tuffrau. Un scénariste n'aurait aucun mal à adapter ces dialogues au cinéma. On proposera ici quelque citation de ces entretiens.

Au cours d'un repas, les hommes évoquent un épisode qui a peut-être projeté Tuffrau dans l'imaginaire épique de *Guillaume d'Orange* : le divisionnaire Bonnet, le colonel de Giselles des zouaves et le général de Membré agissent en héros populaires lorsqu'ils s'opposent courageusement aux ordres fous et corrompus de l'État-Major.

*Mardi 6 octobre 1914 [...] à midi, Tournier, Dufraissex, Buizard et moi, faisons un vrai repas assaisonné par une causerie libre, où tout le monde tombe d'accord sur l'incapacité criminelle du général L. qui crie, ordonne, tempête, et personnellement s'engage très peu. Beaucoup des chefs de l'active n'ont guère le respect pour la vie de leurs hommes : ils veulent leur victoire ou des galons [...] Quant au divisionnaire, on raconte sur lui diverses anecdotes, notamment la scène épique, le matin ou le 246<sup>e</sup> avait reçu l'ordre d'attaquer. Dans le château de Vauxrot s'étaient groupés les colonels des régiments. Bonnet, le commandant, très cassant : « Jamais je n'accepterai la responsabilité de mener mes hommes à la boucherie : qu'on me donne un ordre écrit. Et prenez vous-même la tête des troupes ! » « N. de D. ! j'ai donné l'ordre de marcher. Vous refusez ? » « Je ne refuse pas. Vous me donnez l'ordre d'aller me faire tuer : je vais y aller. Mais j'emmène 2000 hommes avec moi. » Et le colonel des zouaves de Giselles, toujours courtois et ironique, intervenant pour jeter la goutte d'eau : « Mon général, vous ne vous rendez pas compte de leurs positions ; elles sont imprenables. Ça m'a déjà coûté quatre cents hommes. Venez les voir. » Enfin le mot qui a emporté tout a été celui du général de Membré, levant tout à coup sa haute taille maigre, un peu voûtée :*

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, pp. 110 -111.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 120.

« Mon général, ce serait de l'assassinat ! »<sup>111</sup>

Tuffrau prend également note du commentaire sévère de Noël, capitaine du 204<sup>e</sup> régiment, « très sympathique, les yeux moqueurs et intelligents<sup>112</sup> » . Mécontent et inquiet, Noël a compris que son sort repose sur les décisions égoïstes de généraux qui, commandant depuis l'arrière, ne connaissent rien à la guerre :

*Soissons, 15 novembre 1914.* [...] Comme nous tous, il trouve idiot et criminel l'ordre d'attaque, alors que la crête militaire n'est pas encore occupée ; il le dit sans colère, l'air demi-souriant et sceptique : « D'ailleurs, au train dont vont les choses, je n'espère pas en revenir. Vous y comptez, vous ? Eh bien, je vous souhaite bonne chance... Pour moi, je sais que je suis condamné à mort. Et pourtant, j'ai des intérêts, et pas petits, à protéger. Mais nous sommes condamnés par nos généraux, je vous le répète. L'impéritie et l'égoïsme des généraux de 1870 renaissent, quoi qu'on en dise. Et c'est partout ainsi. Tenez, voilà une carte que m'envoie un camarade, capitaine dans l'Est : *Vive l'esprit d'offensive et l'imbécillité des stratèges !* Les gens qui ordonnent ça de l'arrière n'ont pas vu le terrain. Ils cherchent du galon, et une citation dans les journaux. »<sup>113</sup>

Tuffrau note une autre scène tragique : le lieutenant Dufraissex, sous le feu des Allemands, a perdu 130 hommes, est entouré de cadavres et se trouve dans un état de détresse extrême. Dans cet instant, Dufraissex crie pour signaler sa position et rappelle à Tuffrau sa réaction à la mort de Nérot :

*Carency, 23 mai 1915* [...] Dans le boyau, à côté, tassés, ne pouvant bouger, il y a la deuxième pièce, des gens de la 21<sup>e</sup>, de la 23<sup>e</sup>, et Dufraissex, la figure chavirée et la voix pleine de larmes : « Crois-tu, Tuffrau, mes pauvres petits gars, il m'en manque 130, tu entends, 130. Ils étaient magnifiquement partis, avec un élan admirable... Tu te souviens, je t'ai vu pleurer une fois, à Crouy, mon pauvre vieux ; eh bien, moi, ici, je deviens fou. Que veux-tu que je fasse, si je suis attaqué ? Mais le commandant ne se rend pas compte... Dis-lui que je suis embouteillé, mes hommes sont épuisés. Envoie-moi à manger, je n'ai rien dans le ventre depuis 24 heures. » Tout cela à voix étouffée, à six mètres de distance, par-dessus un tassement humain de gens immobiles, et en se courbant, à cause des balles allemandes qui claquent dans le parapet.[...] Pour nous tous, c'est de la folie<sup>114</sup>.

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, pp. 52-53.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 81.

#### 4.2.2 La tranchée

Dès l'automne 1914, le front se stabilise et le conflit devient une guerre de position : afin de se protéger des tirs de l'artillerie, les soldats creusent dans le sol des tranchées, ou ils s'enfoncent et où ils demeurent à couvert. Dans ces boyaux, les conditions de vie deviennent rapidement épouvantables : les hommes sont entourés de mort et désolation. La tranchée devient un véritable ennemi du soldat qui est toutefois ignoré par la presse et, par conséquent, méjugé par l'arrière.

Les soldats essaient de s'adapter à cette situation critique. Cependant, leurs vêtements et leurs équipements se révèlent inaptes face aux conditions de vie critiques : pendant l'hiver, ne pouvant échapper au froid, plusieurs milliers de soldats souffrent de froidure de pieds » ou « pieds gelés<sup>115</sup> », condition que les immobilise et entraîne souvent des gangrènes.

*Boyaux Dubois, 29 novembre 1916.* Terrain gelé. Glace dans les trous d'obus. Le jour se lève de meilleure heure. En quittant Albony, je voyais les tranchées allemandes couvertes de frimas. Des pieds gelés cette nuit. Beaucoup d'hommes descendent sur le dos des brancardiers<sup>116</sup>.

De même, les incessants tirs d'artillerie disséminaient dans la tranchée les cadavres déchirés et les membres arrachées des combattants qui, pendant l'été, dégageaient une odeur nauséabonde :

*Carency, 18 mai 1915.* [...] Odeur écœurante et amère de charogne et d'incendie, qui me rappelle la Marne. Des hommes enterrent des cadavres dans une vaste fosse ; mais il doit y en avoir partout, qui sentent, sous les décombres. À la sortie du village, trois corps à demi nus, rigides et gauches, sont alignés contre des brancards dressés le long du talus. De temps en temps, le génie fait exploser un obus dans les ruines. Au-delà, dans les champs traîne un matériel innombrable<sup>117</sup>.

*Carency, 23 mai 1915.* [...] En avant de la pièce, à quatre mètres, des cadavres de chez nous, tout noircis, des hommes du 276 qui ont été tués avant notre relève. Pour arrêter la charge allemande, il fallait faucher à travers ces cadavres ; et le feu déchiquetait les pauvres corps, renvoyait à la figure des miens d'ignobles éclaboussures. Le bras d'un de ces cadavres est troué comme

---

<sup>115</sup> L'« affaire des pieds gelés », La Grande Guerre vue des commissions du Sénat, Sénat.fr : <https://www.senat.fr/connaitre-le-senat/lhistoire-du-senat/dossiers-dhistoire/la-grande-guerre-vue-des-commissions-du-senat/l-affaire-des-pieds-geles.html>

<sup>116</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre Années sur le Front*, p. 132.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 77.

la cire d'une ruche<sup>118</sup>.

*Louvemont, 3 mars 1917.* [...] Profité du brouillard pour faire un tour dans Louvemont ; [...] Quelques cadavres, ou des bouts de membres, jambes, pieds que les rats rongent. Et un matériel innombrable<sup>119</sup>.

Les déchets organiques étaient enterrés dans une fosse commune, qui débordait après plusieurs jours de pluie : les soldats étaient alors enveloppés dans la boue jusqu'aux genoux. Cette gadoue affreuse était l'enivrement idéal pour la reproduction des rats, germes et parasites responsables de maladies contagieuses telles que la fièvre typhoïde, le choléra et la dysenterie :

*Tranchées de Crouy, 28 décembre 1914.* Temps abominable, averses que secouent des bourrasques. Le boyau 5 est un torrent. [...] Vers la gauche, les tranchées deviennent effroyables ; peu profondes, à cause du sol pierreux, elles sont pleines d'eau, sans abris, et à demi comblées par l'éroulement perpétuel des terres qui entraînent avec elles les créneaux. [...] Les hommes s'agitent dans cette glaise gluante qui les enlisse et retient l'eau. Et pas un murmure, une acceptation stoïque, sous les vêtements raidis qui les couvrent<sup>120</sup>.

Les hommes craignaient cette gangue, « l'affreuse boue qui aspire les pieds<sup>121</sup> », qui pouvait vite les immobiliser et les engloutir :

*Froideterre, 16 octobre 1916.* [...] Le travail de nuit sous les obus devient scabreux. Il faut faire vite, piocher dans des cadavres. Cayla, cette nuit, a dû faire *couper en deux* des morts enterrés dans leurs toiles de tente<sup>122</sup>.

De plus, toute hygiène corporelle était impossible : dans ces conditions sanitaires insupportables, une blessure superficielle pouvait se développer en une infection et conduire à la gangrène. Les médecins n'étaient pas préparés à faire face aux maladies extrêmes de la guerre : beaucoup manquaient d'expérience pratique pour traiter les blessures.<sup>123</sup>

---

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>123</sup> Ce paragraphe s'adosse aux études suivantes :

DEBUE-BARAZER, Christine « La gangrène gazeuse pendant la Première Guerre mondiale (Front occidental) », *Annales de démographie historique*, n° 103, 2002, pp. 51-70. <https://www.cairn.info/revue-annales-de-demographie-historique-2002-1-page-51.htm>

*Camp du Fer à Cheval, 22 novembre 1916.* Boue, brouillard. État sanitaire déplorable. Les hommes n'ont pas d'eau, aucun moyen de se laver, et ont dû travailler vingt-quatre heures de suite. « Je n'aurai jamais cru que ce fût ça, l'infanterie », me disait Pourpre, le nouveau médecin chef, venu des hussards. « Il ne faut pas avoir le cœur sensible... »

*Froideterre, 8 octobre 1916.* Pluie, boue, cinquante à soixante malades par compagnie<sup>124</sup>.

---

PERROLAT, Sébastien, « 1914-1918 : la chair à canon. Le corps face aux réalités de la guerre » *Corps saccagés : Une histoire des violences corporelles du Siècle des lumières à nos jours*, Presses universitaires de Rennes, 2009. <http://books.openedition.org/pur/98952>

<sup>124</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 128.

### 4.2.3 Le gaz

Une autre thématique présente *exclusivement* dans les carnets de Tuffrau concerne les attaques à gaz. L'Allemande, leader industrielle, était forte des recherches des chimistes : dès 1915, pour permettre l'avancée de ses troupes, elle avait commencé à déverser dans les tranchées françaises des produits chimiques toxiques, dérivants de l'industrie de colorants, de peinture et de la parfumerie. La disposition de l'État-Major viola les actes de la première conférence de paix de La Haye en 1899 qui interdisaient l'emploi en guerre de gaz asphyxiants et de tout sort des produits toxiques.

Pris à la surprise par les attaques chimiques, nombreux accidents furent causés par un manque d'expérience : souvent, les soldats n'identifiaient pas le gaz et n'endossaient à temps leurs masques<sup>125</sup>.

*Louvemont, 5 mars 1917.* Hier, à 4 heures, gros bombardement boche sur les Chambrettes et au-delà. [...] Il faisait un temps splendide, un ciel bleu, un beau couchant qui dorait les terres brûlées. Mais un vent froid qui vous glaçait. La terre jaillissait vers 378, sous les marmites, à la façon des lames qui s'épanouissent. Au-dessus de nous n'arrêtaient pas de passer ces obus spéciaux que les hommes appellent « obus à roulettes », qui éclatent sans bruit, ne sentent rien, mais peuvent être mortels : plusieurs cas hier. Une batterie arrivait par la route de Bras, au milieu de ces éclatements apparemment sans importance. Un homme n'a pas voulu mettre son masque, sous prétexte qu'il ne sentait rien. Tout coup, vertiges, écume, bave, visage noirci. Il se raidit, il meurt. Moi-même, faisant une ronde plus tard, quand tout fut redevenu calme, j'ai été pris de vertige en traversant le fond des Heurias. Mon guetteur m'a appris que, dix minutes avant, ils tiraient là à obus spéciaux<sup>126</sup>.

Les gaz utilisés pendant les attaques chimiques comprenaient les irritants (gaz lacrymogène, gaz labyrinthe, gaz sternutatoire, gaz vésicant et gaz nauséabond), les suffocants ou asphyxiants et les gaz toxiques. L'ypérite ou gaz moutarde, utilisé dès 1917, est un gaz vésicant liquide très persistant à base de chlore et de brome : il recouvrait la tranchée d'une pellicule invisible qui s'infiltrait partout, en résultant d'une destruction rapide des tissus cellulaires<sup>127</sup>.

*Boyau de Nantes (Quartier Armorique), 24 mars 1917.* [...] Aujourd'hui, les Boches ont lancé des obus à gaz sur des abris à eux que nous occupions : trois tués par le premier obus, tombés rides, bave immonde aux lèvres, les yeux

---

<sup>125</sup> LEROUX, Lucien *La guerre chimique*, Paris : Éditions Spes, 1932, p. 99.

<sup>126</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, pp. 143, 144.

battants, contracturés. Et ceux qui allaient les dégager tombaient aussi comme des masses, pris d'un vertige soudain. Oxyde de carbone<sup>128</sup> ? J'écoutais des rescapés raconter la chose aux téléphonistes : « C'est drôle comme ça prenait vite... Sitôt qu'il y en avait un qui en avait sauvé trois ou quatre, il tombait d'un seul coup. Si on avait pensé que c'était les gaz, on aurait mis nos masques tout de suite. Mais avant ça, il ne tombait que des 150... »<sup>129</sup>.

Pour se protéger du gaz, des mesures préventives furent mises en place, dont la neutralisation des substances intoxicantes avec des réactifs comme le chlorure de chaux, aujourd'hui appelé chlorure de calcium, qui ralentit la réaction du gaz :

*Monastir, 15 novembre 1917.* Je suis allé aujourd'hui à Artois, au Napoléon... Dans les boyaux, des files de cinq à six hommes [...]descendaient, les yeux larmoyants, gonflés, bordés de rouge, d'autres souffrant des bronches. L'intoxication continue. Le chlorure de chaux<sup>130</sup> dont on jette par-ci, par-là une poignée blanche dans le trou des obus ne suffit pas. Impression pénible de ces hommes âgés, barbe poivre et sel, avec tout le barda sur le dos, qui s'en vont, l'air épuisé. Il y a des compagnies réduites à quinze hommes, des compagnies de mitrailleuses qui n'existent plus, des quantités d'officiers qui ont dû partir. Les quelques qui restent sont en piteux état.<sup>131</sup>

Une attaque chimique causant une mort atroce, sort les soldats de leur apathie et ébranle toute la compagnie : Marmier, jeune homme de vingt et un ans, marié et père de famille, est gazé lors d'un bombardement. Le corps mutilé, les cris, la souffrance et la protection insuffisante contre les bombardements et les gazages, sèment la terreur de la souffrance parmi les hommes qui s'identifient à Marmier : connaîtront-ils eux aussi une mort pareille ?

*Jardin-Fontaine, 29 mars 1917*[...] J'ai appris ici d'effrayants détails sur la mort de Marmier. [...] L'obus est tombé à cinq mètres de lui, il a pris toute la charge, acier et phosphore. Il criait à pleine gorge. Son bras gauche étant cassé, un camarade l'a attiré par son ceinturon et le bras droit dans la sape [...] Il était tout entier enduit de phosphore qui brillait sur lui. [...] Marmier criait toujours, se plaignant de partout, appelant sa femme, son enfant, et disant : « Mais qu'est-ce que j'ai dans le ventre ? Du soufre, du phosphore ? » Sans doute en

---

<sup>128</sup> « L'oxyde de carbone s'attaque aux globules rouges du sang. Il se combine à l'hémoglobine qui devient impuissante à remplir sa fonction ordinaire : celle d'absorber l'oxygène de l'air dans les poumons et de le transporter dans tous les organes. [...] Au cours de l'intoxication, il se fait une véritable lutte entre l'oxygène et l'oxyde de carbone pour la possession de l'hémoglobine. [...] L'intoxication massive par l'oxyde de carbone est caractérisée par une chute brusque, avec perte de connaissance et mort rapide. La survie peut laisser, d'une façon prolongée, des nausées, des vertiges, de la céphalée, des convulsions, etc. » LEROUX, L. *Op. Cit.*, pp. 56.57.

<sup>129</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, pp. 148, 149.

<sup>130</sup> LEROUX, L. *Op. Cit.*, p. 27.

<sup>131</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, pp. 174, 175.

avait-il avalé. À la lueur d'une lampe électrique, ils ont vu que le pied gauche était dilacéré, la chair de la cuisse gauche, dont on voyait le fémur, rabattue sur le ventre, le bras gauche cassé, la figure noircie et criblée, un œil crevé... Il a fallu une piqûre pour alléger un peu son martyr. Et c'est à croupetons, dans cet escalier si étroit qu'il n'a pu gagner la tête du blessé, à la lueur dissimulée d'une lampe, que le docteur a fait cette piqûre. Pour le sortir, autre histoire : l'homme qui était à ses pieds a pris la jambe valide, l'homme qui se trouvait à sa tête a passé une toile de tente sous ses aisselles, et c'est ainsi qu'ils ont pu le sortir, l'étendre sur un brancard et l'emporter, sous la menace des obus réguliers. « Personne n'a pu dormir la nuit suivante, disait Getaz, tant ils avaient tous ces cris et cette vision présents. » Il avait vingt et un ans. Sa femme en a dix-neuf. Ils étaient en ménage depuis quatre ans. Il avait une fillette de trois ans...<sup>132</sup>

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, pp. 149-150.



#### 4.2.4 La folie de la guerre :

Dans cette guerre d'usure, « désert sans femme ni famille<sup>133</sup> », ou les hommes passent leurs journées sous les coups incessants de l'artillerie lourde, un certain nombre d'eux tombe dans la folie. La Première Guerre mondiale enregistra le taux le plus élevé de traumatismes neuropsychologiques<sup>134</sup> : c'est un autre thématique que Tuffrau aborde *exclusivement* dans ses carnets.

Les soldats tourbillés et commotionnés souffraient d'ébranlements physiques et nerveux : troubles à l'innervation cardiaque, dyspnée, paralysie, vertiges, tremblements, tics, hallucinations, mutisme, cécité et surdité<sup>135</sup>.

Dans les premiers mois de la guerre, la médecine et la psychologie se démontèrent impréparés face à ces nouvelles pathologies. Les traumatisés neuropsychologiques, qui ne présentaient pas de signes évidents de traumatismes physiques mais souffraient de lésions internes, étaient souvent accusés de simulation et de désertion : plusieurs furent fusillés.

Les soldats tourbillés étaient également victimes de traitements expérimentaux agressifs visant à une guérison rapide : l'électrothérapie, méthode de psychothérapie régressive, utilisée principalement en Autro-Allemagne et en France, était une véritable torture pour les patients : beaucoup mouraient sous le choc du traitement<sup>136</sup>.

L'« usure nerveuse produite par une tension trop prolongée<sup>137</sup> », l'« ennui de cette vie monotone dont on ne voit pas la fin<sup>138</sup> » l'excès d'émotions et les commotions par obus, sont la cause des blessures psychiques et des troubles émotionnels que poussent le soldat vers la folie et parfois vers le suicide.

---

<sup>133</sup> NORTON CRU, Jean *Du témoignage*, p. 100.

<sup>134</sup> TATU, Laurent BOGOUSLAVSKY, Julien *La folie au front : La grande bataille des névroses de guerre (1914-1918)*, Paris : Imago, 2012.

<sup>135</sup> DUMAS, George « Les troubles nerveux et la guerre », *La Revue de Paris*, tome second, mars-avril 1917, pp. 85-113. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17552g/f85.item>

<sup>136</sup> DOUVILLE, Olivier « Des psychanalystes sous la Première Guerre mondiale : de la névrose traumatique à la folie traumatique », *Bulletin de psychologie* mars 2014, n° 531, p. 242. <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2014-3-page-237.htm>

<sup>137</sup> TUFFRAU, P. *1914-1918 - Quatre Années sur le Front*, p. 73.

<sup>138</sup> Ibidem.

Dans ces extraits de son carnet, Tuffrau témoigne les effets psychiques de la guerre sur les soldats. Un soldat expérimente une crise de peur, il est anxieux et agité, un autre souffre d'hallucinations visuelles et auditives :

*Sapinière, 3 juin 1916.* Il y a eu deux cas de folie dans la compagnie de Lhomme. Le soir de la relève, un sergent vient lui dire que X... inquiétait tout le monde. Il le fait venir : « Voilà, mon lieutenant, je suis prêt. Je sais que je dois être fusillé demain matin, j'aime autant y passer tout de suite. » Il a vainement essayé de le raisonner, lui demandant sa faute : « Eh bien, après l'exécution de l'autre jour, j'ai écrit chez moi. On a ouvert ma lettre, et je vais être fusillé. » — « Qu'est-ce que vous aviez donc écrit ? » — « Eh bien, j'avais écrit qu'au bout de vingt mois de campagne, il fallait les chefs soient vraiment cruels pour que mettre quatre de nos camarades au poteau. » Idée fixe. Évacué. Et le deuxième a eu une crise l'autre nuit, en première ligne, dans la tranchée de Verdun. Il prétendait voir l'Étoile de la Paix. Il la voyait verte, les yeux exorbités. Et il tendait l'oreille : « Entendez-vous les cloches ? C'est la paix. »<sup>139</sup>

On dénombre 5000 suicides parmi les soldats français, principalement dans l'infanterie<sup>140</sup>. Dans ses carnets, Tuffrau en témoigne un :

*Froideterre, 2 octobre 1916.* Un homme du 289 s'est suicidé dans un boyau. On l'a retrouvé affaissé, la boîte crânienne sautée, tenant d'une main son fusil, de l'autre la fourche de bois avec laquelle il avait retourné la gâchette. Quatre lettres dans son casque, ouvertes. Une à son capitaine pour s'excuser et le remercier ; une à sa sœur ; une à la société ; et une contenant ses dernières volontés. « Il quitte sans regret cette vie où il n'a connu que des misères et des souffrances. Il n'en peut plus, il est à bout de forces après vingt-six mois de campagne et de soucis domestiques. Il n'est pas un lâche, il aurait pu finir autrement ; mais il n'a pas voulu mourir en soldat, pour que sa femme, qui l'a tant fait souffrir, ne puisse pas toucher l'allocation due aux veuves des soldats morts au champ d'honneur. Il termine en faisant des vœux pour la victoire du pays. »<sup>141</sup>

---

<sup>139</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre Années sur le Front*, p. 120.

<sup>140</sup> DOUVILLE, *Op. cit.*, p. 241.

<sup>141</sup> TUFFRAU, P. 1914-1918 - *Quatre Années sur le Front*, p. 127.



## Conclusion

Dans cette thèse, nous avons proposé une analyse de deux ouvrages de Paul Tuffrau, articulés autour la Grande Guerre : ses récits, publiés dans le recueil *Carnet d'un combattant*, dans lesquels Tuffrau représente le conflit avec un style symbolique et évocateur et ses carnets personnels, partialement publiés dans son ouvrage posthume *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, dans lesquels il donne une vision véritable et brutale du conflit.

Après une analyse des relations personnelles de l'auteur, qui l'ont influencé et lui ont donné une dimension humaine et artistique<sup>1</sup>, nous avons examiné les principales caractéristiques de la Première Guerre mondiale, telles que le développement de nouvelles armes puissantes et l'effet de la propagande dans l'endoctrinement idéologique des hommes<sup>2</sup>.

Afin de motiver le conflit et de le prolonger dans le temps, la propagande amène la collectivité à haïr l'ennemi, en le dépeignant comme une menace, une brute sans conscience et en lui donnant ainsi une fausse identité. Toutefois, les écrits de Tuffrau nous ont fourni un regard plus proche de l'attitude de soldat et ils nous ont montré qu'il lui est impossible de haïr l'ennemi. La guerre à distance, entraînée par l'employement de l'artillerie lourde, avait rendu l'ennemi invisible : le soldat ne ressent pas de haine envers lui, mais que de curiosité. C'est celui-ci un aspect que Tuffrau souligne tant dans ses récits que dans ses carnets : il prouve empathie pour son ennemi, il lui reconnaît une identité, une dignité et il s'afflige lorsqu'il est tué : il reconstruit son vécu et il se plonge dans le deuil des mères, des jeunes épouses et des enfants<sup>3</sup>.

De plus, la politique belliciste a propagé la croyance en une guerre suprême et héroïque, comme mesure préventive contre les conflits futurs. Nombreux furent les jeunes manipulés dans la foi d'une mort « utile », comme le montrent l'exemple

---

<sup>1</sup> Voir 1.1

<sup>2</sup> Voir 2

<sup>3</sup> Voir 2.4 et 4.1.2

de l'Hécatombe Normalienne<sup>4</sup> et des écrits de Tuffrau<sup>5</sup>. Nous sommes parvenus à la conclusion que la propagande, en se servant de l'influence de l'école et de la presse, a joué un rôle clé dans l'acceptation et la diffusion de la guerre, en cachant les aspects les plus brutaux du conflit pour en assurer la continuité<sup>6</sup>. En revanche, Tuffrau refuse de représenter la guerre comme une lutte héroïque et le soldat comme un téméraire, soulignant des qualités négligées par les journaux et, par conséquent, ignorées par l'arrière<sup>7</sup>.

En traversant le travail de Tuffrau, que ce soit en tant qu'enseignant, écrivain ou soldat, nous avons remarqué son profond attachement à la vie des jeunes et des aînés, des alliés et des ennemis. Le témoignage de Tuffrau sur la Grande Guerre, notamment ses considérables hommages aux combattants tombés au combat, que ce soient ses camarades de l'Université ou de soldats qu'il venait de rencontrer en tranchée, sont la preuve de son empathie, de la profonde affection qu'il éprouvait pour ces hommes, souvent très jeunes, et de sa douleur sincère pour leur perte<sup>8</sup>.

Dans ses carnets, nous avons le mépris de Tuffrau pour les morts stupides et évitables, souvent imputables à l'incurie de l'État-Major, exclusivement préoccupé par son désir de gain personnel et de pouvoir<sup>9</sup>. Dans un conflit où l'égoïsme des chefs a trop souvent prévalu, Tuffrau se révèle une figure positive, un point de référence et de confort pour ses soldats.

En résumé, Tuffrau souligne toutes les absurdités, les ambiguïtés et les contradictions de la guerre. Nous pouvons en déduire que pour lui, il existe une alternative diplomatique aux résolutions des conflits, car la violence, déclare-t-il, conduit toujours à l'éclatement d'une violence plus grande encore.

Contrairement aux manuels historiques, qui analysent les conflits en suivant le cours des événements et les exploits des grands personnages, l'étude des récits et

---

<sup>4</sup> Voir 2.3.

<sup>5</sup> Voir 4.1.1.3

<sup>6</sup> Voir 2.4

<sup>7</sup> Voir 4.1.3

<sup>8</sup> Voir 3.3 et 4.1.1.3

<sup>9</sup> Voir 4.2.1

des carnets de Tuffrau nous a introduits à une observation plus proche de la terrible existence des soldats et du peuple, trop souvent les exclus de l'Histoire.

Afin d'avoir une compréhension exhaustive et complète de l'auteur, des nouveaux champs d'investigation peuvent être dégagés : ses remaniements des Chansons de gestes peuvent conduire à une meilleure compréhension des valeurs chevaleresques, du respect de l'ennemi et des règles du combat que Tuffrau garde tout au long du conflit. D'autres études peuvent être tirées sur sa collaboration avec la maison d'édition L'Artisan du Livre, pour laquelle Tuffrau publie de nombreux ouvrages. En outre, il est suggéré d'approfondir son activité de critique littéraire à travers la lecture du *Manuel Illustré d'Histoire de la Littérature Française* et du *Remaniement et Complément de l'Histoire de la Littérature Française*, collaborations qu'il entretient avec Gustave Lanson. À noter également son travail historique concernant les origines de l'École Polytechnique



## **BIBLIOGRAPHIE**





## ŒUVRES PAR PAUL TUFFRAU

TUFFRAU, Paul *Un lever de soleil*, 1910.

TUFFRAU, Paul *Carnet d'un combattant*, avec 64 dessins à la plume de Carlègle, Paris : Payot, 1917.

TUFFRAU, Paul « Nos jours de gloire. De la Moselle à la Sarre en novembre 1918 », Cahiers de la Quinzaine, Paris : L'Artisan du Livre, 1928.

TUFFRAU, Paul *La Grande Guerre. Ses origines, ses développements, ses conséquences*, Cours de l'École Polytechnique, coécrit avec le Général Alvin, Paris : Gauthier-Villars et Cie, 1930.

TUFFRAU, Paul Préface à *Poèmes, Journal, Lettres de Georges Pancol*, Paris : Éditions Sansot, R.Chiberre éditeur, 1923.

TUFFRAU, Paul *Les plus belles poésies de Paul Verlaine*, Paris : L'Artisan du Livre, 1926.

TUFFRAU, Paul *Manuel Illustré d'Histoire de la Littérature Française*, avec Gustave Lanson, Paris : Hachette, 1929.

TUFFRAU, Paul *Remaniement et Complément pour la période 1850-1950 de l'Histoire de la Littérature Française* de Gustave Lanson, Paris : Hachette, 1953.

## RENOUVELLEMENTS EN FRANÇAIS MODERNE DES TEXTES DU MOYEN ÂGE

TUFFRAU, Paul *La légende de Guillaume d'Orange*, Paris : l'Édition d'Art, Paris : H. Piazza, 1920 ; Flammarion, 1964. Ouvrage couronné par l'Académie française : Prix du Baron-de-Courcel, 1916.

<https://archive.org/details/lalgendedeguil00tuffuoft>

TUFFRAU, Paul *Les lais de Marie de France*, l'Édition d'Art, Paris : H. Piazza, 1923. <http://www.bnfa.fr/livre?biblionumber=252#telechargement-format-pdf-resultat-252> [Préface de Paul Tuffrau manquante.]

TUFFRAU, Paul *Raoul de Cambrai*, chanson de geste du XIII siècle, Paris : L'Artisan du Livre, 1924. Ouvrage couronné par l'Académie française : Prix Bordin, 1925.

TUFFRAU, Paul *Le merveilleux voyage de Saint Brandan à la recherche du Paradis*, légende latine du IX siècle, Paris : L'Artisan du Livre, 1925.

<https://www.arbredor.com/ebooks/StBrendan.pdf>

TUFFRAU, Paul *Le Roman de Renart*, avec des gravures sur bois de Lucien Boucher, Paris : L'Artisan du Livre, 1942.

## OUVRAGES SUR L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

TUFFRAU, Paul « L'École polytechnique à travers l'Histoire », *Mercur de France*, Paris, tome CCVIII, n° 731, 1er décembre 1928, pp. 308-338. Disponible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2020600#>

Article également paru dans le *Bulletin de la Société des amis de l'École Polytechnique*, n° 54, avril 1929, pp. 36-58.

TUFFRAU, Paul « André Rondenay (1933) », *Le livre d'Or de l'École Polytechnique*, Notices sur nos morts, Bulletin de l'A. X., n° 2, mars 1946.

TUFFRAU, Paul « Cent cinquante ans de gloire », *Société amicale des anciens élèves de l'École Polytechnique*, Paris, 1946. Article paru en occasion du cent-cinquantième anniversaire de l'École Polytechnique et du 57eme bal de l'X.

TUFFRAU, Paul « L'École Polytechnique de Paris », *L'Armée - La Nation*, décembre 1947, n° 12, pp. 7- 9.

TUFFRAU, Paul « L'École Polytechnique et la Révolution de 1848 », *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'École Polytechnique*, Paris, mars 1948, n° 12, p. 7-11.

TUFFRAU, Paul « Les polytechniciens tombés au combat », *Revue Historique de l'Armée*, mars 1954, n° 35, pp. 125-134 et juin 1954, n° 36, pp. 113-128.

TUFFRAU, Paul *Livre d'or de l'École polytechnique*, Livres d'or des grandes écoles françaises, Casablanca : Raymond Lacour, 1962.

TUFFRAU, Paul « La "Préhistoire" », *La Jaune et la Rouge*, Paris, n° 198, 1er novembre 1965, p. 25-30. Œuvre consacrée à l'histoire de la Société Amicale de Secours des Anciens Élèves de l'École Polytechnique en occasion du centenaire de sa fondation, 1865-1965. <https://www.lajauneetlarouge.com/wp-content/uploads/2015/07/jr-198-avs.pdf>

## **PUBLICATIONS POSTHUMES CURÉES PAR LA FAMILLE CAMBON**

TUFFRAU, Paul *1914-1918 - Quatre Années sur le Front. Carnets d'un Combattant*, Paris : Imago, 1998.

TUFFRAU, Paul *Anatcho*, nouvelles basques, Biarritz : Atlantica, 1999.

TUFFRAU, Paul *Garin le Lorrain*, Chanson de geste du XIIe siècle, Séguier, 1999.

TUFFRAU, Paul *Guillaume d'Orange*, Séguier, 1999.

TUFFRAU, Paul *De la "drôle de guerre" à la Libération de Paris (1939-1944)*, Lettres et Carnets, Avant-propos de Françoise Cambon, Paris : Imago, 2002.

TUFFRAU, Paul « Des Souvenirs sur Bernard Marcotte », rédigés par Paul Tuffrau en 1934, *L'Œil bleu*, n° 10, février 2010, p. 13-38.

TUFFRAU, Paul *Autres récits de la Grande Guerre*, Paris : Publibook, 2014.

TUFFRAU, Paul *Passage d'Ariel. Bernard Marcotte, poète, conteur et philosophe de l'ironie*, HDiffusion, 2017, pp. 236.

## **SITES WEB CONSACRÉS À PAUL TUFFRAU**

Page Wikipédia, curée par Françoise Cambon et Henri Cambon :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul\\_Tuffrau](https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Tuffrau)

Site blogspot, curé par Henri Cambon : <https://paul-tuffrau.blogspot.com/>

## AUTRES PUBLICATIONS CURÉES PAR LA FAMILLE CAMBON

CAMBON, Françoise CAMBON, Henri *Dans le sillage des impressionnistes, Andrée Lavieille (1887-1960)*, Biarritz, Atlantica, 2007 ; Paris : Lelivredart, 2013.

CAMBON, Françoise CAMBON, Henri *Adrien Lavieille (1848-1920), peintre de la campagne*, Biarritz : Atlantica, 2008.

CAMBON, Françoise CAMBON, Henri *Marie Adrien Lavieille (1852-1911). Une époque vue par une femme peintre*, Biarritz : Atlantica, 2009.

CAMBON, Françoise *Natasha, une jeune fille russe en 1910*, Récit romanesque inspiré par des carnets de Paul Tuffrau, notes reprises par Françoise Cambon, Biarritz : Atlantica, 2 010.

CAMBON, Françoise, CAMBON, Henri, BELLEC, Christelle, DUROC, Jacqueline, & JULOUX, Jacques *Une femme peintre au Pouldu, Andrée Lavieille (1887-1960)*, Paris : Lelivredart, 2012.

WAHL, Jean *Lettres à Paul Tuffrau (1907-1960)*, Édition établie par Henri Cambon (avec introduction, notes et index), Avant-propos de Barbara Wahl, Préface de Bruno Picot, Collection "Ouverture Philosophique", Paris : L'Harmattan, 2018.

CAMBON, Henri *Eugène Lavieille, peintre poète de la nature. De "l'école de Barbizon" au pré-impressionnisme*, préface par Chantal Georgel, Collection "Histoires et idées des Arts", Paris : L'Harmattan, 2023.

## ARTICLES DE PRESSE PAR HENRI CAMBON

CAMBON, Henri « Romain Rolland et Paul Tuffrau. Entretiens avec un jeune normalien », *Cahiers de Brèves, Association Romain Rolland*, n° 35, juin 2015, pp. 29-36.

CAMBON, Henri « Lettres de René Bichet à Paul Tuffrau (mai 1909-novembre 1912) », *Les Cahiers Jacques-Rivière-Alain-Fournier*, n° 1, 2016.

CAMBON, Henri « “Une édition à rééditer” : “Ménilmontant” (1924), de Roger Dévigne (1885-1965) », *La Corne de Brume*, n° 14, décembre 2017.

CAMBON, Henri « Paul Tuffrau – Cours sur Georges Duhamel à l’École Polytechnique », *Les Cahiers de l’Abbaye de Créteil*, n° 36, décembre 2017.

CAMBON, Henri « Un jeune écrivain ardennais, Bernard Marcotte, face à Romain Rolland », *Études Romain Rolland - Cahiers de Brèves*, n° 40, janvier 2018, pp. 27-31.

CAMBON, Henri « Bernard Marcotte et Louis Juvet, deux jeunes ardennais à Paris », *Ardenne Wallonne*, n° 152, mai 2018, pp. 4-12.

CAMBON, Henri « Les Cahiers de la Quinzaine, L’Artisan du Livre et Paul Tuffrau » *L’Amitié Charles Péguy*, n° 163, juillet septembre 2018, pp. 240-244.



## OUVRAGES DE RÉFÉRENCE : CHAPITRE 1

ALBERT-LÉVY, PINET G. *L'argot de l'X illustré par les X*, Paris : Émile Testard, 1894, pp. 326. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205446n.texteImage>

CAMBON Françoise, CAMBON Henri *Dans le sillage des impressionnistes, Andrée Lavieille (1887-1960)*, Biarritz : Atlantica, 2006.

CAMBON, Henri « Romain Rolland et Paul Tuffrau. Entretiens avec un jeune normalien », *Cahiers de Brèves, Association Romain Rolland*, n° 35, juin 2015, pp. 29-36. [https://www.association-romainrolland.org/image\\_articles35/Cambon%2035.pdf](https://www.association-romainrolland.org/image_articles35/Cambon%2035.pdf)

COURTEAULT, Paul « Un conteur de guerre bordelais », *Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, janvier-février 1917, n° 6, pp. 256-258. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k207114g#>

DUCHALET, Bernard *Les Débuts De Jean-Christophe (1886-1906)*, Thèse présentée devant l'Université de Paris VII le 8 décembre 1973, Étude de Genèse, Tome I, Services de reproduction de thèse, Université de Lille III, 1975. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3398469n>

GARRIGUES, Jean « Le Quartier Latin à la Belle Époque : un lieu privilégié de l'engagement », *Les universités en Europe du XIIIe siècle à nos jours*, Paris : Éditions de la Sorbonne, 2005, pp. 139-154. <https://books.openedition.org/psorbonne/74574?lang=fr>

HAROUX, Marilène « Romain Rolland et les itinéraires de formation dans Jean-Christophe, le cheminement d'une œuvre fleuve », *Cahiers de Brèves, Association Romain Rolland*, n° 17, janvier 2006, pp. 26-29. [https://www.association-romainrolland.org/image\\_articles17/Haroux17.pdf](https://www.association-romainrolland.org/image_articles17/Haroux17.pdf)

(*Le nouveau petit Carva, lexique des principaux mots de l'argot de l'X en usage 1958*, pp. 210-222. <http://www.carva64.fr/wp-content/uploads/2014/09/le-petit-carva.pdf>)

MARIOT, Nicolas « Pourquoi les normaliens sont-ils morts en masse en 1914-1918 ? Une explication structurale », *Pôle Sud*, ARPoS, janvier 2012, n° 36, pp. 9-30. <https://www.cairn.info/revue-pole-sud-2012-1-page-9.htm>

MOATTI, Alexandre Préface à HANNOTIN Denis, *Lettres de Lyon : L'École polytechnique durant l'occupation ; autour d'un X41*, Villefranche-sur-Saône : éditions du Poutan, 2022. <https://shs.hal.science/halshs-03867400/file/X41-pr%C3%A9face-Moatti-VHAL.pdf>

SCHOTT, J. « In memoriam : Paul Tuffrau (1887-1973) », *La Jaune et la Rouge*, revue mensuelle de la société amicale des anciens élevés de l'École Polytechnique, n° 285, octobre 1973, pp. 18-22. <https://www.lajauneetlarouge.com/wp-content/uploads/2015/09/jr-285-fot.pdf>

STATIUS, Pierre « Péguy et les instituteurs », *Le Télémaque*, février 2005, n° 28, Presses universitaires de Caen, pp. 83-94. <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2005-2-page-83.htm>

TUFFRAU, Paul *Remaniement et Complément pour la période 1850-1950 de l'Histoire de la Littérature Française* de Gustave Lanson, Paris : Hachette, 1953.

TUFFRAU, Paul *Anatcho*, nouvelles basques, Biarritz : Atlantica, 1999.

TUFFRAU, Paul *De la "drôle de guerre" à la Libération de Paris (1939-1944)*, Lettres et Carnets, Paris : Imago, 2002.

WAHL, Jean *Lettres à Paul Tuffrau (1907-1960)*, Paris : L'Harmattan, 2018.

## SITOGRAFIE : CHAPITRE 1

( Andrée Lavieille (1887-1960) Peintre de Plassac et de ses environs, « dans le sillage des impressionnistes », *Villa Gallo-Romaine de Plassac*, des personnages plassacais : <http://villagalloromaine-plassac.fr/des-personnages-plassacais/1887-1960-andree-lavieille>)

CAMBON, Henri « Paul Tuffrau (1887-1973), Homme de lettres, écrivain et enseignant ; propriété familiale à Plassac. », *Villa Gallo-Romaine de Plassac*, des personnages plassacais : <http://villagalloromaine-plassac.fr/des-personnages-plassacais/1887-1973-paul-tuffrau>

Association des Écrivains Combattants :

<https://www.lesecrivainscombattants.fr/archives/les-fondateurs>

( « Paul Tuffrau : un don à la BCX », Institut Polytechnique de Paris, 16 mars 2017 : <https://www.polytechnique.edu/bibliotheque/actualites/paul-tuffrau-un-don-la-bcx>)

( « Romain Rolland musicologue et écrivain de l'intime », *Iremus*, Institut de recherche en musicologie : <https://www.iremus.cnrs.fr/en/appel-communication/romain-rolland-musicologue-et-ecrivain-de-lintime>)

(Site consacré à Charles Péguy : <http://www.charlespeguy.fr/>)

## OUVRAGES DE RÉFÉRENCE : CHAPITRE 2

ADOUIN-ROUZEAU, Stéphane Préface à *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, Paris : Imago, 1998, pp. 11-25.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane « La violence des champs de bataille en 1914-1918 », *Revue d'Histoire de la Shoah*, Éditions Mémorial de la Shoah, 2008, 2, n° 189, pp. 247-265. <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-de-la-shoah-2008-2-page-247.htm>

CANFORA, Luciano « L'historien dans la cité : débat avec Luciano Canfora », *Anabases*, 1, 2005, pp. 235-263. (Entretien oral transcrit par BONNET C., KRINGS V. & PAYEN P. )  
<https://journals.openedition.org/anabases/1490?lang=it>

CAMBON, Henri Préface à *Autres récits de la Grande Guerre de Paul Tuffrau*, Publibook, 2011, pp. 9-11.

CAZALS, Rémy « Quelques pierres apportées au chantier », *Annales du Midi*, t. 112, n° 232, octobre-décembre 2000, pp 415-446.  
[https://www.persee.fr/doc/anami\\_0003-4398\\_2000\\_num\\_112\\_232\\_2678](https://www.persee.fr/doc/anami_0003-4398_2000_num_112_232_2678)

CEDRIC, Marty « Tuffrau, Paul (1887-1973) », *Crid 14-18* (Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918), Dictionnaire et guide des témoins de la Grande Guerre, 8 mars 2009.  
<https://www.crid1418.org/temoins/2009/03/09/tuffrau-paul-1887-1973/>

GARRIGUES, Jean « Le Quartier Latin à la Belle Époque : un lieu privilégié de l'engagement », *Les universités en Europe du XIIIe siècle à nos jours*, Paris : Éditions de la Sorbonne, 2005, pp. 139-154.  
<https://books.openedition.org/psorbonne/74574?lang=fr>

GUILLON, Jean-Marie « Jean Norton Cru, Littérature et Témoignages », *Cahiers d'Études Germaniques*, Presses Universitaires de Provence, n° 66, 15 juin 2014, pp. 187-196. <https://journals.openedition.org/ceg/2077>

JOFFRE, Joseph *Mémoires du général Joffre (1910-1917)*, avec 18 gravures et 10 cartes, tome premier, Paris : Librairie Plon, 1932.

MARIOT, Nicolas « Pourquoi les normaliens sont-ils morts en masse en 1914-1918 ? Une explication structurale », *Pôle Sud*, ARPoS, janvier 2012, n° 36, pp. 9-30. <https://www.cairn.info/revue-pole-sud-2012-1-page-9.htm>

NORTON CRU, Jean *Du témoignage*, collection Les documents bleus, Paris : Gallimard, 1930.

RENAUDEAU, Cl. « Les préparatifs industriels et tactiques allemands », *Médecine & Armées, Les premières attaques chimiques*, Revue du Service de santé des armées, tome 45, n° 1, février 2017, pp. 7-13.  
<https://www.calameo.com/read/0003547858f84bfb8d19d>

TUFFRAU, Paul *1914-1918 - Quatre Années sur le Front. Carnets d'un Combattant*, Paris : Imago, 1998.

WAHL, Jean *Lettres à Paul Tuffrau (1907-1960)*, Paris : L'Harmattan, 2018.

### OUVRAGES DE RÉFÉRENCE : CHAPITRE 3

ADOUIN-ROUZEAU, Stéphane Préface à *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, Paris : Imago, 1998, pp. 11-25.

CAMBON Henri Préface à MARCOTTE, B. *Poèmes*, Paris : Publibook, 2013, pp. 9-11.

CAMBON Henri préface à *Autres récits de la Grande Guerre*, Paris : Publibook, 2014, pp. 9-11.

CAMBON, Françoise Avant-propos à *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, Paris : Imago, 1998, pp. 7-10.

COURTEAULT, Paul « Un conteur de guerre bordelais », *Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, janvier-février 1917, n° 6, pp. 256-268.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k207114g#>

NORTON CRU, Jean *Du témoignage*, collection Les documents bleus, Paris : Gallimard, 1930.

TUFFRAU, Paul *1914-1918 - Quatre Années sur le Front. Carnets d'un Combattant*, Paris : Imago, 1998.

WAHL, Jean *Lettres à Paul Tuffrau (1907-1960)*, Paris : L'Harmattan, 2018.

### SITOGRAFIE : CHAPITRE 3

Archives du Bulletin, L'Amitié Charles Péguy :

<http://www.charlespeguy.fr/bulletinarchives>

CAMBON, Henri « Archives Paul Tuffrau » : <https://paul-tuffrau.blogspot.com/2018/11/archives-de-paul-tuffrau.html>

CAMBON, Henri « Paul Tuffrau critique littéraire » : <https://paul-tuffrau.blogspot.com/2018/11/paul-tuffrau-critique-litteraire-et.html>

*Chtimiste* : <http://www.chtimiste.com/>

*Journal officiel de la République française*, 24 avril 1915, p. 2531. Légion d'honneur pour chevalier à Louis Bourquin :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2023805p/f3.item>

*Mémoire des hommes* : <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/>

*Mémoire des hommes*, André Ruplinger :

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239ffc53dd9f/5242c050d3270>

*Mémoire des hommes*, Louis Bourquin :

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239db5521ba5/5242bc853b326>

*Mémoire des hommes*, George Pancol :

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239faa9e82eb/5242bfa36853c>

*Mémoire des hommes*, Bernard Marcotte :

[https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/base\\_morts\\_pour\\_la\\_france\\_premiere\\_guerre/detail\\_fiche.php?ref=4980596&debut=0](https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/base_morts_pour_la_france_premiere_guerre/detail_fiche.php?ref=4980596&debut=0)

RUPLINGER, Suzanne *Cahiers 1914-1918* :

<http://www.chtimiste.com/carnets/ruplinger.htm>

Rue RUPLINGER, Lyon : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Rue\\_Ruplinger](https://fr.wikipedia.org/wiki/Rue_Ruplinger)

TUFFRAU, Paul « Un écrivain bordelais inconnu », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, avril-juin 1923, p. 71-85 :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k207119c/f74.item>

TUFFRAU, Paul *La légende de Guillaume d'Orange*, Paris : l'Édition d'Art, Paris : H. Piazza, 1920. Dédicace :

<https://archive.org/details/lalgendedeguil00tuffuoft/page/n9/mode/2up>



## OUVRAGES DE RÉFÉRENCE : CHAPITRE 4

( « L'inflation en France depuis 1914 » dans *Études et conjoncture - Union française / Économie française*, 6<sup>e</sup> année, n° 3, 1951, pp. 13-86.

[https://www.persee.fr/doc/estat\\_1149-3720\\_1951\\_num\\_6\\_3\\_8543](https://www.persee.fr/doc/estat_1149-3720_1951_num_6_3_8543))

ADOUIN-ROUZEAU, Stéphane Préface à *1914-1918 - Quatre années sur le front, Carnets d'un combattant*, Paris : Imago, 1998, pp. 11-25.

BECKER, Annette « Les paysages de la Grande Guerre, entre mémoire et imaginaire (1914-2014) », *Paisajes de guerra : Huellas, reconstrucción, patrimonio (1939-años 2000)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2019, pp. 13-25.

<https://books.openedition.org/cvz/8449?lang=fr>

BENOIT, Olié *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, Thèse de doctorat en Philosophie pratique, Université Paris-Est, 2019. <https://hal.science/tel-02488972/>

CABANES, Bruno « Génération du feu : aux origines d'une notion », *Revue historique*, Presses Universitaires de France, n° 641, janvier 2007, pp.139-150.

COCHET François, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 222, 2006, pp. 19-32. <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2006-2-page-19.htm>

DEBUE-BARAZER, Christine « La gangrène gazeuse pendant la Première Guerre mondiale (Front occidental) », *Annales de démographie historique*, n° 103, 2002, pp. 51-70. <https://www.cairn.info/revue-annales-de-demographie-historique-2002-1-page-51.htm>

DOUVILLE, Olivier « Des psychanalystes sous la Première Guerre mondiale : de la névrose traumatique à la folie traumatique », *Bulletin de psychologie*, mars 2014, n° 531, pp. 237-251. <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2014-3-page-237.htm>

DUMAS, George « Les troubles nerveux et la guerre », *La Revue de Paris*, tome second, mars-avril 1917, pp. 85-113.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17552g/f85.item>

GILLES, Benjamin, « Pratiques de lectures sur le front », *Bulletin des Bibliothèques de France*, octobre 2014, pp. 54-65.

<https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/66494-livres-et-journaux-dans-les-tranchees.pdf>

HOUSIEL, Sylvie « La perception de l'ennemi dans les lettres des combattants français de la Grande Guerre », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 13, 2014, pp. 1-16. <http://journals.openedition.org/aad/1744>

JOFFRE, Joseph *Mémoires du général Joffre* (1910-1917), avec 18 gravures et 10 cartes, tome premier, Paris : Librairie Plon, 1932.

LAGRANGE, François « Les combattants de la « mort certaine ». Les sens du sacrifice à l'horizon de la Grande Guerre », *Cultures & Conflits*, n° 63, 2006, pp. 63-81. <https://journals.openedition.org/conflits/2113?lang=en>

LEROUX, Lucien *La guerre chimique*, Paris : Éditions Spes, 1932.

NORTON CRU, Jean *Du témoignage*, collection Les documents bleus, Paris : Gallimard, 1930.

PERROLAT, Sébastien, « 1914-1918 : la chair à canon. Le corps face aux réalités de la guerre » *Corps saccagés : Une histoire des violences corporelles du Siècle des lumières à nos jours*, Presses universitaires de Rennes, 2009, pp. 225-243.

<http://books.openedition.org/pur/98952>

SCHOENTJE, Pierre « Images de la nature dans les romans de la Grande Guerre : esquisse d'une typologie », *Études littéraires*, vol 42, n° 2, 2011, pp. 123-138.

<https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/2011-v42-n2-etudlitt0162/1011525ar.pdf>

SPIJKERMAN, Rose « Émotions et moral dans les tranchées belges, 1914-1918 » *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Presses Universitaires de France

n° 272, 2018, pp. 5-20. <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2018-4-page-5.htm>

TATU, Laurent BOGOUSSLAWSKY, Julien *La folie au front : La grande bataille des névroses de guerre (1914-1918)*, Paris : Imago, 2012.

TUFFRAU, Paul *1914-1918 - Quatre Années sur le Front. Carnets d'un Combattant*, Paris : Imago, 1998.

TUFFRAU, Paul *Autres récits de la Grande Guerre*, Paris : Publibook, 2014.

TUFFRAU, Paul *Remaniement et Complément pour la période 1850-1950 de l'Histoire de la Littérature Française* de Gustave Lanson, Paris : Hachette, 1953.

## SITOGRAFIE : CHAPITRE 4

(L'« affaire des pieds gelés », La Grande Guerre vue des commissions du Sénat, Sénat.fr) : <https://www.senat.fr/connaitre-le-senat/lhistoire-du-senat/dossiers-dhistoire/la-grande-guerre-vue-des-commissions-du-senat/l-affaire-des-pieds-geles.html>

*Mémoire des hommes*, Louis Cyprien Raphaël Nérot :  
<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239f955c5e64/5242bf85255c9>

*Mémoire des hommes*, Maurice Oulman :  
<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239fa69c8f56/5242bf9c11a75>

*Mémoire des hommes*, Jacques Dumont :  
<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239e5df393b9/5242bd7c6ddd2>

*Wikipedia*, Jean Taboureau : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean\\_Taboureau](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Taboureau)